

29.3.55

35

MAURICE DARIN

La bête et l'ange

ROMAN



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, Rue Racine, 26

La bête et l'ange

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME EDITEUR

L'affaire Salvator, roman.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Colette ou la Protectrice.

La Ville tumultueuse.

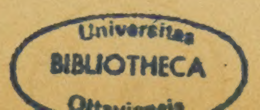
MAURICE DARIN

La bête et l'ange

ROMAN



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26



Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre.

[*Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes, ni qu'il croie qu'il est égal aux anges, ni qu'il ignore l'un et l'autre, mais qu'il sache l'un et l'autre.*]

PASCAL.

La bête et l'ange

I

Dans le bureau des secrétaires, je trouvai Sylvain Némo et Jacques Savary. Maud Bertrand, la dactylographe, ne travaillait plus, et penché vers elle, Savary lui chuchotait je ne sais quelles phrases secrètes. Dès qu'ils m'aperçurent, la machine, sous les doigts prompts, crépita comme une mitrailleuse.

— M. Clarence a téléphoné, me dit Savary. Il vous attend vers cinq heures et demie, avec plusieurs de ses collègues à la Chambre, M. Bapst, Paul-Simard, Aligary, quelques autres. Il s'agit de l'article qu'il doit publier demain dans son journal.

— Oui, je sais.

— Il voudrait connaître votre avis, monsieur Ravenne.

Cinq heures venaient de sonner, mais je ne manifestai nulle hâte, car nous habitions, André Clarence, Pierre Bapst et moi, la même maison, un immeuble neuf du boulevard Ras-

pail. Les deux parlementaires en occupaient les troisième et quatrième étages, et j'avais choisi le premier.

— Vous avez lu le dossier Caspar, Némo ?

— Oui, je l'ai feuilleté au greffe.

— Hé bien ?

Depuis trois jours, l'affaire Caspar emplissait les journaux et provoquait des discussions passionnées dans les faubourgs et ateliers. Louis Caspar, ouvrier ébéniste, titulaire de la Croix de guerre et de la médaille militaire, s'était battu vaillamment pendant toute la durée des hostilités ; ayant découvert, à son retour, que sa femme était la maîtresse de son meilleur ami, réformé, qui vivait paisiblement à Paris depuis le premier jour de la mobilisation, il avait, de deux coups de revolver, abattu l'amant et l'infidèle. Il désirait que je fusse son avocat ; avant d'accepter, j'avais prié Sylvain Némo de me renseigner sur l'affaire.

— L'adultère est bien établi, dit Némo ; la femme l'a avoué, avant de mourir. Le complice était un alcoolique, paresseux, fort peu sympathique, et ils ne se cachaient guère ; tous les voisins connaissaient leur liaison. Caspar, au contraire, est un excellent sujet ; il a, réellement, la Croix de guerre et la médaille militaire. Vous pouvez accepter de plaider.

— Il sera sûrement acquitté, dit Maud Bertrand. Et ce sera juste.

— J'espère bien obtenir son acquittement, ré-

pondis-je ; mais croyez-vous qu'il sera juste ? Avouez qu'un double meurtre...

Elle m'interrompit avec une vivacité qui nous fit sourire.

— Je trouve qu'il a bien fait de ne pas pardonner à sa femme. Elle était coupable ; il l'a punie ; il a eu raison.

Nous protestâmes en riant.

— Vous êtes féroce, dit Jacques Savary. Je suis bien sûr que l'homme heureux qui vous épousera n'aura pas envie de vous tromper, mais je ne le lui conseille pas. Vous le tueriez, hein ?

Elle répondit, très grave :

— Peut-être. Je ne suis pas méchante, mais je pense qu'on doit pardonner rarement. Il est vraiment trop commode de manquer à ses devoirs et d'implorer ensuite son pardon. Oui, oui, les hommes veulent nous tromper, sans risque, et recommencer dès que nous avons pardonné. C'est trop commode. Les hommes et les femmes feraient mieux leur devoir s'ils comptaient moins sur la pitié. Il est juste que les coupables soient punis.

— Précisément, Caspar est coupable. Il est coupable de deux assassinats, ce qui me semble assez grave.

— Non, répondit-elle simplement, il a puni les coupables.

Comme nous riions plus fort, Maud Ber-

trand se tut, un peu confuse, sourit à peine, puis conclut :

— L'indulgence, c'est presque toujours de la faiblesse. C'est de la complicité.

Et elle ne dit plus rien, jugeant sans doute que notre scepticisme d'hommes trop cultivés ne pouvait plus comprendre la sagesse primitive ni les vérités premières, impitoyables et dures comme la nature elle-même.

— Hé ! bien, Némo, je consulterai le dossier demain mardi, et j'irai voir Caspar à la Santé. Et je le ferai, j'espére, acquitter, pour être agréable à mademoiselle Bertrand.

Je sortis. Jacques Savary avait repris sa place près de Maud, et ils s'entretenaient à voix basse.

Avant de monter au troisième étage, qu'habitait André Clarence, je demandai si ma femme était sortie.

— Non, monsieur, me répondit Rose, la femme de chambre. Madame est dans son cabinet de toilette.

J'y allai. Simone, en peignoir, lisait.

— Je monte chez André, lui dis-je. Il doit publier demain, dans *la Fraternité*, un article assez audacieux sur lequel il désire nous consulter, Bapst, quelques amis et moi.

— Ah !

Simone avait posé le livre près d'elle et semblait pensive. Je demandai, moitié plaisantant, moitié sérieux :

— Viens-tu avec moi ?

— Oui, répondit-elle, je veux bien. Je lui dirai ce que je pense de son article. Il est très sensible à la critique des femmes.

Elle riait, déjà debout, amusée par cette visite imprévue.

— Mais, ma petite Simone, tu n'es pas invitée. Je ne sais pas s'il y aura d'autres femmes. J'ai dit cela pour plaisanter. Oh ! tu peux venir si tu veux ; André sera ravi de te voir.

Un instant, Simone hésita. Elle me regardait, incertaine.

— S'il n'y a que des hommes... Et puis, il faudrait me coiffer, m'habiller... Non, Jean, j'y renonce.

— Comme tu voudras.

— J'y renonce. D'ailleurs, je le vois si souvent, André Clarence !

Il me sembla qu'elle eût pris plaisir à m'accompagner et qu'elle éprouvait un peu de regret ; j'insistai :

— Je t'attendrai, ma chérie. Veux-tu que j'appelle Rose ? Tu seras prête dans un quart d'heure.

— Non, va. Je reste.

Je l'embrassai et je partis.

André Clarence, député socialiste de l'Allier, rédacteur en chef du grand quotidien *la Fraternité*, avait alors quarante ans. Et il semblait appelé déjà à recueillir la succession de Pierre Bapst, quand le vieux parlementaire

aurait disparu. Les deux hommes, pourtant, ne se ressemblaient guère. Bapst, plus qu'octogénaire, restait pauvre malgré cinquante années de vie politique ; la dignité de sa vieillesse, l'intransigeance jamais atténuée de sa doctrine commandaient l'estime et le respect ; on raillait sa redingote râpée et l'auréole hirsute de ses longs cheveux blancs ; mais on le vénérait comme un autre d'un autre âge et d'antique vertu. S'il demeurait le théoricien et le conseiller du parti, il en déléguait maintenant à de plus jeunes la direction active. Cette carrière d'un demi-siècle avait provoqué, sans qu'on l'avouât, quelque lassitude, un désir secret de rajeunissement et de modernité. Intelligent et riche, André Clarence, disciple respectueux, s'apprêtait à remplacer bientôt le maître ; il plaisait aux hommes par la facilité d'une prompte camaraderie, et plus encore aux femmes, qu'il courtisait par goût, par habitude et par calcul. Son talent, très réel, et cette séduction, dont il usait adroitement, lui avaient valu la présidence du groupe socialiste à la Chambre ; et *la Fraternité* prospérait, depuis qu'il y publiait son article quotidien. J'étais, parmi ses amis innombrables, l'un des plus intimes, et nous nous rencontrions presque chaque jour. Il m'inspirait une sincère affection.

— Je n'attends plus que Bapst, me dit-il quand j'entrai dans son cabinet de travail.

Je saluai d'abord Madame Clarence et deux vieilles dames qui venaient là fort souvent, la doctoresse Elisa Maury et Brigitte Silva, directrice d'une revue féministe, puis Suzanne Allen, qui était alors la maîtresse d'André. Brigitte Silva, en m'apercevant, s'écria :

— Je viens de lire dans les journaux que Caspar veut être défendu par vous. Vous ne plaiderez pas cette cause-là, dites, Ravenne ?

— Je la plaiderai probablement. J'examinerai le dossier demain, et je verrai Caspar à la Santé.

Elle haussa les épaules, indignée.

— Vous ferez acquitter un assassin ? Car c'est un vulgaire assassin. Sa femme était peut-être coupable ; lui l'est sûrement. Si j'avais à le juger, je le condamnerais sans pitié.

— Mais non, vous ne le condamneriez pas.

— Oh ! sans hésiter.

Je la quittai, pour serrer les mains des hommes qui se tenaient debout près d'une fenêtre. Dans ce groupe bavard, je trouvai quatre députés socialistes, Paul-Simard, Aligary, Thivard-Campain et Saumenet, deux rédacteurs de *la Fraternité*, Emile Renard et Ravet, Tibierge, le gérant du journal, et le secrétaire de la rédaction, Pascal Vérini. Mais, presque aussitôt, Brigitte Silva me rappela.

— Voyons, Ravenne. vous excusez ce Caspar ?

— Oui, répondis-je.

— Vous l'excusez, soit. Moi aussi, je l'excuse ; c'est un pauvre homme. Mais, dites-moi, Ravenne : est-ce que vous l'approuvez ?

Pour éluder une réponse catégorique, je dis en riant :

— J'ai une petite dactylographe, charmante et fort jolie, qui l'approuve sans réserve.

— Votre petite dactylographe a tort.

Dans la face intelligente et laide, entre les bandeaux gris, serrés et plats, qui dessinaient deux courbes sèches autour du large front, les petits yeux noirs m'examinaient.

— Oh ! vous le ferez acquitter ; vous avez beaucoup de talent, et les jurés se laisseront persuader facilement ; mais vous devrez leur dire des choses que vous ne pensez pas. Vous devrez leur dire qu'un mari a quelquefois le droit de tuer sa femme ; et cela, Ravenne, vous ne le pensez pas ; vous savez fort bien, au contraire, que le devoir le plus élémentaire est de ne tuer personne. Et vous inviterez, de ma part, votre petite dactylographe, si charmante et si jolie, à réfléchir un peu avant de formuler d'aussi sottes propositions.

— Elle a réfléchi, croyez-le bien, et elle m'a développé des arguments assurément discutables, mais très sérieux.

— Non.

Son assurance péremptoire m'ôta brusquement le goût de continuer cette discussion, et je m'approchai de Madame Clarence qui me dit :

— Ce Caspar n'aimait pas sa femme. Quand on aime, on pardonne tout.

Elle aimait André Clarence d'une tendresse humble et désolée, et elle lui pardonnait toutes ses infidélités, celles d'hier qu'il avait confessées, celles d'aujourd'hui qu'elle connaissait, celles de demain qu'elle pressentait. Près d'elle, Suzanne Allen, un peu gênée, inclina sa chevelure dorée et son visage subitement rose, en contemplant, sur la soierie du divan, une grosse fleur rouge dont son doigt tendu suivait les contours.

André Clarence expliquait :

— Mes bons amis, je vous ai réunis pour vous demander conseil. Je vais vous lire, si vous le permettez, l'article que je dois publier demain dans *la Fraternité*. C'est le premier d'une série que je compte entreprendre pour lutter contre la campagne de presse que vous connaissez. Vous savez ce qu'écrivent, chaque matin, les gens du *Grand Journal*, et de *la Fleur de Lys*.

— Oui, dit Paul-Simard, ils font une jolie besogne.

— Aussi longtemps qu'a duré la guerre, nous avons évité toute polémique. Je ne crois pas qu'on puisse me reprocher ni une phrase fâcheuse, ni un seul mot imprudent. Personne n'a suspecté notre patriotisme. Nous avons accepté sans impatience la discipline qui s'imposait à tous, et nous n'avons pensé qu'à lutter

contre les ennemis du pays. Maintenant, la guerre est finie ; le danger qui nous avait tous unis est écarté ; nous avons le droit, et je pense que nous avons le devoir de reprendre notre indépendance et d'exprimer les conceptions morales, politiques, sociales, que nous entendons défendre désormais. L'heure est grave ; notre pays sort à peine, atrocement meurtri, d'une crise formidable ; il s'agit de savoir quelles destinées nous devons choisir. Nous ne sommes d'accord, sur ce point, ni avec M. de Bellecour, directeur de *la Fleur de Lys*, ni avec M. Adrien Viennot, directeur du *Grand Journal*, ni avec MM. de Navard et Jules Brébois, président et vice-président de la *France Guerrière*, ni, il faut bien le dire, avec un grand nombre de Français. J'ai donc pensé qu'il était raisonnable et loyal d'exposer clairement notre programme et de dire ce que nous souhaitons. C'est l'objet des articles que je compte publier dans *la Fraternité*, si toutefois vous approuvez les idées qu'ils développent et s'il vous semble opportun de les soumettre au jugement du pays.

— Vous avez raison, dit Brigitte Silva. C'est indispensable. Il faut que la France choisisse entre M. de Navard et nous.

Les parlementaires et les journalistes parurent approuver les intentions d'André Clarence, mais prudemment, par un signe de tête ou une phrase vague d'assentiment. Les fem-

mes, au contraire, avant la lecture annoncée, manifestaient déjà leur enthousiasme.

— Bravo, Clarence ! cria la doctoresse Maury. Enfin, nous allons entendre des paroles raisonnables.

Suzanne Allen murmura tendrement :

— Et il est heureux qu'elles soient dites par André Clarence ; au moins, on les écoutera.

Comme j'étais près d'elle, je lui demandai, en manière de plaisanterie :

— Et vous, qu'en pensez-vous ? Devons-nous nous réconcilier avec les Allemands ? Oublier le mal qu'ils nous ont fait ?

Elle me regarda de ses yeux gris, si pâles, qui semblaient toujours étonnés.

— Oh ! non, dit-elle vivement ; ils ont trop fait souffrir nos petits soldats et nos pauvres officiers.

Elle avait été, pendant la guerre, infirmière dans plusieurs ambulances, et son admiration passionnée pour trois ou quatre jeunes lieutenants était devenue, dans notre cercle, l'un des plus fréquents motifs de raillerie. Je l'avais connue, jadis, antimilitariste, mais elle adorait maintenant l'armée, et nous chuchotions volontiers qu'elle n'eût point, sans doute, aimé Clarence, s'il ne lui fût apparu naguère dans son bel uniforme bleu de capitaine aviateur.

Elle rougissait déjà, au souvenir de ces émois, quand Pierre Bapst entra, suivi de sa femme qui ne le quittait jamais. C'était un

vieux couple merveilleusement uni, d'allures rustiques, qui devait à sa double hérédité paysanne une robuste santé physique et morale, exempte de toute déchéance, malgré les cent cinquante ans qu'ils additionnaient. Bapst marchait lentement, en s'aidant d'une canne, et sa femme l'escortait, attentive, attendrie, veillant sur lui comme sur un enfant.

— Nous sommes en retard, dit-il. Excusez-nous, Clarence, et lisez-nous votre article.

Madame Bapst installa le vieillard dans un fauteuil, glissa deux coussins, à droite et à gauche, lui demanda s'il ne manquait de rien.

— Clarence, mon ami, nous vous écoutons.

André Clarence se tenait devant une fenêtre, debout, ses feuilles à la main. Je l'admirai ; il était svelte et musclé, très brun, d'une sobre et mâle élégance. Il nous regarda, sourit et dit :

— C'est intitulé : *La vraie sagesse.*

Puis, d'une belle voix lente et claire, sonore, un peu théâtrale, qu'accompagnaient le jeu du regard profond et le geste de la main soignée, il commença sa lecture :

LA VRAIE SAGESSE

Il y a parmi nous une association de malfaiteurs. Son siège est à Paris ; elle a des succursales dans toutes les grandes villes, et son entreprise de brigandage s'étend, audacieuse et publique, jusqu'aux bourgades et aux vil-

lages. Elle s'appelle : La France Guerrière. *J'accuse son président, M. le Sénateur marquis de Navard, les membres de son Comité-Directeur, et ses organes* : la Fleur de Lys *et* le Grand Journal, *de poursuivre une œuvre criminelle, de préparer sciemment des guerres futures et d'empêcher toute réconciliation entre Français et Allemands, en excitant les haines qui ont déchiré ces deux grands peuples, en proclamant que la haine de l'Allemand et le souvenir exaspéré des tueries sont des devoirs sacrés qu'il faut exalter sans relâche dans nos cœurs, dans le cœur ingénu de nos fils et de nos petits-enfants. J'accuse cette association de malfaiteurs de spéculer — et c'est un calcul véritablement immonde — sur l'ardent amour de nos concitoyens pour leur patrie meurtrie, sur nos deuils et sur nos ruines, sur toutes nos atroces souffrances, pour tenter de rétablir la fortune d'un parti périmé, pour obtenir des mandats électifs et de fructueuses prébendes. Car ils ne poursuivent pas d'autre but ; le vrai patriotisme n'inspire que les simples soldats de cette armée dont les chefs sont de dangereux forbans politiques. Je ne sais rien de plus abject. Ce sont là de gros mots, mais je ne les écris pas à la légère, et ce réquisitoire est bien autre chose qu'une polémique de presse. Non : je dénonce des criminels. J'accuse* la France Guerrière *d'excitation au meurtre, d'abus de confiance et d'escroquerie;*

elle prétend extorquer leur bulletin de vote à de braves gens crédules par des moyens qui ressemblent fort à ceux que punit le Code pénal. La France Guerrière *est dirigée par de cyniques charlatans, plus malfaisants que les apaches de la rue ; ceux-ci ne dépassent guère, je pense, dans leur carrière, une douzaine d'assassinats ; M. de Navard et ses tristes acolytes travaillent à l'égorgement de quelques millions d'hommes, et ils s'enrichissent sans danger. Leur ignominie se double d'une écœurante lâcheté. Ces gens ont reculé les bornes de la turpitude.*

— Très bien ! cria Brigitte Silva. Vous avez cent fois raison, Clarence, de dire cela.

Il sourit, satisfait, et continua, tandis qu'elle battait des mains :

Je me refuse, quant à moi, à croire que la haine puisse être jamais un devoir. Ni les Allemands, certes, ni les Français ne sont encore des anges, mais c'est les maintenir, les uns et les autres, dans leur bestialité originelle que d'attiser férocement les haines internationales. Je supplie le peuple de France de ne pas haïr le peuple d'Allemagne. Nous ne sommes plus des ennemis ; nous vivons côte à côte, maintenant, comme deux paysans qui labourent leurs champs contigus ; nous échangeons nos marchandises et nos idées. Qu'on laisse donc un peu de sérénité renaître et qu'on cesse enfin de

présenter à nos yeux las d'horreur l'obsédant tableau des fureurs passées.

Est-ce l'oubli que je conseille ? Il n'est pas au pouvoir de l'homme d'oublier. Mais nous pouvons, aujourd'hui, et nous devons maîtriser nos passions anciennes et nous remettre au service de la froide raison. On dit que la responsabilité principale de la guerre pèse sur l'Allemagne. Cela justifierait-il la survivance de la haine ? Est-ce donc la première fois qu'un grand peuple fut atteint de cette folie ? Cette frénésie de conquête et de domination, était-ce donc, dans l'histoire du monde, un phénomène inconnu et nouveau ? Nous-mêmes, dont les pères combattirent dans les armées de Louis XIV et dans celles de Napoléon, nous qui sommes un peuple de guerriers, n'avons-nous donc jamais provoqué, par fol orgueil, d'effroyables carnages ? Avons-nous donc toujours été respectueux du droit, de la liberté, de la vie d'autrui ? N'avons-nous donc jamais commis les actes dont nous accusons les Allemands ? N'y a-t-il donc, dans les fastes de nos armes, ni parjures, ni pillages, ni incendies, ni viols, ni sacs de villes ouvertes, ni mutilations, ni meurtres de non-combattants ? En 1914, *peut-être, nous luttions pour notre défense. Mais jadis ? Mais demain ? Lisez, dans la deuxième édition des Mémoires de François Miot, l'épouvantable récit du massacre qu'ordonna, à Jaffa, notre Bonaparte, et dites si*

vous ne croiriez entendre, mot pour mot, quelque procès-verbal des « atrocités » allemandes

Il n'y a guère plus de cent ans, nous étions, nous, Français, le peuple de sang et de proie, et nos troupes forcenées se ruaient sur l'Europe. Alors, toute la jeunesse allemande se dressait contre l'aventurier français, pour défendre le droit et la liberté. Il n'y a guère plus d'un siècle, nous étions saouls de fureur guerrière, et nous rêvions d'asservir le monde ; et c'était l'Allemagne, la jeune Allemagne des étudiants idéalistes et des poètes, de Kœrner et d'Arndt, qui luttait pour l'indépendance. Alors, que pourrions-nous reprocher aux Allemands d'aujourd'hui ? Savons-nous si, dans un siècle, nous ne serons pas affolés encore de gloire militaire, et sommes-nous sûrs qu'ils ne défendront plus jamais contre nous la cause du droit et de la liberté ?

Brigitte Silva applaudit de nouveau.

— C'est parfait, Clarence. C'est exactement ce que je pense et ce que personne n'ose dire. Mon cher, votre article me fait un plaisir immense.

Elisa Maury approuvait de la tête. Suzanne Allen poussait de petits cris extasiés. Pierre Bapst dit :

— Assurément, c'est là ce que nous pensons tous.

Paul-Simard, Aligary, Saumenet donnè-

rent quelques marques d'assentiment, brèves et prudentes. André Clarence poursuivit :

Tous les peuples du monde ont commis le péché d'orgueil. Tous les peuples du monde ont commis les mêmes crimes. Il n'en est pas d'innocent. Français et Allemands, à telle heure maudite de leur histoire, ont éprouvé de pareils vertiges pour avoir respiré l'odeur de la poudre et du sang. Cessons donc de haïr puérilement nos voisins, qui sont des hommes et qui sont nos semblables. Mais est-ce assez de ne les point haïr ? Est-ce assez d'avoir renoué les relations d'autrefois ? Est-il suffisant d'acheter aux Allemands leurs produits, et de leur vendre les nôtres ? Et devons-nous être satisfaits parce que diplomates et consuls sont accrédités comme ils l'étaient en juillet 1914 ? Devons-nous être satisfaits parce qu'Allemands et Français sont redevenus, à peu près, ce qu'ils étaient en juillet 1914 ? Vraiment, le rétablissement de rapports internationaux qui ont rendu possibles ces cinq années de massacres ne me peut suffire. Et, puisque M. de Navard et ses complices exaltent la haine hideuse, sûre génératrice de nouvelles exterminations, nous voulons, mes amis et moi, prêcher la bienfaisante douceur, l'amitié sainte, la fraternité sacrée, comme le seul remède et l'unique voie vers la paix des peuples.

Le parti socialiste opposera la propagande

*d'amour à la propagande de haine. Nous dirons et nous répéterons inlassablement au peuple de France : « Ecoute la voix de la vraie sa-
« gesse. Elle te conseille, elle t'ordonne de dé-
« pouiller l'âme enfantine et barbare du vain-
« queur — un vainqueur dérisoire qui eût été,
« sans l'assistance du monde, un facile vaincu
« — pour revêtir, si tu en es capable, l'âme
« sereine d'un grand peuple civilisé. Repousse
« avec dégoût la haine abjecte et meurtrière.
« Ne te contente pas des relations banales de
« banque et de négoce, de tourisme et de con-
« grès, que tu entretiens maintenant avec tes
« ennemis d'hier ; elles ne suffisent pas ; il s'y
« mêle des résidus de haine, et elles n'empê-
« cheront pas de nouvelles guerres. Il faut at-
« teindre beaucoup plus haut ; il faut aller, si
« tu veux échapper à de prochaines tueries,
« jusqu'à l'amour. Il faut que, sincèrement,
« profondément, de tout leur cœur fervent et
« régénéré, Français et Allemands parvien-
« nent à s'aimer. »*

Oui, il faut qu'Allemands et Français s'aiment sincèrement, profondément, de tout leur cœur fervent et régénéré. La paix du monde est à ce prix. C'est le beau rêve humain que nous essaierons de réaliser, nous, socialistes de France, en accord avec nos camarades, les socialistes d'Allemagne. Nous travaillerons à multiplier les relations spirituelles des deux peuples ; nous voulons qu'ils se connaissent,

autrement que par les reportages mensongers, et qu'ils se jugent enfin sans colère, sans autre passion que le désir de s'aimer ; il faut qu'ils sachent voir leurs propres vices et les vertus d'autrui ; après avoir accablé les Allemands d'insultes frénétiques, il faut que nous sachions discerner ce qu'il y a de noble et de grand en eux, ce qu'il y a de bas et de vulgaire en nous. Leur âme, comme la nôtre, recèle du bien et du mal, et nous sommes, eux et nous, de pauvres hommes inquiets, douloureux et débiles, qui se ressemblent comme des frères, et qui sont, en effet, des frères. Les socialistes de France ne seront satisfaits que lorsque les Français tendront les mains vers leurs frères les Allemands et poseront sur le front de ceux qui furent leurs ennemis un baiser frémissant de tendresse humaine, un long baiser attendri, oui, un baiser éperdu de douceur et d'amour. C'est un rêve trop haut ? Peut-être. Il est moins dangereux que l'ignoble frénésie de la France Guerrière.

La haine nous ramènerait sûrement au carnage. L'indifférence ne peut suffire à notre besoin de réconciliation et de paix. C'est le règne de l'amour que nous appelons, et nous enseignerons le nouvel évangile : « Apprenons à « aimer nos frères les Allemands. Apprenons « à aimer toutes les créatures. Il n'y a de paix « que dans l'amour. Il n'y a de joie que dans « la tendresse. Il n'y a de sécurité que dans

« l'amitié profonde des hommes et des peu-« ples. Apprenons à aimer nos frères les Alle-« mands ». M. de Navard, malfaiteur impuni, chef de bande, spadassin d'autrefois camouflé en patriote moderne, peut exciter ses acolytes et hurler à la mort ; nous, socialistes, nous vous convions, vous tous, hommes lucides et probes, grands esprits demeurés sains parmi l'envahissante folie, à crier avec nous, assez fort pour couvrir les clameurs honteuses : « Apprenons à aimer nos frères les Allemands, « qui sont, comme nous, bons et méchants, « doux et féroces, capables de tous les vices et « de toutes les vertus, nos frères les Allemands « qui sont semblables à leurs frères les Fran-« çais. » Aimons-les, ou résignons-nous aux massacres éternels ; car la paix du monde demeurera la plus niaise des chimères tant que nous ne serons pas ardemment résolus à vaincre toutes les haines et à réaliser enfin, dans la mesure où l'homme peut atteindre ses rêves, notre grand espoir fraternel sur notre pauvre terre.

André Clarence avait fort bien lu son morceau, et les félicitations, quand il eut achevé, furent unanimes. Celles des trois femmes éclatèrent bruyamment, et, comme Suzanne Allen manifestait, par la parole et par le geste, une approbation chaleureuse, je me penchai vers elle, railleur, et lui demandai :

— Vous avez donc changé d'avis ? Alors, il faut tout pardonner aux Allemands et devenir leurs bons amis ? Voyons, voyons, mademoiselle, souvenez-vous : nos petits soldats, et surtout, ah ! surtout, nos beaux officiers, que vous soigniez si bien dans les ambulances... Ah ! que vous êtes ingrate !

Elle rougit encore et tenta d'expliquer ses sentiments contraires. Sa tendresse demeurait fidèle aux jeunes hommes qu'elle avait vus mourir, à ceux dont elle avait charmé la lente convalescence. Mais André la regardait, et, sentant sur elle la caresse impérieuse de ces yeux noirs qui la troublaient, elle n'éprouvait plus, dans le désarroi subit de ses pensées, qu'un désir passionné de lui plaire.

Cependant, après la lecture de l'article, la discussion s'était engagée aussitôt.

— Les idées que tu viens d'exprimer, mon cher André, dit Paul-Simard, sont aussi les nôtres. Mais tu sais combien l'opinion publique est encore ombrageuse et sensible ; il faut donc une grande prudence...

Aligary et Saumenet approuvèrent Paul-Simard ; le premier commença :

— Il y a, avant tout, une question d'opportunité...

— Je le sais, interrompit André Clarence ; aussi l'article est-il très modéré.

— Trop modéré, dit Brigitte Silva.

— Je ne me dissimule pas que beaucoup de

lecteurs en blâmeront les tendances. Pourtant, je persiste à croire qu'il peut être publié sans danger.

— Qu'en pense Bapst? demanda Paul-Simard.

— Je pense, répondit le vieillard, qu'il faut publier l'excellent article de Clarence. Il provoquera des discussions, c'est évident, et notre ami n'a pas eu, en l'écrivant, d'autre intention. On va, sans doute, nous calomnier et crier à la trahison. Nous y sommes habitués. Et la controverse aura, du moins, le précieux avantage de révéler les vues des différents partis et de nous montrer si l'opinion publique est assez sage. maintenant, pour adopter les nôtres.

— Oui, Bapst a raison, dit Emile Renard.

Saumenet, mécontent, haussa les épaules.

— On nous reprochera cet article. On le travestira. On en tirera contre nous des arguments qui seront absurdes et injustes, mais qui nous feront du tort. On dira que nous sommes payés par l'Allemagne. Il vaudrait mieux attendre.

La délibération continua, un peu confuse. Pascal Vérini proposa :

— Qu'André publie l'article sous sa responsabilité personnelle, en dégageant le parti. L'accueil du public nous dictera notre conduite.

Bapst approuva cette suggestion. Je déclarai qu'elle écartait tout danger et devait satisfaire Aligary et Saumenet. Ils s'y rallièrent, en effet.

— J'ajouterai volontiers quelques mots, dit Clarence, pour préciser que mes opinions n'engagent que moi seul. Et je vous promets d'être toujours très prudent.

Nous nous séparâmes presque aussitôt. Quand je la saluai, Brigitte Silva me demanda :

— C'est sérieux, Ravenne ? Vous avez accepté de défendre Caspar ?

— Je n'ai pas encore accepté, mais il est à peu près certain que j'accepterai.

L'enquête des petits yeux noirs qui m'examinaient, étrangement vifs dans la face austère et laide, fut si pressante que je dus faire effort pour ne point détourner les prunelles.

— Ce serait une mauvaise action, dit-elle.

— Pourquoi ? Je ne vous comprends pas.

Elle sourit et se tut, et je devinai, dans ce silence et dans ce sourire, de la colère, un peu de pitié et du mépris.

II

Un rapide examen du dossier me confirma les renseignements que Sylvain Némo m'avait fournis, la veille, sur l'affaire Caspar. L'adultère était établi par des preuvs indéniables, et l'indignité de la femme, comme celle de l'amant, résultait clairement de témoignages nombreux et concordants. En procès-verbaux catégoriques ou en longues lettres indignées, des voisins contaient l'insolent scandale et décrivaient l'impudence du couple publiquement enlacé, échangeant baisers ou horions après le vin. Cinq ou six pièces, au contraire, qui concernaient le meurtrier, contenaient d'unanimes éloges ; deux patrons le représentaient comme un excellent ouvrier ; son colonel, son capitaine exaltaient sa bravoure pendant la guerre ; le texte de sa citation à l'ordre de l'armée figurait au dossier. Bien que le drame fût très récent, je dus feuilleter une procédure déjà compacte et vingt lettres qui montraient combien l'affaire occupait l'opinion publique. Je pensai :

— C'est un acquittement certain, et le procès fera du bruit.

Je décidai donc d'accepter la défense de Caspar, et je me rendis aussitôt à la Santé. Il m'inspirait une assez vive curiosité ; les reporters l'avaient transformé en une manière de héros justicier, et je me rappelais l'approbation chaleureuse de Maud Bertrand ; pourtant je n'accordais pas volontiers ma sympathie à ce double meurtre, pensant, comme la vieille Brigitte Sylva, qu'on ne peut excuser l'assassinat d'une femme, même coupable. La gravité de la dactylographe, son jugement quasi-mystique sur la faute et sur le châtiment m'amusaient, et j'en subissais aussi, malgré moi, une indéfinissable influence, une impression confuse d'ordre sommaire et de farouche discipline, barbare, mais forte, simple et logique, qui me troublait un peu.

Quand le gardien eut ouvert la porte de la cellule, je me hâtai derrière lui, la tête penchée en avant pour apercevoir le prisonnier. Il était assis, et je ne vis d'abord que son dos et ses épaules ; il ne bougea pas ; le gardien dit :

— Caspar, c'est votre avocat, maître Jean Ravenne.

Alors, Caspar se leva, et je vis son visage. Sur le corps petit, mais robuste, la tête me parut large et puissante, couronnée d'une épaisse chevelure noire qui descendait très bas

sur le front ; je remarquai l'écrasement du nez, la saillie des pommettes, le développement exagéré du maxillaire et le double bourrelet charnu des lèvres, sous la moustache brune. Il me regarda un instant, et ses prunelles me semblèrent hostiles ; il baissa les paupières aussitôt. Comme il se taisait, je lui dis :

— J'ai reçu votre lettre. Et je viens de parcourir, au greffe, votre dossier. Je veux bien me charger de votre défense.

J'attendais un remercîment. Caspar balbutia sourdement des phrases confuses, où je ne discernai que ces mots :

— J'avais entendu parler de vous... Je vous avais entendu faire un discours, dans une réunion... Alors, j'ai pensé à vous demander...

Eprouvait-il, en face de moi, quelque absurde timidité ? Ou bien les longs mois de campagne, la douleur de la trahison conjugale, le remords, peut-être, ou le regret, tant de coups successifs avaient-ils ébranlé sa raison ? N'était-il qu'une triste brute humaine ? Dissimulait-il je ne sais quelles haines obscures ? Je m'assis près de lui, sans paraître l'observer, et lui parlai doucement, en m'efforçant de dissiper sa défiance.

— Votre affaire m'intéresse beaucoup. Je lui donnerai tout mon temps et tous mes soins, et j'espère obtenir votre acquittement. Le jury, sans doute, voudra faire un exemple. Vous avez accompli pleinement votre devoir pendant

la guerre, et vos croix en sont la preuve. L'adultère de votre femme est bien établi. En vous acquittant, les jurés tiendront à flétrir une faute particulièrement odieuse et diront que votre geste est, pour le moins, excusable ; et tous les Français approuveront ce verdict. Il faut donc, Caspar, avoir confiance et ne pas vous abandonner au désespoir.

Il me regardait et secouait la tête, docilement. Je dus l'interroger, multiplier les questions, lui arracher, une à une, des réponses brèves. Il ne paraissait plus hostile ni volontairement taciturne ; son hébétude, cependant, persistait, visible dans la morne fixité de ses prunelles ; et, bientôt las de l'entrevue, je le quittai, en l'informant que Me Sylvain Némo, mon secrétaire, s'entretiendrait avec lui le lendemain.

— Ce Caspar, pensai-je, n'est qu'une brute. Je m'en doutais. Ce double assassinat ne peut être que l'œuvre d'une brute. La vieille Brigitte avait raison.

Le souvenir de Maud Bertrand m'égaya. Elle était, elle aussi, fille du peuple, non pas dépourvue d'intelligence, mais ingénue et passionnée. Les grandes idées de justice et de sagesse se résument, pour ces âmes simples, dans une vengeance scrupuleusement égale à l'offense, dans les représailles et les talions. Ne faut-il pas, pour comprendre la noblesse du pardon et la joie sereine de maîtriser sa co-

lère, avoir plus souffert et plus médité qu'une jeune fille de vingt ans ?

A mon retour, je la rencontrai dans l'antichambre. Il était midi ; elle partait. Je lui dis en souriant :

— J'ai vu votre ami Caspar.

Elle sourit aussi, légèrement, mais ne répondit pas, refusant toute controverse sur ce sujet, à cause de l'ironie qu'elle devinait dans mes yeux et sur mes lèvres.

— Je défendrai votre bon ami Caspar. Et il faudra bien qu'on l'acquitte ; car vous ne me pardonneriez jamais sa condamnation.

Elle rit à son tour, par simple complaisance, et s'en alla. J'entrai dans mon cabinet, pour y déposer ma serviette et classer les courtes notes que j'avais rédigées en présence du prisonnier. Le dossier, préparé par Sylvain Némo, était posé sur mon bureau ; avant de l'ouvrir, je m'assis, et je revis en pensée l'assassin Caspar, le petit homme farouche et muet à qui j'avais arraché, mot par mot, une dérisoire confession.

— Quelle brute ! Il faudra que Némo le fasse parler.

Quelles questions Sylvain Némo devait-il poser ? Quels points fallait-il d'abord élucider ? Tandis que j'y réfléchissais, je perçus un bruit de voix, très léger, et, levant la tête, je vis que la porte vitrée, à ma gauche, était entr'ouverte ; elle donnait accès dans le plus petit des deux

salons ; des rideaux de dentelle, assez épais, la recouvraient entièrement. Je reconnus la voix de Simone.

De toute évidence, il fallait d'abord connaître les antécédents de Caspar, les circonstances de son mariage, et recueillir des renseignements sur sa femme. A quelle famille appartenait-elle ? Caspar l'avait-il épousée sans dot ? Lui connaissait-on, avant le mariage, quelque aventure galante ? Comment s'étaient écoulées les premières années de leur union ? Je notais ces questions, rapidement ; derrière la porte entrebâillée, l'entretien continuait, à peine perceptible, et, subitement, il me sembla reconnaître aussi la voix qui, très basse, alternait avec celle de ma femme.

— C'est André, je crois, qui est avec Simone. Je lui parlerai de son article, tout à l'heure.

Peut-être aussi Caspar n'était-il pas irréprochable. J'écrivis : *Caspar semble extrêmement défiant ; lui persuader qu'il ne doit rien nous cacher*... Malgré moi, je tendais l'oreille vers l'étroite ouverture, et je m'efforçais d'entendre les phrases que prononçaient Simone et André ; ce n'était qu'un murmure indistinct; je remarquai seulement qu'André parlait beaucoup plus que Simone.

Quelles étaient, avant la guerre, les habitudes du couple, ses fréquentations, ses ressources ? La femme était-elle économe ? Tra-

vaillait-elle ? Coquette, sans doute ? Aimait-elle son mari ? Avait-elle des amants ? Caspar avait-il dû pardonner déjà ? Je notai : *demander à Caspar s'il...* Mais j'arrêtai la plume et j'écoutai. Une absurde curiosité me tentait. Immobile, attentif, la tête inclinée, l'index appuyé sur le pavillon de l'oreille gauche pour mieux capter les sons, j'écoutai.

— Que peut-il bien raconter à Simone ?

Mécontent de cette sotte indiscrétion, j'achevai brusquement la phrase commencée : ... *n'avait pas déjà pardonné.* Je la soulignai, pour appeler l'attention de Sylvain Némo, et j'ajoutai : *Insister. C'est un point intéressant.* Puis je relus les dix lignes que j'avais tracées; quand ce fut achevé, je résolus de poursuivre le questionnaire.

— Mais que peut-il bien lui dire ?

L'idée me vint de fermer la porte et d'échapper ainsi à la ridicule obsession de ce dialogue. Je me levai, mais, bien que j'eusse décidé de ne plus écouter les deux voix qui m'imposaient de si puériles distractions, je demeurai debout, les yeux fermés, afin de concentrer dans l'ouïe toutes les perceptions de ma sensibilité ; et je m'irritai de n'entendre encore que ce murmure exaspérant, où nulle phrase, où nul mot ne retentissait distinctement.

Cette conversation me paraissait étrange. Elle se prolongeait, chuchotée, mystérieuse,

presque clandestine. André Clarence, surtout, parlait, et il me sembla que ni sa voix, ni celle de Simone n'étaient la voix normale et paisible de deux personnes qui bavardent, sans arrière-pensée, dans un salon. Cette remarque singulière accrut ma curiosité, et je m'approchai de la porte vitrée. Un bruit de pas, dans l'antichambre, m'effraya, et, pour n'être pas surpris dans cette attitude, je regagnai vivement le fauteuil, devant la table de travail. Le tapis faisait silencieuse ma marche furtive. Je revins lentement vers la porte entr'ouverte, et, de nouveau, j'écoutai. Dans le salon, à travers les rideaux, je distinguai la soierie claire d'un divan et la tache rouge, violente, d'une peinture. Alors, j'entendis les voix plus nettement ; celle d'André disait :

— Vous ne me croyez pas ? Vous ne voulez pas me croire ? Pourquoi ? Il me semble, pourtant, que ma sincérité doit être visible. Je vous en prie, dites-moi que vous me croyez.

Son accent, l'interrogation pressante de sa demande me surprirent. Quelle affirmation antérieure, perdue pour moi dans le murmure confus, laissait Simone incrédule ? J'attendis sa réponse, penché davantage vers l'ouverture de la porte ; et je suspendais mon souffle, pour mieux percevoir, dans le silence, ce qu'elle allait dire. Quelques secondes s'écoulèrent, puis je perçus un petit rire de Simone, un rire

étrange et bref qui changeait le timbre de sa voix.

— Je ne pense qu'à vous. Je vous aime, Simone...

Quand j'entendis cette phrase, qu'il avait dite avec de molles inflexions caressantes, ma stupeur fut si brutale que, d'abord, je perdis toute conscience ; ce fut un coup brusque et bref, qui assomme, disperse les pensées, arrête la vie dans l'organisme violenté. J'étais debout contre la porte, incapable de juger et de décider, étourdi, attendant que mon cœur et mes poumons eussent repris leurs fonctions bouleversées. En vérité, je ne m'étais pas trompé ; André Clarence venait de dire à ma femme : « Je vous aime, Simone... » et je demeurais là, à quelques mètres d'eux, et j'écoutais leur dialogue. Alors, à mon hébétude première succéda subitement une colère indignée. le besoin de châtier l'ami déloyal dont j'avais surpris la trahison. Que faire ? Devais-je m'élancer dans le salon, souffleter cet homme, le prendre aux épaules et le jeter dehors ? Ou bien signaler ma présence, mettre fin aussitôt à cette conversation et délibérer ensuite à loisir sur la conduite qu'il convenait d'adopter? Cet examen rapide suffit à me procurer, avec mon sang-froid recouvré, un calme relatif qu'assura ma volonté ; je me disais : « Ceci est très « grave. Il faut que je reste lucide et maître « de moi. » Mais, durant ces secondes de stu-

peur, puis d'énergique réaction, un flot de pensées diverses, nouvelles pour moi, suscitées par les trois mots que venait de prononcer André Clarence, inonda mon esprit tumultueusement. Qu'allait-il se passer? Qu'éprouvait, en cette minute, Simone invisible et muette, Simone troublée, sans doute, dont j'avais entendu seulement le petit rire étrange? Je n'osais me pencher pour tenter de les voir à travers la dentelle du rideau, mais je le devinais incliné vers elle, pressant, chuchotant des phrases, de banales phrases tendres et tentantes, de sa voix habile à faire naître, dans le cœur des femmes, le pauvre drame éternel du désir. M'aimait-elle assez pour écouter ces paroles sans émoi? Etait-il possible qu'elle me trompât? Ne m'avait-elle jamais trompé? Et que ferais-je, si j'apprenais un jour que Clarence ou quelque autre était son amant? L'image de la cellule et du prisonnier farouche me revint devant les yeux, et l'acte atroce de Caspar me parut presque normal et légitime.

— Est-ce que je les tuerais, moi aussi? Est-ce que...

En vérité, le sang-froid, de nouveau, m'abandonnait, et j'eus honte de ce doute insultant que Simone ne méritait pas. Pourtant, je me souvins que, la veille, elle avait, visiblement, désiré m'accompagner chez André. Elle aimait le rencontrer. Il lui plaisait. Il plaisait à toutes les femmes.

— Mais non. Je divague stupidement. Je n'ai pas le droit de la suspecter sans motif. D'ailleurs, elle va lui répondre.

Je me penchai davantage encore, pour entendre ce qu'elle allait dire, et je les aperçus à travers le rideau. Ils étaient assis tous deux sur un divan ; je distinguai la jupe de Simone, ses bottines de cuir jaune, ses épaules, sa chevelure, mais je ne pus voir son visage. et elle me cachait presque complètement celui d'André Clarence.

— Oui, elle va lui répondre.

S'indignerait-elle ? Allait-elle se lever et le chasser ? Non, sans doute, car elle eût déjà manifesté sa colère ; et, vraiment, il n'y avait pas lieu de tourner au drame cette scène ridicule ; quelques phrases ironiques valaient mieux que de grands cris offensés. J'écoutais ; j'attendais une courte réplique hautaine et railleuse, et j'entendis encore le même rire bref, le même rire singulier qui changeait le timbre de sa voix.

Alors, brusquement, mon malaise s'accrut. Pourquoi ? Je ne sais. Ce rire n'avait aucune signification évidente. Il n'était pas un acquiescement, ni même un encouragement, et il ne révélait rien, non, vraiment, rien des pensées qui vivaient secrètement sous la chevelure fauve dont je ne pouvais détacher mon regard. Il me terrifia, cependant, ce rire étouffé, nerveux et sans gaîté, et il me parut l'indice d'un

grand trouble, d'un bouleversement qui fait remonter parfois, à la surface des âmes les plus limpides, les vases malsaines des sensualités profondes. Oui, Simone n'était-elle pas troublée, tentée à son insu, ou malgré sa volonté qui luttait contre d'obscurs instincts? Hésitait-elle? Pourquoi ne répondait-elle pas?

André Clarence continuait à lui parler, mais j'entendais mal ce qu'il disait. Je compris cependant qu'il demandait à Simone si elle l'aimait.

— Je le crois, murmurait-il. Je le devine. Je l'espère ardemment... Avouez-le moi, Simone... ou bien dites-moi que je me trompe... Dites, répondez-moi...

Mon attente et mon angoisse devenaient intolérables. Il me parut qu'elle secouait la tête négativement, et cette protestation me sembla dérisoire; André Clarence, sans doute, éprouva le même sentiment, car j'eus l'impression qu'il se montrait subitement plus audacieux; je le vis s'incliner davantage vers Simone et lui parler à voix plus basse, tandis qu'elle s'éloignait à peine. Le silence et l'immobilité de ma femme m'exaspéraient. En vérité, cela ne pouvait pas durer. Allais-je. moi-même, demeurer immobile et silencieux contre cette porte, écouter cet homme en retenant mon souffle, lui permettre de poursuivre son entreprise qui menaçait mon bonheur? Aurais-je donc cette lâcheté d'abandonner plus long-

temps Simone à la discrétion du séducteur ? Je fis un pas en avant et levai la main vers le bouton de la porte, résolu à l'ouvrir et à pénétrer dans le salon, sans bien savoir quelles paroles je prononcerais.

— Si j'entre, si je chasse André ou si je feins de n'avoir rien entendu, je ne saurai jamais ce que pense Simone.

Je m'arrêtai. Ah ! oui, savoir ce qu'elle pensait ! Entendre enfin, de sa bouche, une phrase qu'elle dirait dans l'illusion de ce tête-à-tête, sans se douter que j'attendais en tremblant, à dix pas d'elle, sa parole terrible ! Je ne pouvais pas vivre avec ce doute, me demander demain, après-demain, à chaque minute : « Est-« ce qu'elle hésitait ? Est-ce qu'elle aime An-« dré ? Est-elle sa maîtresse ? Médite-t-elle de « l'être ? » Non, non, il fallait savoir, savoir tout de suite, savoir tout. J'ignorais quelle conduite je tiendrais, si j'apprenais l'indignité de Simone ; j'en délibérerais plus tard ; maintenant, je voulais seulement entendre sa voix, entendre enfin sa réponse. L'effort suprême d'attention que je m'imposai pour percevoir les mots qu'elle allait dire me permit de comprendre, très nettement, ce que lui chuchotait André Clarence :

— Vendredi... Je vous attendrai, à cinq heures, chez moi, rue de Ponthieu... vendredi prochain... Vous viendrez ? Simone, dites-moi que vous viendrez...

J'attendais, haletant, penché comme un homme qui s'arc-boute au sol et tend les épaules à la chute brusque d'un fardeau. J'allais savoir. Dans une seconde, je saurais si ma femme... Mais entendrais-je bien sa réponse? Je ne pouvais plus retenir ma respiration saccadée ; mon cœur frappait ma poitrine à grands coups tumultueux, et le battement de mes artères, aux tempes, ébranlait tout mon corps.

Ce fut, de nouveau, la voix d'André qui rompit le court silence.

— Vous viendrez? Dites-moi vite que vous viendrez... Un mot, seulement, pour me rendre heureux... Oui? Vous viendrez, chérie?

Je sentis que je ne pourrais supporter plus longtemps cette attente ; elle atteignait la limite de mes forces physiques, et je demeurais là par un dernier effort de volonté qui fléchissait peu à peu. Je serrai les poings, je me mordis les lèvres, et j'attendis encore. Mes yeux fatigués distinguaient mal Simone et son compagnon dont j'entendais confusément la voix. Celle de Simone, tout à coup, me fit chanceler comme sous une brusque poussée; le son de cette voix, avant même que j'eusse compris le sens de ses paroles, me bouleversa. Elle avait dit :

— Laissez-moi... Ne me parlez plus... Je vous en supplie, laissez-moi...

Et, comme il s'obstinait à lui répéter sa

question pressante, elle dit encore, plus haut, excédée de lassitude et d'énervement :

— Laissez-moi ! Ah ! laissez-moi ! Allez-vous en !

Il répondit, prudent, avec une affectation de courtoisie :

— Je ne veux pas vous tourmenter, Simone. Je ne dirai plus rien. Je vous attendrai vendredi, à cinq heures... vendredi, rappelez-vous... et je ne penserai qu'à vous, qu'au bonheur... Ne vous fâchez pas ; je ne dirai plus un mot qui puisse vous troubler.

Et, très maître de lui, il commença gaîment le récit d'un voyage qu'il venait de faire en Italie. J'eus la certitude que je ne saurais rien de plus et que j'allais me poser vainement la torturante question : « Simone ira-t-« elle, vendredi, à ce rendez-vous ? » Une rage furieuse me saisit ; j'agitai les poings et je frappai du pied le tapis, au risque de me trahir ; puis, subitement, je me sentis calme, lucide et résolu.

— Il faut que je sache, le plus tôt possible, par tous les moyens.

En quelques secondes, ma décision fut prise: je dissimulerais, j'espionnerais Simone, sans relâche, jusqu'au vendredi ; et, si mon enquête demeurait stérile, je m'attacherais à ses pas, au jour fixé, et je la suivrais, s'il le fallait, jusqu'à la maison où cet homme l'attendrait. Maintenant, j'éprouvais le besoin de la voir, de

scruter ses yeux, d'observer ses attitudes ; donc, j'entrerais dans le salon, attentif à n'éveiller aucune défiance, et je tendrais la main à Clarence, comme de coutume.

J'allai vers la porte de l'antichambre; je l'ouvris avec précaution, puis la refermai bruyamment ; je traversai le cabinet, en exagérant un peu le martèlement de mes talons ; je pris, sur le bureau, ma serviette que je laissai retomber violemment, et je remuai, dans le plumier, les crayons et les stylographes. Pendant ces quelques secondes, tandis que je m'appliquais ainsi, puérilement, à simuler mon retour, des pensées contradictoires m'assaillirent, trop confuses pour être élucidées aussitôt. Simone n'avait pas accepté ce rendez-vous; elle n'avait pas encouragé le séducteur ; non, nul geste d'assentiment, nul signe de tendresse ni de consentement ; elle n'était sortie enfin de son silence que pour clore l'impudent discours d'André Clarence. Mais elle ne s'était pas indignée ; elle l'avait écouté, peut-être, sans déplaisir ; à l'offre brutale de cet homme, elle avait répondu : « Laissez-moi ! Ah ! laissez-« moi ! » Exclamation dérisoire des femmes qui déjà cèdent et s'abandonnent. « Laissez-moi ! « Allez-vous-en ! » Est-ce que cela suffisait pour me contenter ? Est-ce que je pouvais être sûr d'elle, maintenant ? Qu'elle eût dédaigné de s'irriter, soit ; mais ne devait-elle pas, au moins, notifier à l'audacieux, simplement, en

quelques phrases claires et décisives, qu'il l'avait mal jugée et qu'il se fourvoyait? Je ne concluais pas ; je ne voulais pas conclure ; je ne pouvais, en cette minute, ni l'absoudre, ni la condamner. Mais j'entendais encore son rire étrange et bref, sa voix changée, assourdie, un peu tremblante, qui décelait un grand trouble évident, qui me suggérait, malgré moi, la pensée d'une hésitation, d'une faiblesse, d'une tentation.

Je chassai ces rêveries inutiles ; je me commandai le calme ; et j'ouvris la porte du salon.

— Bonjour, André.

— Bonjour, cher ami.

Je lui tendis la main en souriant. Il n'éprouvait aucun embarras apparent ; je m'appliquais à lui montrer la même aisance ; il me dit tranquillement :

— Je racontais à ta femme mon séjour à Florence.

Je regardai Simone, qui baissa les paupières. J'aurais voulu voir ses yeux, et il me sembla que je connaîtrais aussitôt, si je pouvais contempler, face à face, le double cercle de l'iris bleu et le trou noir des prunelles, toutes ses pensées secrètes, toute la vie mystérieuse et profonde que recélaient cette tête et ce corps familiers.

Un instant, elle leva le visage vers moi, et j'aperçus ses yeux ; je vis le double cercle de l'iris bleu et le trou noir des prunelles que je

contemplai, comme si, par l'étroit orifice, j'eusse pu voir voir l'invisible et connaître l'inconnaissable. Elle paraissait inquiète, presque craintive ; elle pencha le front, de nouveau.

André Clarence continuait son récit. J'affectais une gaîté paisible, en m'évertuant à dissimuler mon effort ; et je ne cessais de me répéter à moi-même, en les épiant tour à tour :

— Je saurai. Je veux savoir. Je saurai tout.

III

Quelques minutes avant une heure, André Clarence nous quitta, et Simone me précéda dans la salle à manger. J'allais demeurer seul avec elle pendant le déjeuner. J'en éprouvais une légère appréhension, qui s'ajoutait à mon angoisse ; il fallait éviter toute phrase et tout geste insolites et montrer à ma femme, sans une défaillance, mon visage quotidien ; en même temps, je l'observerais ; je l'interrogerais sans éveiller sa défiance, attentif à guetter des indices et à surprendre un battement des paupières, un soupir, une nuance imperceptible de sa voix.

— Tu viens, Jean ?

— Oui. Va. Je te suis.

Je devais donc, avant tout, conserver mon apparence coutumière. Cela me parut singulièrement malaisé, presque impossible. N'avait-elle pas deviné déjà qu'un trouble extraordinaire m'agitait ? Je regardai mon image dans

une glace ; je n'étais pas plus pâle qu'à l'ordinaire, et la placidité de mon visage me surprit. Pourtant, il me sembla que je ne pourrais commencer une phrase, en face de Simone, sans trahir aussitôt mon anxiété et que le son de ma première parole suffirait à l'en avertir.

Quand j'entrai dans la salle à manger, Simone, debout devant un miroir, examinait sa chevelure et s'attardait à cette inspection. N'osait-elle me regarder ? Je m'approchai d'elle, sans qu'elle me vît, et je m'inclinai brusquement pour baiser en riant la nuque que son corsage découvrait.

— Petite Simonette !

Ma voix tremblait un peu, en prononçant le tendre diminutif. Comme j'effleurais, d'un second baiser, la chevelure, je sentis la main de Simone se glisser sous mon bras et le serrer fortement ; elle appuya son visage contre mon épaule ; et je vis dans la glace de ses paupières obstinément baissées. Alors, une émotion subite me bouleversa, si violente que je faillis éclater en sanglots. Pourquoi se pressait-elle ainsi contre moi ? A quel trouble intérieur devais-je attribuer ce double geste câlin ? Voulait-elle s'affirmer à elle-même et me prouver l'amour qu'elle me conservait intact ? Ou bien, à la veille de me tromper, ayant décidé qu'elle me tromperait, éprouvait-elle un remords, une tristesse, le malaise dont s'accompagne la première faute, un regret, peut-être ?

Je l'écartai, un peu brusquement, et nous nous assîmes face à face. Déjà, mon sang-froid cédait aux sentiments tumultueux que je ne pouvais maîtriser ; je redoutais les découvertes que ce jour, ou quelqu'un des suivants, me réservait ; je haïssais André Clarence et Simone, puis mes soupçons me semblaient injustifiés, et je me reprochais de les accueillir trop aisément ; et je me demandais, à chaque minute, exaspéré de ne pouvoir répondre à l'obsédante question : « Est-ce qu'elle m'aime en- « core ? » Nous parlions peu. Je ressentais la terreur aiguë de laisser paraître, maladroitement, ma torture.

— Qu'as-tu fait, ce matin, Simone ? Raconte-moi...

— Rien. Rien d'extraordinaire. Je me suis levée tard. J'ai fait mes comptes. J'ai écrit deux lettres. Et puis, André Clarence est venu.

— Pourquoi est-il venu ?

— Je ne sais pas. Pour te voir, sans doute.

— Il a bavardé ?

— Oui. Il m'a parlé de Florence.

Elle me répéta deux ou trois phrases que, derrière la porte du salon, j'avais entendues. Elle conservait, en parlant, cet air d'humilité qui ne lui était pas habituel, et sa voix, un peu sourde et basse, ne tremblait pas. Qu'éprouvait-elle ? Que pensait-elle ? Subitement, comme il arrive aux heures de crise où les souvenirs affluent, lointains ou proches, et ressuscitent

d'anciennes images presque effacées, tout notre passé commun m'apparut ; je revécus ces six années, dépouillées des vulgarités quotidiennes, réduites au choix précieux qui survit dans la mémoire et condensées en ce résidu d'or et de diamant que le temps ne peut user. Je revis Simone à vingt-deux ans, jeune fille, puis jeune femme ; une allée de jardin, où, pendant nos fiançailles, nous avions échangé les premières paroles profondes et les premières caresses, se dessina devant mes yeux, étrangement nette : sa tendresse luttait contre sa confusion, et elle avait su dire les mots qui donnent la certitude d'être aimé. Oui, oui, elle m'aimait, alors. Et, depuis, j'avais tant de souvenirs qui ne trompent pas ! Tant de souvenirs passionnés, parfois puérils, très simples, pareils à ceux que tous les hommes conservent dans leur cœur, mais si doux, si réconfortants, qu'en cette minute, je ressentis cruellement le regret de ma sécurité perdue. Simone m'avait aimé ; hier encore, elle m'aimait ; se pouvait-il qu'aujourd'hui, par quelque dérision du sort, inexplicablement, elle eût cessé de m'aimer ?

— Et cet après-midi, Simone, que fais-tu ?

— Des visites, et puis des courses.

Elle énuméra les visites et les courses. Je l'écoutais, souriant et approuvant doucement de la tête. Elle m'aimait ; mes soupçons étaient iniques et stupides. Pouvais-je lui reprocher d'avoir écouté patiemment l'audacieux ver-

biage d'André Clarence ? Valait-il qu'elle s'indignât ? Ce galantin médiocre ne méritait qu'un silence amusé. J'avais aperçu seulement la chevelure et les épaules de Simone ; son visage m'était demeuré constamment invisible, et j'avais à peine entendu quelques syllabes balbutiées ; en vérité, je ne pouvais rien conclure. Je m'aperçus que toutes mes réflexions aboutissaient à la même incertitude irritante ; une seule chose était certaine : mon doute. Je ne savais rien. Simone était une inconnue dont je devais découvrir le secret. Il me fallait accepter cette ignorance provisoire, aussi longtemps que je ne pourrais apprendre la vérité.

Mais, comme je m'exhortais au calme, tout à coup, le petit rire bref, le rire étrange qui avait été sa première réponse, le rire énervé de femme qui consent et s'abandonne, retentit dans mon souvenir, si clairement significatif que j'en ressentis une souffrance aiguë. Elle irait au rendez-vous, vendredi. Elle irait sûrement. Elle m'aimait, peut-être, mais cet homme avait su la troubler, et elle rêvait à lui, sans doute, en cette minute.

— J'ai quelques petites choses à acheter. Et puis, j'ai un essayage... tu sais, mon tailleur bleu...

— Oui, je sais.

J'imaginai la scène. Je la vis entrer dans le petit appartement que je connaissais ; André s'avançait vers elle, la prenait dans ses bras...

Non, non, je ne pourrais pas supporter cela ; je ne pourrais pas laisser cette ignominie s'accomplir. Si ma petite Simone se donnait à un autre, alors je n'aurais plus rien, moi, ni bonheur, ni espoir, ni raison de vivre, plus rien, plus rien ! Cette pensée me fut intolérable, et, sans réfléchir, n'ayant d'autre volonté que d'empêcher cette horreur, je dis :

— Je me sens un peu fatigué, depuis quelques jours. J'ai besoin de repos. Veux-tu que nous passions une journée à la campagne ?

— Oui, je veux bien.

— Une journée seulement, parce que j'ai beaucoup d'affaires en ce moment. Voyons... vendredi, par exemple...

— Oui, vendredi, si tu veux.

— Tu seras libre, vendredi ?

— Oui.

— Tu ne prévois pas d'empêchement ?

— Non.

— Si tu préfères un autre jour...

— Non, non, vendredi.

— Hé ! bien, c'est entendu. Nous irons où tu voudras, ma petite chérie.

Je me levai, pour l'embrasser. Une joie immense m'inondait, et j'éclatai de rire, violemment.

— Tu m'aimes, Simone ?

Elle secoua la tête de haut en bas, sourit, me rendit mon baiser. Et moi, triomphant, je pensais : « Donc, elle n'ira pas, vendredi, chez

« lui. Donc, elle n'en avait ni l'intention, ni « le désir, car elle m'a répondu sans hésiter. « Donc, elle m'aime, et cet imbécile ne l'a pas « troublée. Ah ! quel soulagement ! Quelle dé- « livrance ! » Je riais ; je ne cessais de la caresser ; ma gaieté l'amusa, et nous demeurâmes longtemps l'un près de l'autre, bavards et nous attardant à de puériles confidences. Vers trois heures, elle s'écria :

— Oh ! Jean, tu me fais perdre mon temps. Je suis en retard.

Elle s'enfuit, pour s'habiller. Je restai seul, heureux, ému d'avoir redouté la ruine de ce bonheur et de le sentir encore si fragile. Tant de sentiments divers, trop rapidement éprouvés, me laissaient un peu de vertige et le besoin de les mieux connaître, de les revivre avec calme et d'y réfléchir. L'affreuse scène du matin réapparut dans ma mémoire, et un sourd malaise me ressaisit dès que je me rappelai le silence obstiné de Simone, puis son rire, ah ! son rire, surtout... Je me levai, mécontent.

— Allons, allons, il ne faut plus penser à cela, c'est fini.

Cette perpétuelle et vaine méditation me sembla dangereuse. Je devais trouver l'énergie de m'en distraire, car je sentais qu'elle menaçait ma quiétude recouvrée et que les pensées mauvaises subsistaient en moi, rejetées au second plan de ma conscience, mais prêtes à surgir et

à m'obséder de nouveau, si je leur abandonnais mon esprit.

— Il est trois heures. Je vais travailler. Cela me fera du bien.

Je me rendis dans le bureau des secrétaires, où Sylvain Némo et Maud Bertrand m'attendaient.

— Avez-vous lu *l'Information?* me demanda Némo.

— Non. Pourquoi?

— Il y a une note sur l'article de M. Clarence.

— Voyons.

Il me tendit le journal et montra du doigt, en première page, un titre : *M. André Clarence et la France Guerrière.* Je lus, à haute voix :

Nos lecteurs trouveront, dans la Revue des journaux, les principaux extraits de l'article que publie ce matin M. André Clarence dans la Fraternité. *Les premières lignes contiennent une vive attaque contre la France Guerrière; notre confrère accuse cette association de spéculer sur le patriotisme des Français et de ne poursuivre que des buts égoïstes de politique électorale.*

On annonce que M. le marquis de Navard, sénateur, président de la France Guerrière, a convoqué d'urgence le comité-directeur. afin d'examiner les suites que peut comporter cette

publication. La réunion aura lieu, ce soir même, au domicile de M. de Navard.

— Hé ! bien, dis-je, Clarence obtient ce qu'il voulait : son article ne passe pas inaperçu.

— Oui, répondit Sylvain Némo, mais je doute que cette polémique lui soit favorable.

— Pourquoi ?

— Parce que la majorité des Français, à tort ou à raison, réprouve énergiquement les idées qu'il exprime dans son article.

— Croyez-vous ? Que pense-t-elle, la majorité des Français ?

J'interrogeais Némo, pour lui laisser le soin de parler et pour m'éviter cette peine. Je n'avais ni le goût d'entreprendre une discussion, ni la quiétude d'esprit nécessaire à une causerie désintéressée. Mon trouble persistait; la joie que j'avais ressentie en entendant la réponse de Simone à ma question n'était pas effacée, mais il s'y mêlait une inquiétude confuse ; je n'éprouvais qu'une sécurité précaire, insuffisante ; le coup avait été trop rude et le drame était trop récent encore pour qu'il me fût possible de bavarder paisiblement. Pourtant, je prenais plaisir à écouter Sylvain Némo, parce qu'il blâmait André Clarence.

— La majorité des Français, disait-il, n'acceptera pas avant longtemps de tendre la main aux Allemands. D'abord, la haine et la colère de la foule seraient, à elles seules, un obstacle

insurmontable à toute tentative actuelle de réconciliation ; mais les hommes raisonnables refuseront aussi de suivre M. Clarence ; nous avons payé trop cher nos illusions d'autrefois ; nous ne voulons pas nous exposer aux mêmes catastrophes. Non, les Allemands ne peuvent plus nous inspirer confiance maintenant. A-t-on raison de penser ainsi ? Ce qui est certain, c'est que neuf hommes sur dix pensent ainsi.

— C'est fort possible. Némo. Je laisse à Clarence toute la responsabilité de son article. C'est un esprit chimérique, un peu faux...

— Je ne dis pas cela.

— Si. Ce qu'il écrit n'est pas toujours irréprochable, loin de là !

J'aurais éprouvé, à diffamer André Clarence, une âpre joie ; mais, craignant d'exciter une trop vive surprise en médisant d'un intime ami, j'ajoutai, pour m'excuser :

— Je suis méchant. Il a beaucoup de talent.

J'eus peine à prononcer cette simple phrase, et je me tus aussitôt, de peur que ma contrainte n'apparût dans le son de ma voix.

— Moi, dit Maud Bertrand, je suis bien sûre que nous serons toujours aussi naïfs. Vous verrez : il suffira que les Allemands fassent les bons apôtres et nous promettent d'être nos amis ; nous nous défierons d'abord, parce que nous avons reçu, tout de même, une rude leçon, et puis vous verrez que nous finirons, pe-

tit à petit, par croire à leurs mensonges. Nous serons toujours les dupes de nos ennemis.

Par quelle absurde association d'idées ces mots : « Nous serons toujours les dupes de nos « ennemis » me troublèrent-ils aussitôt? N'étais-je pas dupe, moi, de Simone ? N'avait-elle pas deviné mes soupçons et, par prudence et par ruse, accepté de quitter Paris, vendredi, avec moi ? Ayant ainsi, sans effort, abusé ma niaise crédulité, elle irait au rendez-vous le jeudi, ou bien le samedi, en riant de ma stupidité. Une subite colère m'assaillit. Je ne voulais pas être dupe. Non, non, je ne serais pas dupe. Ma sécurité se limitait à la journée du vendredi ; en vérité, cette assurance ne me pouvait suffire.

Je distinguai clairement toutes les menaces de l'avenir. Car, même si ma femme était résolue maintenant à me demeurer fidèle, elle avait hésité ; son silence complaisant et son rire me le prouvaient ; elle avait été troublée, tentée, séduite, malgré elle peut-être, et j'étais sûr qu'elle rêvait, en écoutant la voix perfide de cet homme, au plaisir qu'il saurait lui donner. Résisterait-elle à son influence sournoise et patiente ? Ne succomberait-elle pas, mi-consentante, mi-vaincue, à la prochaine attaque ? Lui, plus audacieux, encouragé par ce silence et par ce rire, serait, demain, plus pressant ; il soumettrai sa victime à tous ses artifices coutumiers, lui répéterait les mots, les gestes, les cris de souffrance et de supplication dont il

avait essayé le pouvoir sur d'autres victimes. Il possédait les qualités et les vices qui plaisent aux femmes. Je me comparai, naïvement, à mon rival, et j'en ressentis une angoisse affreuse. Il n'était pas possible que Simone aussi n'eût pas fait cette comparaison. N'avait-elle pas pour cet homme une préférence, peut-être honteuse et secrète, peut-être orgueilleuse, éclatante, sans remords, sans pitié ?

Sylvain Némo venait de sortir. J'étais debout, devant la fenêtre, et je regardais fixement, sans les voir, les voitures et les piétons. Maud Bertrand, inoccupée, attendait.

— Mademoiselle, lui dis-je enfin, nous avons à travailler. Je vais vous dicter quelques lettres.

Elle prépara ses papiers et, de nouveau, attendit. Je pensais : « Il faut empêcher cela... « je ne sais pas comment... mais il faut em- « pêcher qu'André me prenne ma petite Si- « mone. » Et je me répétai, ne me pouvant consoler d'avoir perdu ma quiétude de naguère : « Ma petite Simone chérie... » Alors, l'amour qu'elle m'inspirait m'exaspéra : il s'y mêlait une haine obscure, l'humiliation de n'être plus l'amant unique, une colère contre elle, parce qu'elle avait écouté, d'une autre bouche, des paroles de tendresse, une rancune profonde que rien ne pourrait effacer complètement. « Si elle me trompe, je me vengerai... « ah! je me vengerai... » Me vengerais-je féroce-

ment, comme une brute, comme l'homme que j'avais visité, le matin, dans la cellule de la Santé ? Accepterais-je la dure doctrine que Maud Bertrand avait proclamée, et dirais-je, à mon tour, que le pardon est une faiblesse et que la plus haute loi morale ordonne le châtiment des coupables ?

— Vous êtes prête ?

Je commençai la dictée d'une première lettre. C'était une réponse à l'un de mes clients, et j'y devais traiter un point de procédure assez délicat. Mes idées étaient étrangement confuses ; les mots fuyaient, malgré mon effort ; j'hésitais ; quand Maud relut trois phrases, péniblement assemblées, elles me parurent enfantines ; je songeais : « Il faut empêcher cela. « Mais comment l'empêcher ? Comment ? » Excédé, je dis brusquement :

— Cette affaire n'est pas au point. Je l'étudierai ce soir, et nous ferons la lettre demain.

Je dictai deux ou trois courts billets, si lentement que Maud, quand je la regardais, se tenait immobile, le crayon levé, m'observant, un peu surprise de ma gaucherie. Que faire ? Quitter Paris, pendant plusieurs mois, avec Simone ? Essayer de ressusciter les anciennes années et de ranimer en elle un amour assez fort pour durer autant que notre vie ? Oui, peut-être... Mais non, c'était impossible ; trop d'affaires me retenaient. Mon angoisse engendrait d'extravagantes idées, dont je savais l'ab-

surdité, que j'accueillais, pourtant, avec complaisance. Je songeai, sérieusement, à conter la scène de la matinée à madame Clarence en la suppliant de tout tenter pour réveiller l'amour qu'elle avait inspiré, jadis, à son mari et pour détourner, par ce renouveau, la catastrophe qui me menaçait. Et pourquoi n'oserais-je pas adresser la même prière à Suzanne Allen, la maîtresse d'André ? S'il se reprenait à désirer l'une ou l'autre, il oublierait Simone.

— Ah ! mademoiselle, je n'ai guère envie de travailler, aujourd'hui. Je suis fatigué... Un peu de migraine... Voyons, finissons cela.

La dictée continua, d'abord plus rapide, puis aussi pénible, bientôt, qu'auparavant. En vérité, cette idée était absurde. Alors, que faire ? Voir André, lui dire que je savais ses intentions, le menacer ? Me battre avec lui ? Prier quelque ami commun d'intervenir ? Attendre ? Laisser la réflexion clarifier mes pensées ? Non, je ne pouvais vivre ainsi, avec cette anxiété qui devenait une souffrance aiguë.

— Je crois que nous ne ferons rien de bon. Il vaut mieux nous arrêter. Nous continuerons demain. Je vous rends votre liberté.

Je voulais être seul, examiner froidement les solutions diverses et prendre une décision.

— Allez vous promener ou bien courir les magasins. Une femme a toujours des emplettes à faire.

— Oh ! bien sûr.

— Allez, allez. Nous travaillerons demain.

Elle hésitait, et je dus insister pour la résoudre à partir. Elle me quitta, heureuse, en me recommandant gentiment de me reposer.

— Oui, oui, je vais me soigner. Au revoir. A demain.

Dès que Maud Bertrand eut refermé la porte derrière elle, j'éprouvai le bienfait de la solitude. Mon trouble s'atténua, tolérable, presque maîtrisé par ma volonté ; j'échappais enfin au supplice de dissimuler et de feindre. J'ouvris la fenêtre, et je respirai longuement ; l'air me parut léger et frais comme une brise rustique.

— Il faut d'abord être calme, comme s'il s'agissait d'un autre que moi, comme si mon bonheur n'était pas en jeu.

Je m'accoudai sur le balcon. Mais le mouvement et le bruit du boulevard me lassèrent bientôt. Ah ! être tout à fait seul, ne rien voir, ne rien entendre, être seul avec mes pauvres pensées incertaines et meurtries ! Je refermai la fenêtre, et je m'étendis à-demi sur un divan ; je fermai les yeux ; je fis effort pour préciser quelques idées simples et claires. La première qui m'apparut nettement, ce fut l'absurdité de mes desseins antérieurs ; il me fallait, de toute évidence, triompher d'André Clarence sans la ridicule assistance de sa femme ou de sa maîtresse ; je devais délibérer, choisir le plus efficace moyen de salut, puis exécuter moi-même

mes décisions, sans déléguer ce soin à personne.

— Ce sont des questions qui se règlent d'homme à homme, ou de mari à femme. J'aurai donc une explication décisive, soit avec Simone, soit avec André.

Je pouvais interroger Simone, provoquer l'aveu de son nouvel amour ou, plus probablement, ses protestations de fidélité. Je pouvais aussi signifier à Clarence que je n'ignorais pas sa trahison, lui défendre de revoir Simone et de franchir désormais notre porte, le menacer, obtenir de cet homme une promesse formelle, ou me battre avec lui.

— Oh ! je le connais. Il n'aime pas Simone. Dès que l'aventure lui semblera dangereuse, il s'abstiendra prudemment.

La médiocrité de son caractère me rassurait. Il n'aimait pas Simone. A peine, sans doute, la désirait-il. Il la courtisait par libertinage, par habitude de galanterie et de séduction. N'était-ce pas là, en vérité, la plus simple et la meilleure solution ? J'imaginai la scène : d'abord, mon accueil froid et ma sévérité l'étonnaient ; mes premières paroles l'inquiétaient, puis, quand il était bien sûr que je n'ignorais rien, il en éprouvait un léger embarras promptement dissipé, et, mi-cynique, mi-inconscient, encore un peu confus, il me tendait la main et disait : « Pardonne-moi, mon « vieux. Oui, j'ai eu, je l'avoue, une faiblesse...

« Je la déplore, très franchement, et je te prie « de me pardonner... Tu veux bien ? Je te « donne ma parole d'honneur que tu n'as plus « rien à craindre de moi... Ma parole d'hon- « neur, mon vieux ! » Et il était parfaitement sincère. Vraiment, je n'aurais plus rien à craindre de lui. Cette scène m'inspirait, certes, un profond dégoût ; mais mon bonheur, ma sécurité n'étaient-ils pas mieux assurés ainsi, sans scandale, par quelques mots énergiques et méprisants qui ruineraient pour toujours sa vulgaire entreprise amoureuse ?

— Oui, c'est plus simple. Et c'est aussi, je crois, plus efficace. Oui, il me semble que c'est la meilleure solution.

Elle ne me satisfaisait point, pourtant. Elle ne réparerait pas complètement le mal dont je souffrais. Si Clarence s'éloignait de Simone et de moi, si j'avais même la certitude qu'il ne reverrait jamais ma femme, une angoisse invincible persisterait, cependant, au plus profond de moi-même ; je ne pourrais goûter qu'une paix trompeuse, car, malgré moi, malgré mon effort pour chasser la tenace obsession, je penserais : « Si je n'avais pas parlé, « si j'avais laissé le destin s'accomplir, est-ce « que Simone serait allée au rendez-vous ? « C'est mon intervention qui vient d'empêcher « la catastrophe. Si je m'étais abstenu et si « j'avais remis à Simone seule le soin de dé- « cider, librement, selon son désir et sa cons-

« cience, alors, que serait-il arrivé ? Mainte-
« nant, je ne peux plus le savoir. Je ne le sau-
« rai jamais. Je ne saurai jamais si elle a cessé
« de m'aimer et si elle est prête à me tromper. »

Cela seul importait. André même m'était presque indifférent ; mais elle, est-ce qu'elle méditait de me tromper ? Ah ! savoir cela ! Savoir si, en cette minute, elle avait décidé d'aller vendredi, au rendez-vous ! Pouvais-je, pendant des semaines, pendant des mois, pendant l'avenir indéfini, vivre dans cette incertitude ?

— Non, je ne pourrai pas. Je veux savoir. Il faut que je sache.

Mais comment savoir ? Un seul moyen m'apparaissait : me taire, simuler l'ignorance, laisser à Simone sa liberté, toute sa liberté, supprimer tout obstacle, lui donner toute licence d'accomplir sa mauvaise action, et, vendredi, l'espionner et la suivre.

C'était l'unique moyen de savoir, mais il m'épouvanta. Pourrais-je supporter la torture de ces trois jours ? Aurais-je le triste courage de suivre Simone ? Et si, vendredi, elle entrait, devant mes yeux, dans le petit appartement clandestin que je connaissais, ne regretterais-je pas amèrement, ah ! oui, désespérément, mais trop tard, d'avoir laissé s'accomplir le malheur que je pouvais, peut-être, empêcher ?

— C'est le seul moyen de savoir. Si je refuse de l'employer, je ne saurai jamais ce que pense Simone. Jamais !

Non, non, je ne pouvais pas demeurer dans ce doute, ni m'abandonner à cette idée fixe qui m'absorberait tout entier, me rendrait incapable de tout travail et de tout plaisir, s'attacherait à moi, hanterait perpétuellement mes jours sans repos et mes nuits sans sommeil.

— Tout vaut mieux que cela, tout, même la certitude de mon malheur.

Je me levai. Mon visage, que j'aperçus dans un miroir, me parut un peu pâle ; un grand trouble secouait mon cœur, et j'en sentais, presque douloureusement, le rythme accéléré. Vivre ainsi pendant trois jours encore ! Assister passivement, sans un mot, sans un geste, à ce drame où mon bonheur risquait de sombrer ! Apercevoir la menace d'une catastrophe imminente, et ne rien faire, rien, rien, pour l'empêcher !

— C'est décidé. Il n'y a plus à délibérer, maintenant. Je délibérerai vendredi, quand je saurai. Il faut attendre, essayer de penser à d'autres choses...

Je tentai de travailler. Une note que je commençai pour m'aider, le lendemain, à rédiger enfin la lettre que je n'avais pu dicter à Maud, me parut étrangement confuse et niaise. Mon attention ne se pouvait fixer, et j'étais impuissant à chasser d'irritantes images : André et Simone, assis l'un près de l'autre, dans le salon, à la minute où j'avais surpris le petit rire nerveux qui me bouleversait encore ;

l'émotion de ma femme, devant le miroir, dans la salle à manger, quand je l'avais baisée sur la nuque ; l'appartement d'André, la chambre où, peut-être, vendredi...

A sept heures, après ce mauvais travail incohérent, le valet de chambre, Francis, que j'interrogeai, m'annonça que Simone venait de rentrer. Je me rendis aussitôt près d'elle.

— Ma chérie, nous ne pourrons pas aller, vendredi, à la campagne. J'ai trop de besogne. Par conséquent, tu pourras disposer de ta journée.

Je la regardai. Qu'éprouvait-elle ? Allais-je apercevoir dans ses yeux un éclair de joie, une fugitive lueur dénonciatrice ?

— Tu le regrettes, Simone ? Cela t'aurait fait plaisir, cette promenade ?

— Oui, certainement.

Qu'éprouvait-elle ? Je ne pus le discerner.

— Beaucoup de plaisir ?

— Mais oui. Pourquoi me demandes-tu cela ?

Je ne devais éveiller ni sa surprise, ni sa défiance. Je devais être, pendant trois jours encore, semblable à l'homme insouciant et paisible que j'avais été jusqu'alors. J'éclatai de rire et m'efforçai de plaisanter. Fallait-il aussi la prendre dans mes bras, comme de coutume, incliner, comme hier, ma bouche vers la sienne ? Une répugnance secrète m'en empêcha, et ce fut Simone qui prit ma tête dans ses deux

mains. Mais, tandis que je subissais passivement ce baiser, je les revoyais tous deux, dans le salon, assis l'un près de l'autre, et j'entendais le rire torturant, et, devant mes yeux fermés, surgissait encore l'image du petit appartement clandestin, de la chambre où, peut-être, vendredi, elle irait.

IV

— Voilà les journaux, monsieur.

— Bien. Donnez.

Francis m'en tendit, comme chaque matin, une demi-douzaine. J'étais seul dans mon cabinet ; huit heures sonnaient, et j'allais attendre, en les lisant, Sylvain Némo, Jacques Savary et Maud Bertrand, qui venaient à neuf heures. J'avais mal dormi, hanté cruellement par mon obsession, vainement exaspéré par les mêmes pensées et les mêmes images.

Je dépliai d'abord *le Grand Journal*, parce que cette feuille publiait habituellement les communiqués de *la France Guerrière* et que j'y devais trouver un compte rendu de la réunion qu'avait tenue, le soir précédent, chez le marquis de Navard, le comité-directeur. Un titre, en gros caractères, sur deux colonnes, m'apparut aussitôt : *Un grand débat national ;* l'article portait la signature de Jules Brébois, romancier célèbre, membre de l'Académie fran-

çaise, vice-président de *la France Guerrière* et politicien violent. Je lus :

UN GRAND DÉBAT NATIONAL

Le Grand Journal *reproduit, aujourd'hui même,* in extenso, *l'article, audacieusement intitulé : La vraie sagesse, que M. André Clarence, rédacteur en chef de* la Fraternité, *a publié hier dans ce journal.*

M. Clarence exhorte les Français à pardonner les crimes allemands et à les imputer moins à l'orgueil scélérat d'une race sans conscience qu'à la commune infirmité de l'espèce humaine. Nous avons, nous aussi, commis jadis, paraît-il, les mêmes ignominies, et nous devons, à l'en croire, nous montrer indulgents et absoudre nos ennemis. Mais ceci n'est pas encore suffisant : il faut faire plus ; il faut aimer les Allemands. Vous avez bien lu : il faut aimer, il faut chérir les Allemands comme des frères, leur tendre les bras, poser sur leur front un long baiser éperdu de tendresse et d'amour. Cette inénarrable imbécillité est, selon M. André Clarence, la vraie sagesse, et les patriotes qui, comme nous, se refusent à appeler nos semblables les auteurs de tant de monstrueux forfaits, sont d'égoïstes politiciens, des malfaiteurs qui trompent le peuple et veulent exploiter à leur profit la généreuse indignation des Français, afin d'obtenir des mandats législatifs et de faire triompher leur parti. J'atténue,

par respect pour mes lecteurs, les grossières injures de M. Clarence.

Nous ne sommes pas assez naïfs pour éprouver quelque surprise d'une si prodigieuse aberration. Nous savions que le grand drame n'a pas converti tous les Français au culte de la Patrie et que certains hommes sont rebelles à tous les enseignements, à l'évidence même. Nous savions aussi que l'Allemagne, poursuivant son infâme propagande, distribue sans compter l'argent de la trahison. Nous ne sommes pas étonnés.

On nous offre la bataille. Nous l'acceptons.

La France Guerrière, expressément visée, a relevé l'injure. Son comité-directeur s'est réuni hier soir, au domicile du président, notre ami M. le marquis de Navard, sénateur. Il aurait pu mépriser les insultes de M. Clarence et ne voir dans son misérable papier qu'une polémique de presse, un peu plus ignoble que de coutume. Mais il a pensé que cet article a troublé, peut-être, de fort honnêtes gens qui ne nous connaissent pas. Il ne faut pas qu'un seul Français puisse dire : « On les accuse, et ils « n'osent pas répondre. » Nous avons donc décidé, en complet accord avec notre conseil judiciaire, de poursuivre l'insulteur devant les tribunaux. La procédure s'engagera ce matin même. Le Code pénal ne nous ouvre que la juridiction correctionnelle, où le calomniateur n'est pas admis à faire la preuve de ses impu-

tations diffamatoires. Nous le déplorons profondément. Nous aurions voulu traîner M. André Clarence en cour d'assises, lui donner tous les moyens de prouver les allégations qu'il ose publier et remettre le soin de le juger à douze citoyens français. La loi nous refuse cette éclatante réparation. Nous sommes donc forcés de nous contenter d'un débat correctionnel, et nous faisons confiance, d'ailleurs, aux magistrats.

Au surplus, notre cause est secondaire, et il s'agit de bien autre chose que d'un procès. Il s'agit de la France. Il s'agit de sauver la Patrie encore pantelante et meurtrie. Il s'agit d'épargner à la France, dans l'avenir, le retour de l'effroyable catastrophe qui a failli la faire mourir. Il s'agit de savoir si la France doit être défendue contre l'Allemagne, impériale ou républicaine, qui demeure une menace pour la paix de l'Europe. Il s'agit de savoir si le peuple de France veut suivre encore les mauvais bergers qui n'ont rien appris ni rien oublié, qui l'ont conduit au bord de l'abîme, au seuil du cataclysme, aux portes de la mort, et qui ont encore l'incroyable audace de donner les mêmes conseils de lâcheté et de veulerie, de répéter les mêmes paroles criminelles de renoncement et de suicide. Il s'agit de savoir si notre victoire sera vaine, si le sang de nos enfants, répandu à flots, aura été, hélas ! inutilement versé et si l'épouvantable tragédie n'a

pas affermi nos cœurs ni clarifié notre cerveau.

Voulez-vous, Français, que la France vive, fière et libre, et continue d'être un merveilleux flambeau illuminant le monde ? Ou bien accepterez-vous qu'après avoir, par un miracle d'héroïsme, terrassé la horde des Huns, notre France, épuisée par ce grand effort, brise son épée, replie son drapeau et dise : « Je suis lasse « de lutter. J'ai perdu la noble ambition de de« meurer, toujours et malgré tout, la France in« comparable. Je préfère vivre sans ennemis et « traiter en amis ceux qui voulaient, ceux qui « veulent encore me tuer. Qu'ils viennent ; je les « attends ; j'ai détruit mes canons, mes fusils « et mes mitrailleuses, et les assassins ne trou« veront devant eux que le geste cordial de mes « deux mains tendues. »

Tel est le grand débat national que nous instituons. Il déborde immensément le prétoire correctionnel. Il doit être jugé, non seulement par trois magistrats, mais par le peuple de France tout entier. Que tous les bons Français collaborent à notre œuvre ; qu'ils répandent autour d'eux les idées saines ; qu'ils nous écrivent ; qu'ils nous envoient leur adhésion enthousiaste et réfléchie. Le Grand Journal *publiera les noms de tous ceux qui nous adresseront leur protestation contre l'audacieuse entreprise de M. André Clarence et de ses amis. Ils seront innombrables, et ces listes sans fin, attestant la volonté farouche qui anime la quasi-*

totalité du peuple français, suffiront, je l'espère, à prouver à nos adversaires qu'ils demeureront seuls dans leur détestable campagne et qu'ayant renoncé à l'honneur, ils devront renoncer aussi au succès et au profit. Et cette certitude est la seule qui leur puisse fermer la bouche.

Nous vous convions, Français, à une grande œuvre nécessaire. Vous avez, par votre stoïque courage, abattu les ennemis du dehors ; il reste à vaincre les ennemis de l'intérieur, et ce ne sont ni les moins obstinés, ni les moins perfides.

JULES BRÉBOIS,
de l'Académie française,
Vice-Président de la France Guerrière.

Je lâchai le journal, qui glissa sur le tapis. J'appuyai ma nuque au dossier de la bergère où s'abandonnait pesamment ma lassitude, et je fermai les yeux :

— Ira-t-elle chez lui, vendredi ?

Combien de fois, depuis vingt heures, m'étais-je posé cette question ? Et combien de réponses avais-je imaginées, selon le caprice de mon tourment, contradictoires, tantôt joyeuses et triomphantes, tantôt atroces et désespérées, alternant leur double certitude pareillement absurde ? Je me disais : « Il n'est pas possible qu'elle me trompe. Non, vraiment, cela « ne peut pas être. Ce serait une monstruosité. « Cela n'est pas. » Puis : « A quoi bon me leur-

« rer et me croire stupidement à l'abri des mi-
« sères communes ? Je ne peux pas oublier ce
« rire de Simone, son silence, sa complicité,
« son acquiescement. Je suis sûr qu'elle est ten-
« tée ; peut-être hésite-t-elle encore, mais je
« suis sûr… » Alors, je m'irritais : « Non, je
« ne suis sûr de rien. Je ne sais rien. Vendredi,
« je saurai. Jusqu'à vendredi, je ne saurai rien.
« Donc, je déraisonne ; donc, il vaudrait mieux
« ne plus penser à ces choses, si je le pouvais.
« Puisque je ne le peux pas, je dois, du moins,
« essayer d'être calme. observer Simone et
« guetter des indices, ne pas conclure, me ré-
« péter que je saurai, vendredi prochain, seu-
« lement, à cinq heures. » Attendre ! Attendre encore ! Je calculai que près de cinquante-sept heures allaient s'écouler avant que la vérité me fût enfin connue. Ce délai me parut énorme, intolérable. Cinquante-sept heures pendant lesquelles l'affreuse question m'obséderait sans repos. Que pouvais-je connaître en épiant Simone ou en l'interrogeant ? Depuis la veille, je l'examinais en vain ; elle avait dormi près de moi, paisible ; je m'étais penché sur son visage aux paupières closes ; j'avais tendu l'oreille, inutilement, aux mots balbutiés ou aux cris qui parfois traversent le sommeil et révèlent l'âme profonde de la dormeuse. Je n'avais rien deviné ; j'étais pareillement ignorant et torturé ; et il me faudrait supporter, pendant plus de deux jours encore, l'exaspéra-

tion de cette souffrance jamais atténuée, jamais engourdie, toujours active et vivace, affolante.

Hé ! bien, oui, je supporterais ce supplice. Je ne savais, en vérité, que me lamenter. Je questionnerais Simone, au déjeuner ; je l'observerais mieux, avec plus de sang-froid et moins d'émotion, et je serais bien maladroit si je ne pouvais apprendre enfin quelque chose d'elle.

Je me levai ; j'agitai les bras, pour secouer cette dangereuse torpeur ; un zèle soudain m'installa devant ma table de travail, et j'examinai mes dossiers ; j'étais presque gai, d'une étrange allégresse factice et pénible, que je soutenais avec effort, car je sentais qu'elle allait s'écrouler tout à coup dans mon désespoir.

A neuf heures, Maud Bertrand et Jacques Savary arrivèrent ensemble, suivis, presque aussitôt, de Sylvain Némo. Ils ignoraient encore l'article de Jules Brébois, et Némo le lut à haute voix. J'observai Maud ; elle écoutait attentivement le morceau, tête baissée, silencieuse, un peu farouche.

— Hé ! bien, mademoiselle, lui demandai-je quand Némo eut achevé, la prose de M. Brébois vous plaît-elle ?

Elle sourit et me regarda sans répondre, trop loyale pour mentir, mais n'osant formuler une approbation expresse.

— Et vous, Savary, qu'en pensez-vous ?

Il hésita, puis déclara :

— Il faut bien convenir que, tel quel, avec ses violences, sa frénésie, ses appels à la lutte et à la haine, cet article représente assez exactement l'opinion moyenne dans le pays.

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûre, dit Maud.

Sylvain Némo conta qu'il avait écoute, dans un tramway, le dialogue d'un couple bourgeois.

— La femme disait : « Clarence est le der-« nier des imbéciles. » A quoi l'homme a répondu : « Non, ce n'est pas un imbécile : c'est « une canaille ». Personne n'a protesté. J'ai vu deux ou trois personnes approuver de la tête.

— Ah ! Ah ! Un imbécile ! Un imbécile ou une canaille !

Ma gaîté surprit Maud Bertrand, qui la partagea. J'éprouvais une joie puérile à penser qu'en cette minute des hommes et des femmes, sans doute innombrables, disaient : « Clarence « est un imbécile ou une canaille. » J'en ressentais un ridicule plaisir de revanche et de vengeance, et je répétai, en face de Maud amusée :

— Un imbécile ou une canaille ! Ah ! Ah ! Pauvre André !

Jusqu'à midi et demi, nous étudiâmes l'affaire Caspar. Puis je congédiai les secrétaires.

Quand je pénétrai dans la salle à manger, Simone était assise à sa place et m'attendait.

Un rapide examen ne me révéla nul indice anormal.

— Je suis en retard. Je travaillais avec Némo.

— Nous ne sommes pas pressés, mon chéri.

Eprouvait-elle, devant moi, quelque gêne ? Allais-je discerner en ses gestes, en son regard, dans l'intonation un peu sourde et tremblante d'une syllabe, dans le frémissement imperceptible de sa main ou le battement de ses paupières, les signes de son agitation intérieure ? D'abord, elle me parut telle que naguère, puis il me sembla que ses prunelles me fuyaient. Mais elle me regarda bien en face, et je détournai les yeux le premier. Que penser ? N'était-il pas naturel, d'ailleurs, que la prière d'André Clarence l'eût troublée, même si elle m'aimait, même si elle n'était pas tentée ?

Je commençai, au hasard, mon enquête.

— As-tu lu l'article de Jules Brébois, dans le *Grand Journal* ?

— Oui, je viens de le parcourir.

— Hé ! bien, qu'en penses-tu ?

— Je pense que Clarence doit être content. Il voulait faire du bruit ; en voilà, peut-être plus qu'il ne l'espérait. Je suis sûre qu'il est ravi.

Elle ne manifestait, elle, ni joie, ni regret, ni orgueil, ni crainte. Elle parlait, en vérité, comme si l'homme que flétrissait Jules Brébois ne lui était rien, comme s'il pouvait devenir in-

fàme ou glorieux, encourir l'insulte ou l'éloge, sans qu'elle en éprouvât ni souffrance, ni fierté. Elle semblait parfaitement indifférente. Il me parut impossible que cette insensibilité fût sincère ; car enfin, si Clarence n'était pas, ne serait jamais son amant, s'il n'occupait pas sa pensée et n'avait aucune part à sa vie secrète, il était notre ami ; Simone ne se pouvait désintéresser aussi complètement d'un débat où il jouait le premier rôle ; elle ne pouvait pas ne pas éprouver, au moins, une curiosité, le désir de savoir et de prévoir, le goût banal que nous avons tous de suivre une affaire où tel de nos amis est l'un des acteurs. Donc, Simone dissimulait ; donc, il y avait, dans cette petite tête énigmatique, dans ce corps pourtant familier, des sentiments, des sensations que je devais ignorer.

— Crois-tu, Simone, qu'il soit ravi ? Il est très vivement attaqué, injurié...

— Oh ! les injures, tu sais... Un journaliste !

— Si blasé qu'on soit, il est difficile d'accueillir avec sérénité certains propos. Ainsi, Némo vient de rencontrer, dans un tramway, deux personnes qui parlaient d'André : sais-tu ce qu'elles disaient ? Elles disaient : « C'est un « imbécile ou une canaille. » J'éprouverais, je l'avoue, un médiocre plaisir à m'entendre traiter de cette manière.

— Bah ! On dit cela de tant de gens !

Une telle indifférence, loin de me plaire, m'exaspéra, car elle me parut une preuve évidente d'hypocrisie. Simone ne voulait point que je connusse ses pensées ; mais je voulais les connaître, malgré elle ; je continuai :

— C'est possible ; mais il me sera très désagréable de me dire que des milliers de gens insultent un de mes amis... un de mes meilleurs amis.

— Oh ! bien sûr. Moi aussi, naturellement, j'en suis très affectée.

Je la regardai fixement, pour discerner dans ses prunelles, mieux que par cette protestation médiocre, ce qu'elle éprouvait au fond d'elle-même. Mais elle baissa les paupières, et je ne vis que son visage coutumier, son visage tendre et joli, que j'avais cru jusqu'alors si franc et si limpide, et qui me semblait effrayant maintenant, face de tromperie et de perfidie, peut-être, masque, vaine apparence, muraille infranchissable qui me séparait de Simone.

Je dénigrai successivement Clarence polémiste, écrivain, politicien, parlementaire, sans qu'elle manifestât aucun sentiment, puis j'entrepris de diffamer l'homme privé, le bel homme fat et vaniteux, le séducteur, l'amant enfin.

— Il aime fort à conter ses bonnes fortunes. Mais je crois qu'il se vante ; d'ailleurs, il exagère ses avantages physiques ; c'est un bellâ-

tre assez banal ; s'il a fait des victimes, c'est surtout parmi les femmes qui n'ont pas l'habitude de résister longtemps. Vraiment, si j'étais femme, je serais médiocrement flattée d'être courtisée par lui.

Simone ne répondit pas. Je continuai, patiemment :

— Je me défie des hommes qui publient trop volontiers leurs succès galants. Quand on parle tant, on n'agit guère. Les vrais amants sont plus discrets.

Un peu las de ce monologue, je demandai brusquement :

— Et toi, qu'en penses-tu ? Crois-tu qu'il plaise aux femmes autant qu'il le dit ?

Elle secoua la tête, évasivement. J'affectai de plaisanter :

— Si tu voulais me tromper, serait-ce avec lui, dis, Simone ?

J'attendis sa réponse, et, pendant quelques secondes, nous nous regardâmes. Puis elle me demanda, d'une voix un peu brève, où je crus deviner une inquiétude :

— Pourquoi me parles-tu tant d'André Clarence ?

— Je te parle de lui... à cause de cet article... à cause de cette polémique... C'est bien naturel.

Nous nous tûmes aussitôt. Une rage silencieuse, maintenant, me torturait. Je n'avais rien appris, et j'avais éveillé les soupçons de

Simone. Elle serait prudente, désormais. Si elle n'allait pas, vendredi, chez André, je ne pourrais rien conclure ni rien croire. Et demain, après-demain et longtemps encore, je ne pourrais arracher de sa bouche close que de brèves réponses circonspectes. Je ne pourrais pas savoir.

Je me levai. Je sortis de la salle à manger, sans parler, et m'enfermai seul dans mon cabinet de travail. Je demeurai debout, frémissant, frappant du pied, pris d'un subit besoin de violence et de destruction, si stupidement impérieux que je saisis, de mes deux mains, une chaise devant moi et que j'en heurtai le tapis brutalement ; et je dis, à haute voix :

— Si elle me trompe, je la tuerai. Et je le tuerai aussi, lui.

J'aperçus le dossier de l'affaire Caspar sur le bureau. Les paroles qu'avait prononcées, la veille, Maud Bertrand me revinrent à la mémoire, et je pensai : « Elle a raison. » Puis je me rappelai celles de Brigitte Silva, et j'eus honte.

A ce moment, Francis m'annonça que Pierre Bapst désirait m'entretenir.

— Qu'il entre.

Le vieux parlementaire attendait dans l'antichambre.

— Entrez, Bapst. J'ai fini de déjeuner. Vous prendrez le café avec moi. Je suis content de vous voir.

Je lui souriais, heureux de n'être plus seul et d'échapper à cette mauvaise querelle avec moi-même. Ce me fut un réconfort immédiat d'entendre sa paisible voix familière, de regarder ce calme vieillard, qui ne connaissait, sans doute, ni la colère avilissante, ni les pensées basses.

Il s'assit et demanda :

— Vous n'êtes pas trop pressé ? Nous pouvons causer ?

— Mais oui, aussi longtemps que vous voudrez.

Il croisa ses jambes l'une sur l'autre et me regarda. Je savais son affection pour moi; je l'aimais, avec respect.

— Voici, dit-il : avez-vous beaucoup de besogne, actuellement ?

— Oui, j'ai beaucoup d'affaires. Vous savez que je vais plaider pour Caspar.

— Hé ! bien, Ravenne, je viens vous demander d'accepter un surcroît de travail. Je viens vous demander de défendre Clarence.

— Défendre André ? Non... non, Bapst.

La brusquerie de mon refus le surprit. Il se dressa, appuyé des deux mains à son fauteuil.

— Pourquoi ?

— Je n'ai guère de loisirs. Et puis, il ne m'a pas pressenti.

— Je l'ai vu ce matin. Il désire être dé-

fendu par vous, et il viendra chez vous, aujourd'hui même, pour vous en prier.

— Je lui répondrai que je regrette, mais qu'un confrère moins occupé plaidera tout aussi bien, et même mieux que moi.

— Non, Ravenne, c'est vous qui plaiderez pour notre ami.

— Non, Bapst, je vous assure.

— Que vous refusiez de plaider pour Clarence, soit. Mais vous ne refuserez pas de plaider pour le parti. Cela, Ravenne, vous ne le pouvez pas.

— Non, n'insistez pas, je vous en prie.

Jamais je ne serais l'avocat d'André Clarence. Jamais je ne défendrais cet homme. Jamais je ne lui pardonnerais d'avoir détruit mon bonheur. Je le haïssais, d'une haine intime, enracinée au plus profond de mon être, et qui durerait autant que moi.

— N'insistez pas, Bapst. Je ne défendrai pas André Clarence.

— J'insiste, au contraire. Ecoutez-moi.

Il semblait résolu, et je sentis qu'il faudrait lutter. Ce refus, que j'opposais au meilleur des hommes, m'était douloureux, mais je ne faillirais pas.

— Ecoutez-moi, Ravenne. L'article de Clarence et la réponse de Brébois ont ouvert un débat dont les suites peuvent être immenses : débat devant la justice, mais surtout débat devant l'opinion publique. Il faut que nous

gagnions ce double procès. Il s'agit de décider dans quel sens doit être orientée toute l'activité de notre pays, pour des années, pour un siècle peut-être. Vous le savez comme moi, n'est-ce pas, Ravenne ?

— Oui, sans doute.

— Bien. Vous admettez aussi, je pense, que la discussion sera terriblement délicate. Elle devra résoudre un très grave problème, si troublant que les hommes de sang-froid hésitent et que nous n'oserions dire, ni vous, ni moi, qu'il ne subsiste pas, au fond de notre conscience, malgré toutes nos méditations, un reste indélébile d'inquiétude. Et cette question, qui déconcerte les plus sages, nous allons la poser à la foule, à la foule en proie à toutes les colères, à la foule saturée de haines et de passions forcenées. Avouez que la tâche sera périlleuse et que la moindre maladresse peut nous perdre. Convenez-en, Ravenne.

— Oui.

— Donc, il faut que notre mandataire, l'homme qui présentera la justification d'André Clarence devant ses juges et devant le pays, soit le plus habile et le plus éloquent ; il faut que son intégrité soit notoire, que tous, amis et adversaires, disent : « Il est sincère.
« Il n'est animé que par l'amour de son pays.
« Il n'a d'autre ambition que de bien servir

« sa patrie. » Voilà pourquoi, mon cher Ravenne, il faut que vous défendiez Clarence.

— Je vous remercie, Bapst. Je suis très touché...

J'étais, en effet, fort ému. Prononcées par un autre, ces paroles ne m'eussent donné ni plaisir, ni fierté ; dites par lui, elles me troublèrent intensément, et je ne sus que répéter :

— Je vous remercie de tout mon cœur. L'amitié d'un homme tel que vous est la meilleure récompense...

Il agita la main, pour arrêter tout discours inutile, et demanda :

— Alors, vous acceptez ?

— Non. Vous me faites trop d'honneur. C'est précisément l'importance de ce débat qui m'oblige à décliner votre offre. Je ne peux accepter une telle responsabilité. Il y a des confrères plus qualifiés que moi, et moins occupés... par exemple... voyons... Paul-Simard, ou Saumenet.

— Non, Ravenne, c'est vous que nous avons choisi, et vous n'avez pas le droit de vous dérober. Vous plaiderez pour vos clients quand vous aurez, d'abord, défendu votre pays. C'est un devoir, Ravenne. Allons, dites-moi que vous acceptez. C'est convenu ?

Je ne répondis pas. Une pudeur secrète m'empêcha de lever les yeux vers Bapst, qui me regardait, et de lui dire : « Non. Je refuse. « Toutes vos prières sont inutiles. » Mais, en

moi-même, je me répétais farouchement : « Non, non, je ne défendrai pas André Clarence. Il n'est pas vrai que la haine soit mauvaise, car je hais cet homme, et ma haine est légitime, et rien ni personne ne m'empêchera de le haïr. »

— Répondez-moi, Ravenne.

Alors, lâchement, pour mettre fin à ce dialogue, je dis :

— Je ne vous promets rien. Mais, quelle que soit ma décision, je vous remercie, mon cher Bapst, de vos paroles, que je n'oublierai jamais.

Il partit, presque fâché, me laissant aussi mécontent que lui-même. Sylvain Némo et Savary arrivèrent à trois heures. Némo tenait à la main un journal qu'il me tendit en disant :

— Cela devient sérieux. Vous êtes au courant ?

C'était une édition spéciale de *la Fleur de Lys*.

— Lisez, monsieur Ravenne.

Il me désignait un avis, en lettres énormes sur toute la largeur de la feuille. J'aperçus d'abord la signature : *Amédée de Bellecour, directeur de* LA FLEUR DE LYS, *secrétaire général de* LA FRANCE GUERRIÈRE. L'appel, emphatique et violent, invitait les lecteurs du journal et tout le peuple de Paris à défiler, ce jour même, à sept heures, devant la maison d'André Clarence, afin de notifier à ce mauvais citoyen, par une manifestation grandiose, la réprobation

unanime de la France. Il importait que cette démonstration fût imposante et décisive, et M. de Bellecour invitait, en termes pressants, tous les patriotes à se joindre aux sociétaires de *la France Guerrière*.

— Il y aura du vacarme sous nos fenêtres. Bah ! Les bagarres qu'on annonce à l'avance sont toujours très paisibles ; il ne faut pas laisser à la police le temps d'arriver.

Némo et Savary semblaient moins rassurés. Ils conseillaient une prudence extrême, des concessions à la colère publique, d'infinis ménagements. Je ne les écoutais pas. Je pensais à Simone, et je me désespérais d'avoir compromis, sans remède, peut-être, ma douloureuse enquête. Que faire, maintenant ? Comment endormir la défiance que j'avais stupidement éveillée ? Comment savoir ? Que tenter, que dire pour rendre à Simone sa quiétude et pour la persuader de n'obéir, vendredi, qu'à son secret désir inconnu ?

Afin de m'arracher enfin à cette obsession, j'annonçai :

— Bapst m'a demandé de plaider pour Clarence.

— Vous avez accepté ?

— Non. Je n'ai pas voulu peiner Bapst par un refus catégorique. Mais il est probable que je n'accepterai pas.

— Il faut accepter, dit Némo. Songez donc au retentissement de cette affaire. On organise

déjà des manifestations. Quelle publicité ! Les gens défileront sous vos fenêtres, pour vous conspuer en même temps que M. Clarence. C'est la gloire. Acceptez !

— Oui, il faut accepter, répéta Savary.

Ils alternaient leurs conseils, très désireux de me convaincre, ambitionnant, sans doute, de jouer quelque rôle dans ce procès. Je répondis, pour clore leur bavardage :

— Nous verrons.

Je pensais : « J'aurais dû faire l'éloge d'An-
« dré, parler de lui comme d'un ami qui m'ins-
« pire une confiance aveugle. Simone a deviné
« que j'ai des soupçons. Il faut, à tout prix, lui
« faire oublier cette impression. »

Je sortis brusquement du cabinet de travail, et j'entrai dans la chambre de ma femme.

— Bapst est venu, lui criai-je. Devine ce qu'il m'a demandé.

— Je ne sais pas.

— Devine.

Je riais, et je simulais un jeu puéril, comme un homme heureux que nul souci ne tourmente.

— Je ne sais pas. Comment veux-tu que je devine ?

Elle était debout, devant moi ; je posai mes deux mains sur ses épaules, et je l'embrassai

— Ma petite chérie, Bapst m'a demandé de défendre André. J'ai réservé ma réponse, parce que j'ai beaucoup de besogne. Qu'en penses-tu?

Elle me regarda sans répondre et secoua la

tête, en signe d'incertitude. Je la caressais doucement.

— André est mon meilleur ami. Je serai bien heureux de lui rendre service. J'accepterai, probablement.

Et, comme elle se taisait encore, je répétai:

— C'est un bon ami, que j'aime bien. Et lui aussi, je crois qu'il m'aime bien.

— Oui, je crois, dit-elle.

Tandis que nous souriions tous deux, elle docile à mon étreinte et moi la pressant d'un geste plus étroit, je l'observais. Mon imprudente maladresse était-elle réparée? Simone n'avait-elle plus de défiance, maintenant? Et pourrais-je, selon l'événement qui s'accomplirait vendredi, savoir enfin, sans arrière-pensée, si elle aimait cet homme ou si elle me conservait toute sa tendresse intacte?

V

— Que fais-tu, Simone, cet après-midi ? Est-ce que tu sors ?

Nous étions demeurés ainsi, face à face, mes deux mains sur ses frêles épaules ; puis j'avais éprouvé je ne sais quelle gène secrète devant ces yeux limpides, ingénus, presque enfantins, et peut-être menteurs ; et je m'étais écarté d'elle.

— Non, Jean, je ne sortirai pas.

— Alors, veux-tu que nous restions ensemble ? Cela ne nous arrive pas si souvent.

— Oh ! oui. Assieds-toi.

Je m'assis sur le lit, et elle s'approcha de moi. Je songeais : « Est-ce que je l'ennuie ? « Aimerait-elle mieux que je m'éloigne ? Je l'ir- « rite, peut-être. A-t-elle encore du plaisir à me « voir près d'elle ? »

J'éprouvais, moi, une étrange volupté, anxieuse et trouble, que j'analysai lucidement. Ah ! ce n'était plus la joie pure, la belle allé-

gresse que j'avais ressentie jusqu'à ce jour. Non : n'avoir ni malaise, ni doute, aimer comme l'on respire, comme une fleur exhale son parfum, comme un être accomplit la loi de sa nature, sans défiance, sans même penser que la défiance est possible, c'était un grand bonheur que j'avais connu, que je ne connaîtrais plus et que je regrettais désespérément ; des sentiments contraires m'entraînaient tour à tour, comme une épave qu'une vague soulève et qu'un flot adverse remporte aussitôt : je pensais : « Non, elle m'aime ! » et, dans la même minute : « Non, non, elle ne m'aime plus ! » Ne pas savoir, c'est tout imaginer et tout croire, et c'est admettre le mal, mais c'est aussi supposer le bien. En cet instant, mon sort chancelait, et je pouvais, redoutant le désastre, espérer encore le bonheur ; j'allais vivre ainsi pendant deux jours, puis je perdrais peut-être jusqu'au réconfort cruel du doute ; alors, je ne pourrais plus dire : « Elle m'aime. » Je ne pourrais plus dire : « Elle m'aime peut-être « encore ». Je ne pourrais que dire : « Elle ne « m'aime plus. Je le sais. C'est une certitude. « J'en ai la preuve. »

J'eus conscience, avec une atroce netteté, de vivre les derniers moments de mon bonheur. S'il n'était plus déjà qu'une illusion, il me laissait encore un peu de joie précaire. J'éprouvais comme un obscur vertige et cette frénésie de vie en révolte, ce furieux appétit de su-

prême jouissance qui saisit ceux dont les jours sont comptés. Et je parlais au hasard, contant la manifestation qu'avait organisée le comité de *la France Guerrière* et multipliant les phrases afin de dissimuler ma détresse.

De troubles sensations émergeaient de ce tumulte. Simone était maintenant une autre créature ; je ne l'aimais plus seulement comme la vierge que j'avais faite femme et qui ne connaîtrait l'amour que par moi ; il se mêlait à ma tendresse, désormais, un élément pervers de lutte et de partage ; un autre que moi la désirait, et d'autres aussi, sans doute. Serait-il son amant ? D'autres hommes seraient-ils ses amants ? Dans le passé que j'ignorais, avait-elle été la maîtresse d'un autre homme, d'autres hommes ? Ayant perdu la confiance, je pouvais tout supposer, et mon cerveau malade abusait de cette licence ; j'évoquais avec une étrange complaisance de torturantes images luxurieuses, des étreintes, des gestes de mains audacieuses qui étaient les mains d'André Clarence ou celles d'inconnus, et des caresses ignobles sur le corps de Simone. Les visions se précisaient, devenaient inséparables de Simone. Oui, maintenant, je ne pourrais plus penser à elle, ni la regarder, sans réveiller en même temps cette affreuse obsession de volupté et ces imaginations obscènes. J'en éprouvais une souffrance aiguë, accrue d'une exaltation singulière. Simone aimée, amoureuse,

caressée, possédée, souillée ! Simone subissant tous les contacts, osant tous les gestes ! Un tel avilissement m'écœurait, mais ma rage se plaisait à ne rien omettre de cette abjection, et je contemplais dans ma pensée Simone demi-nue parmi ses amants.

— Je suis bien contente de t'avoir là, près de moi, mon chéri.

Elle avait prononcé cette phrase tendrement, d'un accent si simple et si loyal qu'un nouveau flux d'émotion me bouleversa. Elle s'assit contre moi, posa son bras, doucement, sur mon épaule, entourant mon cou d'un geste souple qui m'inclinait vers elle. Elle me souriait, et j'eus alors la certitude irraisonnée qu'elle m'aimait. Elle disait :

— Nous ne sommes qu'en mai. Comme les vacances sont encore loin ! Je voudrais quitter Paris avec toi, pour vivre tout seuls, tous les deux, pendant quelques semaines, sans voir personne, personne... Et toi, tu voudrais, dis ?

Je m'efforçais de lui cacher mon trouble, et je dissimulais mon visage dans le creux de son épaule et de son bras arrondi. Ma joue frôlait son sein, dont je sentais, à travers le mince tissu, le soulèvement régulier selon le rythme de son souffle. Je balbutiai, très bas, d'une voix un peu sourde :

— Oui, moi aussi, je voudrais partir, m'en aller loin, tout seul avec toi, là-bas, sur la mer.

Un mois auparavant, pendant mon court

loisir de Pâques, nous étions allés tous deux en Bretagne, et nous avions loué, pour l'été, une maison dominant la Manche, à Perros-Guirec, entre Trestrignel et Trestraou.

Simone avait relevé ma tête, pour m'embrasser. Ses paroles, la gravité de sa voix, cette intuitive certitude d'être encore aimé, ce baiser, et peut-être aussi l'inavouable convoitise qu'éveillaient ces stupres rêvés et ces images, m'affolèrent soudain ; je me dressai ; je la saisis ; je la renversai sur le lit ; elle me serra plus fortement, de ses bras refermés sur moi, et, les yeux clos, d'une voix puérile, murmura de tendres mots indistincts ; elle souriait, heureuse, docile à mon étreinte que, complice, elle favorisait. Oui, oui, elle m'aimait ; je le savais maintenant ; elle m'aimait encore, je n'en doutais plus.

Le doute, pourtant, reparut, progressif et sournois, quand cette ardeur fut calmée. Que valait donc ma naïve certitude ? Cet abandon, cette spontanéité, qu'étaient-ce, sinon de fragiles apparences, véridiques ou trompeuses ? La simulatrice voulait-elle endormir adroitement mes soupçons ? Et si, comme moi-même, elle avait suivi l'entraînement passager d'un désir physique, cela suffisait-il pour m'assurer de sa fidélité ? Non, je ne savais rien de plus ; il fallait attendre encore, observer, cacher ma souffrance.

— Il est presque six heures, Simone. Le dé-

filé de la *France Guerrière* est annoncé pour sept heures. Allons voir ce qui se passe sur le boulevard.

Elle me suivit dans le salon, et nous ouvrîmes l'une des fenêtres. C'était un bel après-midi finissant de mai, déjà chaud comme un jour d'été ; la descente du soleil atténuait l'intensité du vaste azur calme, entre les bâtisses blanches, dans la large trouée du boulevard ; à travers le feuillage adulte des arbres, en double rangée sur le trottoir central, apparaissait la vie quotidienne de la rue, paisible, un peu nonchalante, comme engourdie de printemps et lassée de lumière ; nulle rumeur de foule ; parfois, un chant d'enfant, ou quelque mélodie populaire sifflée par un apprenti.

— Est-ce qu'il y a de la police ? Pas encore, je crois.

Nous nous penchâmes sur le balcon, et nous n'aperçûmes ni cavaliers, ni gardiens de la paix.

— Tout est bien tranquille, dit Simone. Restons là, veux-tu ?

Je m'accoudai près d'elle, entourant son corps de mon bras, et nous demeurâmes immobiles dans la claire sérénité du soir. Nous étions là depuis dix minutes, quand la voix d'André Clarence cria soudain, derrière nous :

— Sont-ils curieux ! Ils regardent déjà ! Mais il n'y aura rien d'intéressant avant une

heure. Je suis sûr que vous n'avez pas encore entendu : « A mort Clarence ! »

— Pas encore. Mais cela ne tardera guère.

— Je l'espère bien. En attendant, Ravenne, nous avons le temps de causer. Bapst m'a conté sa visite et votre conversation. Il faut, mon cher ami, que tu acceptes ce que nous te demandons. C'est convenu ? Tu seras mon avocat ?

J'hésitai. D'abord, j'avais été tenté de répondre chaleureusement : « Oui, oui, j'ac« cepte. » N'était-ce pas le plus sûr moyen d'effacer tout soupçon dans l'esprit de Simone et dans le sien ? Mais, au moment d'articuler cette phrase, une répugnance m'en empêcha, et je dis :

— Peut-être. Je ne te promets rien. Je suis accablé de besogne, et je ne veux accepter ta défense que si je suis assuré d'y consacrer tout le temps qu'il faudra. Sois bien sûr que, si je le peux, je serai très heureux de plaider pour toi.

— Allons, c'est promis ?

— Je te répondrai demain, quand j'aurai vu tous mes dossiers.

Je compris, pour la première fois, que ce procès m'intéressait. En acceptant, je prouverais à Simone qu'André demeurait mon ami, mais d'autres motifs, qui me conseillaient aussi de le défendre, se précisaient peu à peu dans ma pensée : l'importance de l'affaire, le désir

de jouer un rôle dans ce débat retentissant qui répandrait ma parole et mon nom dans le pays tout entier et par-delà les frontières, m'incitaient à consentir. La France allait choisir la route de son avenir ; deux doctrines contraires seraient exposées devant le tribunal de la nation, qui déciderait souverainement ; je serais l'un des deux orateurs ; je parlerais au nom d'une des parties.

— Sait-on, demandai-je, qui plaidera pour la *France Guerrière* ?

— Pointillet.

C'était le bâtonnier du barreau de Paris. Je souris de plaisir, en imaginant la griserie de cette bataille, et je faillis répondre encore : « Oui, j'accepte. » Mais, voyant Simone toute proche d'André qui lui parlait en riant. je sentis de nouveau la morsure brusque de mon mal, et je dis, d'une voix plus brève, afin qu'il cessât d'insister :

— Je te donnerai ma réponse demain.

— Entendu, Jean.

Simone était maintenant sur le balcon, où Clarence la suivit. Et moi, resté dans le salon, je guettais leurs regards et leurs gestes, anxieux de surprendre enfin quelque indice. Comme il se penchait un peu pour explorer le boulevard, je vis les prunelles de Simone fixées sur lui. Pourquoi le contemplait-elle ainsi ? Impatient, attentif à discerner les plus fugitives nuances de ses yeux et à surprendre le frémissement

de ses lèvres ou de ses doigts, j'observai Simone ; mais elle tourna la tête vers moi, et la rencontre de nos regards la troubla si subitement que sa face se colora de rose aussitôt. Pourquoi cette confusion, si elle ne méditait pas de me trahir ? Qu'en devais-je conclure ? En vérité, je ne pouvais rien conclure. Je ressentis, cependant, un atroce malaise et la prescience intolérable de mon malheur. Je me maîtrisai ; il fallait poursuivre cet espionnage, assoupir encore la défiance de Simone, que j'avais réveillée.

— Hé ! bien, apercevez-vous des manifestants ?

— Aucun, répondit Clarence. Ils se préparent. Ils vont déboucher, bientôt, sur le boulevard, en braillant.

Simone ne parlait pas. Elle regardait les voitures et les piétons, baissant le front, comme pour me dissimuler son visage.

— Crois-tu, André, qu'ils seront très nombreux ?

Je franchis la porte-fenêtre qui donnait accès au balcon, et je m'appuyai au mur, souriant, tout proche de Simone et d'André, un peu derrière eux, afin de les mieux voir tous deux. Je continuai :

— Je crains qu'ils ne soient nombreux, car il ne faut pas...

Je ne pus m'empêcher d'interrompre, une fraction de seconde, la phrase commencée ;

Simone, s'approchant de moi, avait posé son bras sur mon épaule, et elle s'appuyait tendrement.

— ... car il ne faut pas te dissimuler, mon cher, que la plupart des Français ne pensent pas comme toi.

— Je sais. Nous verrons bien.

Je dus faire effort, de toute ma volonté, pour réfréner ma fureur soudaine. Car ce nouveau geste de Simone me semblait, cette fois, affreusement clair, répugnant par l'hypocrisie qu'il révélait, odieux par son audace incroyable et maladroite. Elle me trompait. Comment en douter, maintenant ? Son sourire mentait grossièrement ; ce cynisme la trahissait. Ah ! je serais, désormais, moins candide et moins naïf, et je ne me laisserais plus duper par ses ruses.

Alors, j'affectai des mines puériles, je débitai des fadaises, afin qu'elle ignorât mon amertume et ma haine, oui, ma haine encore incertaine et obscure, mais déjà prête à je ne sais quelles violences sauvages, quand je saurais et quand j'aurais des preuves. Je lui souris, exalté par ma propre duplicité, et elle me sourit aussi, toujours appuyée sur mon épaule, d'un air de tendresse si loyale que ma certitude, malgré moi, faiblit. Elle paraissait, inclinée vers moi, si franche et si sincère ! Ce n'était pas possible ; je ne pouvais pas avoir vécu près d'elle pendant six années et la con-

naître si mal ; je me trompais ; elle n'était pas capable de mentir avec cette perfection. Non, elle n'aurait pas pu, ayant en elle cette puissance de perfidie, m'inspirer pendant six années une confiance hier encore si complète. Non, je la connaissais. Non, il n'était pas possible qu'elle mentît avec cette aisance, avec cette témérité tranquille de vieille coquette expérimentée qui n'en est plus à son premier amant.

Un tumulte de rires envahit le salon, derrière nous, et madame Clarence, Suzanne Allen, Paul-Simard, Aligary, Saumenet, Thivard-Campain et plusieurs rédacteurs de *la Fraternité* firent irruption bruyamment, ravis de nous surprendre, bavards, parlant ensemble et joyeux comme des écoliers.

— Nous venons voir la manifestation, s'écria Suzanne Allen.

Ils étaient installés déjà sur le balcon. Thivard-Campain et Saumenet tenaient à la main des jumelles. L'aventure semblait les amuser fort.

— On se croirait à la Mi-Carême, dit Suzanne Allen, quand on regarde la cavalcade. Nous serons très bien ici.

Madame Clarence expliqua :

— Tout le monde était venu chez moi, pour voir le cortège. Puisque mon mari était chez madame Ravenne, nous avons eu l'idée de

descendre tous. Nous avons bien fait ? Nous serons beaucoup mieux qu'au quatrième.

— Ah ! voilà les gardes républicains, dit Paul-Simard.

Tous se penchèrent curieusement. Un détachement de cavaliers s'avançait, sur deux rangs, lent, un peu solennel, pacifique et semblant en marche pour quelque gala ; il s'arrêta sous nos fenêtres et, sur un commandement de l'officier, exécuta, dans un mouvement de croupes houleuses et un piétinement de sabots, une rapide manœuvre qui plaça les bêtes le long du trottoir, devant la maison, face à la chaussée qu'allaient parcourir les adhérents de la *France Guerrière*.

— A la bonne heure ! dit Saumenet. Nous voilà bien protégés.

— Sans compter les agents de police, dit Suzanne Allen. Il y en a partout.

Des gardiens de la paix avaient surgi des rues voisines et, disséminés, dressaient çà et là des silhouettes sombres qui cheminaient deux par deux, d'une lourde marche paisible.

— Ils ont le revolver, remarqua Suzanne. Est-ce qu'ils vont tirer, dites, Clarence ?

— Dame ! C'est fort possible.

Il annonça, par plaisanterie, des collisions probables, un combat forcené qui laisserait, sans doute, après la mêlée, des cadavres étendus et des flaques de sang sur le boulevard.

Les parlementaires et les journalistes, égayés, ajoutaient d'inquiétants détails.

— Nos amis viendront aussi, dit Thivard-Campain. Ils apporteront des armes, et les gens de la *France Guerrière* auront sûrement des couteaux à virole et des pistolets dans leur poche. Ce sera terrible.

— A la Chambre, annonça gravement Aligary, on n'est pas du tout rassuré. Le gouvernement s'attend à de grosses bagarres, à de très grosses bagarres. Voyez donc ce déploiement de police. On fait donner la garde. La journée sera peut-être tragique.

Suzanne Allen avait cessé de rire. Se moquaient-ils ? Elle les regarda, puis demanda :

— C'est sérieux ?

— Je crois bien ! répondit André Clarence. Est-ce que nous avons l'air de plaisanter ?

Elle se tut, vaguement terrifiée, un peu pâle, heureuse.

— Tant mieux ! dit-elle. On va s'amuser.

J'étais debout, dans le salon, près de la fenêtre ouverte, et je causais distraitement avec Pascal Vérini, le secrétaire de la rédaction de *la Fraternité*. Je n'écoutais pas ces bavardages ; j'observais André Clarence et Simone, maintenant séparés, et je pensais : « Je voudrais les voir souvent ensemble. Je finirai « bien par surprendre un indice plus précis, « une preuve certaine... C'est une comédienne. « Elle sait bien mentir. Comme je la connais-

« sais mal ! S'il venait tous les jours, je pour-
« rais plus facilement deviner... Oui, je lui de-
« manderai de venir tous les matins ; j'appelle-
« rai Simone ; je les aurai là, tous les deux,
« près de moi... Oh ! je saurai. Je veux sa-
« voir. »

— Voilà Bapst, dit Pascal Vérini. Il vient aussi voir le défilé.

Pierre Bapst paraissait inquiet. Il annonça:

— Ils sont très nombreux. Peut-être y a-t-il plus de curieux que de manifestants, mais le boulevard du Montparnasse est noir de monde. Ils sont assez calmes, d'ailleurs ; je n'ai entendu que trois fois crier : « A mort Clarence! »

— C'est un commencement, dit André. Ils s'entraînent. Ils feront mieux, tout à l'heure. Tenez, écoutez !

Tous se turent, et nous entendîmes une clameur lointaine, indistincte, non pas un tumulte de cris discords, mais une grande voix multiple rythmant un chant. A nos pieds, un ordre bref fut aussitôt suivi d'un nouveau piétinement des bêtes demi-cabrées, que les cavaliers alignaient et maintenaient fortement. Les agents, réunis en petits groupes, demeurèrent immobiles.

— Attention ! cria Suzanne Allen. Les voilà !

— Vous les voyez ?

— Pas encore. Mais ils arrivent.

Nous écoutions, muets.

— C'est *la Marseillaise*, dit Bapst. Ils doivent être très nombreux.

Une angoisse inavouée apparaissait sur les visages un peu contractés. André, dans ce silence, éclata de rire ; et, de son index tendu, il scandait, par dérision, l'hymne encore confus.

— Les voilà, cette fois ! cria Saumenet. Vous les voyez ? Là-bas, au coin du boulevard!

La clameur était devenue, brusquement, plus puissante. Nous nous penchâmes davantage, curieux, pressés, nerveux, dans l'attente de cette foule.

— Il faut rentrer, ordonna Bapst. Il ne faut pas rester là. Clarence, je vous en supplie, ne vous montrez pas.

Les hommes obéirent assez docilement, bien que Bapst eût dû répéter, à trois reprises, sa prière, mais madame Clarence, Suzanne Allen et Simone demeurèrent sur le balcon.

— Je veux voir, dit Suzanne.

Simone, cependant, rentra presque aussitôt dans le salon, suivie de madame Clarence, et, cachés derrière les trois fenêtres entr'ouvertes, nous guettâmes le cortège.

La grande voix aux mille bouches s'amplifiait, emplissant tout l'espace, montant dans l'azur, noyant les autres bruits en sa large cadence lente. Mais, quand l'appel guerrier : *Aux armes, citoyens*... éclata comme un fracas subit de bataille et d'assaut, il y eut, dans ce

flot de peuple hurlant sa colère, une menace si précise enfin et si redoutable que Suzanne Allen quitta le balcon rapidement. Je poussai les battants des fenêtres, et nous contemplâmes, à travers les rideaux, la chaussée où, seuls, demeuraient les cavaliers et les agents.

— Les voilà ! répéta Suzanne, plus bas.

Plusieurs minutes s'écoulèrent encore. L'attente me semblait interminable. D'abord apparurent les dirigeants de la *France Guerrière ;* aucun ne manquait à l'appel ; je reconnus le marquis de Navard, Jules Brébois, le député Dupraisse, le vicomte de Bellecour, Gaston Détenville, Adrien Viennot, Schmidt. Ils chantaient, enflant la voix en passant devant nos fenêtres, qu'ils regardèrent. Allaient-ils s'arrêter là, exhorter leurs troupes à quelque violence ? Ils continuèrent leur marche, et, derrière eux, la foule commença de défiler. Les têtes se levaient vers nous, comme s'ils devinaient notre invisible présence, et nous voyions les bouches ouvertes qui jetaient les notes de leur chant.

— Ils paraissent assez tranquilles, dit Bapst.

Ils passaient, sans hâte, en rangs pressés, occupant toute la chaussée, envahissant les trottoirs. A mesure qu'ils arrivaient devant nous, le groupe des cavaliers, qui barrait une partie du boulevard, les rejetait légèrement à droite;

la masse mouvante oscillait, puis l'hymne, un instant troublé, retentissait, plus ample.

— Il y a, remarqua Thivard-Campain, autant de chapeaux et de vestons que de casquettes, de cottes et de blouses.

Toutes les classes sociales se mêlaient fraternellement ; ouvriers, bourgeois, employés, étudiants, ils marchaient côte à côte, du même pas, confondus, unis par la même croyance et la même volonté. J'aperçus, çà et là, des visages illuminés, de dures faces têtues, et parfois d'inquiétants regards d'insurgés succédant à des regards fixes d'extasiés. Ils passaient, graves, ardents et calmes. A peine entendis-je, trouant d'une brusque déchirure la trame du chant, trois ou quatre insultes lancées vers notre groupe pressenti et réprimées aussitôt.

— Il est visible, dit Paul-Simard, que les organisateurs ont recommandé la modération et qu'on veut éviter des bagarres.

Personne ne lui répondit. Nous regardions ces hommes en marche. André Clarence les contemplait, muet, secrètement ému, sans doute, comme nous l'étions tous, par la foi collective qu'affirmaient ce chant et ce piétinement de foule, vastes comme une rumeur d'océan. Etait-ce la pensée de la Ville ? Etait-ce la pensée de la Nation qui s'exprimait ainsi devant nous ? Etions-nous seuls, nous qui nous cachions, presque craintifs, derrière ces fenêtres, seuls contre la Ville et contre la Nation ?

Pourrions-nous lutter contre cette frénésie de haine universelle? Aurions-nous le pouvoir d'enseigner notre foi et notre pensée à cette multitude qui les détestait? Pourrions-nous, par le prestige de notre parole, adoucir la dureté de ces prunelles innombrables, apaiser tous ces visages tendus et persuader ce peuple? Oserais-je, moi, tenter cette tâche? Je regardais ces hommes passer, et j'entendais en moi, aussi puissant que leur hymne, l'appel de mon orgueil. Oui, cette œuvre me tentait. J'avais l'ambition de crier au monde notre croyance; le noble désir de calmer les fureurs et les haines exaltait ma vanité; et je lançais à la foule, à tout ce peuple ivre d'avoir trop souffert, un défi silencieux et passionné.

— J'ai réfléchi, dis-je. C'est entendu; je serai ton avocat, André.

— Bravo, s'écria Bapst. Je savais bien que vous accepteriez. Je vous remercie de tout mon cœur, mon bon Ravenne.

Je remarquai que Simone était toute proche de Clarence. J'ajoutai :

— Viens demain matin, André, vers onze heures et demie. Nous causerons.

Je les examinais tous deux, sans songer à regarder les derniers groupes disloqués, dont la rumeur décroissait. L'aimait-elle? M'aimait-elle encore?

VI

« Demain, enfin, je saurai tout. » Depuis mon réveil, je me redisais cette phrase, sans me lasser d'y joindre le même commentaire que répétait, depuis deux jours, mon cerveau têtu : « Je saurai, demain, si elle ira à ce ren-
« dez-vous. Mais, si elle n'y va pas, je ne pour-
« rai rien conclure. Je n'aurai de certitude que
« si elle va chez André. Je la suivrai... Il faut
« que je me rende libre, demain, à partir de
« quatre heures... Et puis, si elle va chez An-
« dré, que ferai-je ? »

L'idée que Simone serait peut-être, demain, la maîtresse d'André Clarence, bien que familière maintenant, provoquait une étrange stupeur persistante en moi ; ma révolte ne s'apaisait point, et ma souffrance demeurait aiguë. En vérité, que ferais-je quand j'aurais la preuve de cette trahison ? Je me le demandais encore, ce jeudi matin, seul dans le bureau des secrétaires, désœuvré, errant de meuble en

meuble, n'ayant plus l'énergie ni le désir de chasser mon obsession stérile.

Je ne discernais, parmi cette confusion, qu'une pensée claire : si la catastrophe s'accomplissait, je me vengerais. L'éclatant et rigoureux châtiment d'André Clarence m'apparaissait comme une nécessité de justice et comme une satisfaction qui me serait due. Autrefois, j'avais pu dire, par affectation de bravade : « Bah ! Presque tous les maris sont trom-« pés. Quelle absurde prétention de croire « qu'on élude, par privilège spécial, la loi gé-« nérale ! On a bien tort de tourner en tragé-« die une aventure si banale. » J'étais un autre homme, désormais ; la souffrance m'avait transformé ; depuis deux jours, dans l'insupportable chaos de mon être, montaient à la surface, émergeant des profondeurs secrètes et renversant, d'un grand choc irrésistible, toutes mes pensées chimériques et tous mes jugements illusoires, de puissantes forces obscures, une ruée d'instincts barbares, une ivresse animale de violence et de meurtre.

« Lui, je le tuerai. Elle... ah ! elle... » Tuerais-je Simone aussi ? Est-ce que, quoi qu'il arrivât, même après les pires perfidies, je pourrais jamais tuer ma petite Simone ? Se pourrait-il jamais qu'une atroce frénésie, abolissant toute mon âme d'homme civilisé, exaspérât ma démence jusqu'à l'accomplissement de cet acte?

Lui, je le tuerais. Lui, j'aurais plaisir à le

tuer. Je me disais cela froidement, presque à haute voix, sans m'étonner d'entendre ma bouche prononcer ces mots. Non, non, je n'étais plus l'homme paisible de naguère, incapable de nuire et de faire souffrir, qui se croyait assez fort pour incliner ses ressentiments devant la surhumaine beauté du pardon ; je haussai les épaules ; je ricanai d'un mauvais rire douloureux qui bafouait le vieil homme ; car j'apercevais nettement cette métamorphose, et je la jugeais raisonnable et légitime. L'absurde Brigitte Silva radotait ; Maud avait raison ; et Caspar serait acquitté, triomphalement.

— Voici les journaux, monsieur.

— Merci, Francis.

Occupant toute la largeur de la première page, des titres énormes m'apparurent avant que j'eusse déplié *le Grand Journal : Une manifestation grandiose. Le peuple de Paris a exprimé hier, dans le calme et la dignité, la volonté de la France unanime. Emouvante communion patriotique.* Au centre, un grand cliché reproduisait le défilé de la colonne, la veille, sur le boulevard Raspail. J'allais commencer la lecture du récit épique au moment où Sylvain Némo, Savary et Maud Bertrand entrèrent. Némo me tendit un exemplaire de *la Fraternité*, et demanda :

— Alors, nous plaiderons contre le bâtonnier Pointillet ? M. Clarence annonce, dans son journal, que vous avez accepté de le défendre.

Maud et Savary me félicitèrent. L'affaire les intéressait visiblement, mais il me sembla que Jacques Savary montrait une joie insolite; il riait, en regardant Maud Bertrand, qu'il ne quittait pas.

— Vous êtes bien gai, Savary. Que se passe-t-il donc ?

Il rit de nouveau, prit Maud par la main et la conduisit près de moi. Elle paraissait un peu confuse, et son visage devint plus rose.

— Monsieur Ravenne, je suis très heureux, et vous conviendrez que j'ai lieu de l'être : nous sommes fiancés, Maud et moi, depuis hier.

La nouvelle ne me surprit point. J'avais remarqué, depuis longtemps, la tendresse mutuelle des deux jeunes gens, qui s'étaient connus chez moi et que chaque jour avait, sous mes yeux, plus intimement unis.

— C'est à mon tour de vous féliciter, mon cher Savary. Et vous aussi, Maud. Vous ne pouviez, tous deux, mieux choisir.

Maud sourit ; mais, malgré l'éclat de ses prunelles et cette irradiation de joie intérieure qui transforme mystérieusement un visage, elle demeurait grave, un peu taciturne, comme à l'ordinaire, et presque farouche. Lui, ne songeait pas à dissimuler sa fatuité d'homme amoureux et aimé ; son plaisir l'enivrait ; je le savais intelligent et bon, mais frivole, d'humeur galante, égoïste sans le savoir, peut-être inconstant et n'ayant point coutume de contem-

pler la vie de ce regard sérieux et profond que je distinguais dans les yeux sombres de Maud.

— Vous voyez, dit-il, je deviens sage ; je me range. Maintenant, il n'y aura plus qu'une femme au monde pour moi, une seule. Vous ne me croyez pas ?

Il continuait de rire, égayé lui-même de cette conversion.

— Je vous crois sans peine, au contraire ; et l'on serait impardonnable, quand on est le fiancé d'une femme telle que notre gentille amie, de penser encore aux autres. D'ailleurs, Savary, rappelez-vous en quels termes Maud appréciait, lundi dernier, le geste vengeur de l'infortuné Caspar, notre client, et sa conception sommaire de la justice : tout infidèle doit être abattu, sans pitié, par la victime qu'il a trompée.

— Maud me le répétait encore ce matin : « Si jamais vous me trompez, je vous tuerai. » Oh ! je suis prévenu.

Elle confirmait de la tête, silencieusement, les paroles de son fiancé. Je continuai :

— Fort bien. Mais si... ce n'est qu'une vilaine hypothèse, impertinente et stupide... si vous le trompiez, lui... je divague et je vous demande pardon d'oser imaginer en vous tant de fausseté... mais enfin, si, par hasard, vous trompiez le pauvre Savary, est-ce que vous lui donnez aussi toute licence de vous enfoncer un poignard entre les épaules ou, s'il le pré-

fère, de vous envoyer quelques balles de revolver ?

Souriant toujours, elle se contenta de répondre :

— Naturellement.

— Bravo ! Voilà une saine justice égale pour tous. Savary, nous ne sommes que de pauvres dégénérés, des civilisés lâches et corrompus ; nous avons perdu l'antique simplicité et remplacé sottement les purs instincts et la claire nature par je ne sais quelles ridicules complications, aussi vaines que prétentieuses. Votre petite Maud est adorable. Aimez-la comme elle le mérite.

Mais, tandis que je m'efforçais de rire avec eux, je songeais : « Si j'apprends, demain, que « Simone me trompe, la tuerai-je ? Tuerai-je « même André ? Aurai-je le droit de faire jus- « tice ? Est-il immoral de ne pas punir ceux qui « font le mal ? Est-ce qu'il n'y aurait pas dans « le monde moins de fautes et moins de trahi- « sons, si le mal était toujours puni sans fai- « blesse, sans pitié, oui, sans pitié niaise et cou- « pable ? »

— Maintenant, laissez-moi parcourir les journaux. La lecture du *Grand Journal* et de *la Fleur de Lys* doit être, ce matin, bien amusante.

— Vous pensez s'ils triomphent ! dit Savary. D'ailleurs, ils exagèrent : les manifestants d'hier ont rencontré des contradicteurs ;

il y a eu quelques bagarres, boulevard Saint-Michel, le soir, assez tard. Il n'est pas mauvais que nos amis se montrent aussi et que le public sache...

La sonnerie du téléphone l'interrompit. Ayant pris l'un des récepteurs, il m'appela.

— C'est M. Paul Mably.

Paul Mably avait été mon condisciple au lycée Henri IV. Notre collaboration à quelques journaux maintenait un lien, assez lâche, entre nous. Il était chef de cabinet du ministre de l'Intérieur, Ernest-Janvier.

Je pris le récepteur des mains de Savary. Paul Mably, fort aimable, m'annonça que le ministre désirait m'entretenir de l'affaire Clarence et me priait de passer à son cabinet, dans la journée, si j'en avais le loisir.

— Volontiers, lui dis-je. J'ai rendez-vous avec André Clarence, ce matin, à onze heures et demie. Je verrai d'abord le ministre. Peut-il me recevoir maintenant ?

— Entendu, répondit Mably. Nous t'attendons.

Subitement, la crainte me vint de quelque entrevue clandestine entre Simone et Clarence, si, m'attardant au ministère, je me laissais devancer par mon rival. Qu'avais-je à redouter ? Si les tentatives d'André, plus pressantes, surmontaient enfin la résistance de Simone, était-il raisonnable de les empêcher ? Je ne pouvais me satisfaire d'une fidélité que de si pauvres

ruses assureraient, peut-être, pour un jour, ou pour une semaine ; et ne valait-il pas mieux donner à ma femme toute licence de choisir et de décider ? Pourtant, la seule pensée de ce dialogue galant me fut insupportable.

— Je vais tout de suite au ministère. Je serai de retour à onze heures, au plus tard.

Je m'habillai rapidement, et je sortis.

Que me voulait Ernest-Janvier ? S'il prétendait se mêler de l'affaire, j'abandonnerais la défense d'André. Je n'étais pas en humeur de discuter longuement. J'exigeais qu'on me laissât tranquille jusqu'au lendemain. En cette minute, les intérêts de mon client et même le grand problème de conscience qu'avait posé le retentissant article de *la Fraternité*, m'étaient indifférents ; mon angoisse, trop intense, m'occupait tout entier ; je ne pouvais m'en distraire, et j'avais peine à vaincre mon irritation.

Je fus introduit immédiatement dans le cabinet de Paul Mably.

— Bonjour, cher ami, s'écria-t-il. Je suis bien content de te voir.

Il était souriant et volontiers expansif, par nature et par profession ; et je crois qu'un peu d'affection véritable nous unissait l'un à l'autre, faite surtout de ce sentiment, vivace comme l'attendrissement d'un souvenir cher, et presque effacé pourtant comme le reflet pâli d'un très ancien passé, que laisse une amitié d'enfants dispersée au long des jours.

— Moi aussi, Mably, je suis heureux de te voir. De quoi s'agit-il ? De l'affaire Clarence ? Que veut donc le ministre ?

Déjà, je consultais ma montre, anxieux du temps écoulé, impatient de rentrer avant la venue d'André. Pour me faire pardonner cette brusquerie, j'ajoutai :

— Je t'écoute, mon bon Paul.

— Voici : j'ai appris, ce matin, que tu es l'avocat de M. Clarence ; permets-moi de t'en féliciter, et de le féliciter, lui aussi, de son choix. Tu penses, sans doute, comme moi, que le procès correctionnel est, en somme, accessoire, et que l'affaire sera jugée par l'opinion publique avant de l'être par le tribunal. Personnellement, mon cher Ravenne, je ne suis pas éloigné de donner mon adhésion aux idées de M. Clarence...

Il entreprit une démonstration fort élogieuse, que j'écoutai, silencieux, attendant la fin de ce discours et guettant le détour qu'annonçaient ces louanges préliminaires.

— Donc, conclut-il, tu peux être assuré que nous n'avons ici aucune hostilité contre M. Clarence. Mais tu sais aussi bien que moi quels obstacles il va rencontrer, quelles passions profondes sa campagne va réveiller, quelles haines et quelles colères vont se manifester.

— Je m'en doute.

— Vos adversaires ont commencé, dès hier, les hostilités. Le ministre de l'Intérieur est bien

obligé de s'en préoccuper ; nous avons le devoir de maintenir l'ordre...

— Il n'y a pas eu, hier, de désordres.

— Rien de très grave, c'est vrai ; cependant, on signale quelques bagarres ; boulevard Saint-Michel, le soir, il s'est produit, entre les gens de la *France Guerrière* et les partisans de Clarence, une collision qui a failli dégénérer en bataille. Je n'ai plus les rapports de police, qui sont entre les mains du ministre ; il te les communiquera, si tu veux ; mais je t'assure, Jean, que l'affaire a été sérieuse. C'est une agitation qui se dessine, qui n'est pas encore bien dangereuse, mais qui peut le devenir, et qui le deviendra certainement à mesure que les deux partis, mieux organisés, opposeront leurs arguments. Il faut, dès maintenant, enrayer ces menaces, sans attendre que le mal ait grandi. C'est aussi ton avis, n'est-ce pas ?

Je fis, de la main, un geste vague, qu'il interpréta, sans doute, comme un assentiment, car il continua :

— Le ministre a donc pensé que le danger de complications immédiates se trouverait diminué, si Clarence consentait... dans un intérêt supérieur... dans l'intérêt aussi des idées qu'il défend, car je ne crois pas qu'il désire un scandale...

— Non, assurément.

— ... s'il consentait à s'éloigner de Paris... oh ! provisoirement... quelques jours, quelques

semaines, au plus... afin d'éviter toute manifestation dirigée contre sa personne. Qu'en penses-tu, Ravenne ?

— J'ignore ses intentions, répondis-je. D'ailleurs, la question d'un départ éventuel ne pourrait se poser qu'en cas de graves désordres ; et nous n'en sommes pas là.

— Non, Ravenne, il ne faut pas attendre que de graves désordres se soient produits ; il faut les prévenir. Le ministre me disait : « J'aimerais savoir que Clarence quittera Pa-« ris demain matin, ce soir même. » Il est toujours bon d'envisager les pires hypothèses, et nous regretterons moins un excès de prudence qu'un reproche justifié d'imprévoyance.

— Demain ! Ce soir même !

Si Clarence quittait Paris ce soir, ou demain, je ne saurais pas ce que je voulais savoir. Valait-il mieux savoir, demain ? Valait-il mieux retarder la minute où je saurais ? Je n'écoutais plus Mably ; j'étais très lucide : la sagesse m'ordonnait de connaître la vérité, d'en supporter la révélation, virilement, même au prix de la pire souffrance ; la différer c'était faiblesse et lâcheté. Mais quelle tentation ! Si je décidais André à fuir, la journée de demain serait pareille à toutes les autres, et j'éviterais. oui, je supprimerais de ma vie l'instant dont j'avais peur ; je conserverais mon angoisse sourde, le doute diffus qui permettait l'espoir.

— Nous allons voir le ministre, si tu veux. Viens.

Je le suivis, troublé. J'hésitais. Et déjà mes pensées devenaient, par un obscur travail, moins claires, ambiguës, équivoques. N'est-il pas déraisonnable de laisser s'accomplir un désastre, quand on peut l'empêcher ? Allais-je retenir André moi-même, volontairement, afin qu'il fût, demain, l'amant de Simone ? J'avais un moyen de l'éloigner d'elle, et j'hésitais ! Quelle dérision ! Ah ! Ah ! Quelle stupidité ! Paul Mably m'expliquait :

— Le ministre craignait que Clarence ne se formalisât de cette demande ; je lui ai proposé de t'en parler très franchement, puisque nous sommes de vieux camarades, en te priant d'insister toi-même auprès de ton client. Il écoutera tes conseils plus docilement que les nôtres.

Ernest-Janvier, qui me reçut aussitôt, me dit :

— Mon cher maître, notre intervention est fort indiscrète, je l'avoue, et je m'en excuse. J'espère que M. Clarence voudra bien comprendre nos raisons. L'opinion publique est très émue, vous le savez, et capable de graves violences. En s'éloignant, M. Clarence ne compromettra nullement sa cause, bien au contraire, et son départ ramènera le calme dans les esprits. Croyez-moi, je ne me permettrais pas de vous parler ainsi, si je n'avais de très sérieuses raisons de le faire. Dites tout cela,

je vous en prie, à M. Clarence ; il connaît mes sentiments ; j'ai la plus grande sympathie pour son talent, et je le supplie de ne voir, dans le désir que j'exprime, aucune hostilité. Je vous demande, à vous, mon cher maître, de l'engager à s'absenter quelque temps ; dites-lui que ce départ me paraît nécessaire ; ajoutez, bien entendu, tous les arguments que vous jugerez utiles. Qu'il parte le plus tôt possible... immédiatement... oui, aujourd'hui même. Pourquoi différer ? Peut-être y aura-t-il, aujourd'hui, de nouveaux désordres devant sa porte. Dites-lui bien : qu'il consente à partir le plus tôt possible.

— Je lui communiquerai votre désir et je vous ferai part de sa décision.

Onze heures sonnaient quand je quittai le ministre. Quelle résolution choisir ? Et quel avis donner à Clarence ? Quand je m'interrogeais loyalement, j'avais encore assez de fermeté pour répondre : « Il partira samedi, s'il « le veut ; mais il faut que, demain vendredi, « à cinq heures, André soit à Paris et qu'ils « puissent, Simone et lui, m'annoncer libre- « ment ma destinée. » Mais je sentais, peu à peu, le désir contraire grandir en moi, invoquer perfidement aussi la sagesse et la raison. « Quand une grande catastrophe est immi- « nente, est-ce qu'il ne faut pas, avant toute « chose, l'empêcher ? Est-ce qu'il ne faut pas, « avant toute chose, empêcher que mon

« bonheur soit, demain, irréparablement dé-
« truit ? Ensuite, je réfléchirai ; j'examinerai
« ce que je dois faire ; mais il faut d'abord em-
« pêcher l'irréparable. Car elle ira... elle ira
« sûrement à ce rendez-vous. »

Et j'accueillais, malgré moi, complaisamment, tous les motifs d'éloigner André Clarence. Elle irait, mais elle ne l'aimait pas profondément ; s'il disparaissait pendant quelques semaines, elle l'oublierait ; alors, il dépendrait de moi de me mieux faire aimer d'elle. Je conserverais mon doute ; mais le temps efface, atténue, au moins, toutes les souffrances. Quel amant n'a jamais douté ? Et le doute ne vaut-il pas mieux que la certitude du malheur ?

Même, je louais la prudence d'Ernest-Janvier, et je me persuadais, oui, je me persuadais presque que l'intérêt public, l'ordre et le salut de la cité exigeaient l'immédiat départ d'André Clarence. La médiocrité d'un tel argument ne me faisait point illusion ; en vérité, la sagesse du ministre m'était indifférente, et l'angoisse m'étreignait trop cruellement pour laisser place à d'autres pensées. Cependant, je me répétais : « Ai-je le droit de retenir André,
« si son devoir est de partir ? »

La voiture m'emmenait rapidement ; elle avait déjà quitté le boulevard Saint-Germain et suivait maintenant le boulevard Raspail. Que décider ? Las de cette incertitude, je me confiai lâchement au sort, et je conclus : « An-

« dré choisira. Je lui dirai ce que me demande « le ministre. Il agira comme il l'entendra. » Mais je sentais qu'au fond de moi-même je désirais son départ.

Dès que Francis m'eut ouvert la porte, je demandai :

— M. Clarence n'est pas encore arrivé ?

— Si, monsieur. Il est au salon.

— Ah ! Seul ?

— Avec madame.

— Ah !

D'instinct, j'évitai tout bruit qui pût déceler ma présence. Une émotion intense me bouleversait. Des flots de pensées absurdes m'assaillirent. N'allais-je pas surprendre les coupables, apercevoir, en surgissant devant eux, la preuve de leur trahison ? J'ouvris, d'un geste furtif, la porte du cabinet, que je refermai silencieusement. Celle du salon, qui avait, le mardi précédent, favorisé mon espionnage, était fermée; à travers le rideau, je vis Simone et André, debout tous deux ; je n'entendais pas leurs paroles ; pendant cinq minutes, je guettai leurs gestes ; puis j'eus honte, et j'entrai dans le salon. André me tendit la main.

— Tu vois, je causais avec ta femme, en t'attendant.

Nous jouions bien, face à face, notre rôle de triple mensonge. Un masque d'incorruptible amitié couvrait le visage souriant d'André ;

moi, je serrais sa main gaîment ; Simone semblait sans trouble, sans désir, sans remords.

— Je viens de voir Ernest-Janvier. Il m'avait prié de passer au ministère, pour me parler de toi.

— De moi ?

— Oui. Devine ce qu'il te demande.

— Il ne m'a rien demandé. Pourquoi s'adresse-t-il à toi, s'il a quelque communication à me faire ?

Je le sentais déjà rebelle au désir du ministre, avant de le connaître. Je lui dis brusquement :

— Il te demande de quitter Paris le plus tôt possible.

— Pourquoi ?

— Par prudence, à cause des bagarres possibles.

— Quelle idée ! J'ai des affaires ici, et je ne songe nullement à m'en aller.

— Janvier voudrait te voir partir demain... demain matin... ou même, ce soir.

Il éclata de rire.

— C'est absurde. Est-ce qu'il prévoit des troubles sérieux ?

— Sans doute.

— Et toi, que lui as-tu répondu ?

— J'ai consenti, simplement, à te faire part de sa demande. Tu feras ce que tu voudras.

— Qu'est-ce que tu me conseilles ?

J'hésitai. Je haussai les épaules, d'un va-

gue geste incertain, et je me contentai de répéter :

— Fais ce que tu voudras.

J'observai qu'alors il regarda Simone, comme pour la consulter ; elle détourna la tête, et je ne pus discerner sur son visage aucun signe d'un trouble intérieur. Que pensait-elle ? Ah ! me substituer à elle, pendant une seconde ! Vivre sa vie, sentir ce qu'elle sentait, être elle-même dans cet instant ! Clarence se taisait. Devais-je insister, lui suggérer quelque avis ? Je dis seulement, d'une voix un peu tremblante :

— J'ai promis d'informer Ernest-Janvier de ta décision. Que lui répondrai-je ?

— Annonce-lui que je n'ai, maintenant, auaucune raison de quitter Paris. Rien ne justifie, actuellement, sa demande, qu'il aurait pu, d'ailleurs, m'adresser à moi-même. Tu ajouteras que, si la situation venait à se compliquer, j'aviserais.

— Bien.

Alors, subitement, je redevins très calme, ému, certes, mais libéré de mon irritant malaise, énergique, impatient désormais d'affronter la journée décisive. Demain, je ne douterais plus. Cela valait mieux. C'était moins lâche.

— Je reste, conclut André Clarence. Ce départ serait une fuite. Janvier s'imagine donc que j'ai peur ? S'il savait comme je suis tran-

quille, au contraire ! Je ne veux pas me sauver. Je reste. Nous verrons bien ce qui se passera demain.

— Oui, répondis-je, nous verrons bien.

VII

Dès qu'André Clarence m'eut quitté, j'informai Paul Mably, par téléphone, de sa décision. Son mécontentement dépassa mon attente.

— Vous avez tort, me dit-il. Si M. Clarence poursuit seulement, comme je veux le croire, une lutte d'idées, une discussion calme et sérieuse, il se trompe étrangement en refusant de s'éloigner. Il ignore la gravité de la situation ; je t'assure qu'elle est inquiétante. Il vaut mieux que Clarence soit averti ; pourrai-je le voir, aujourd'hui, chez toi ?

Cette insistance m'irrita.

— A quoi bon ? Je lui ai répété notre entretien. Que lui diras-tu de plus ? Vraiment, Paul, est-ce bien utile ?

— C'est indispensable.

— Soit. Viens à deux heures. Je le préviendrai.

J'envoyai Francis chez André Clarence,

pour le prier de venir à deux heures, selon le désir de Paul Mably. « Il est insupportable, « pensais-je. Nous lui dirons qu'André partira « dans quelques jours. Il pourra s'en aller, en « somme, à partir de demain soir. Il faut, ce- « pendant, éviter de le troubler ; je veux qu'il « n'ait, demain, aucune inquiétude et qu'il « n'omette pas, lui, de venir au rendez-vous. « Nous rassurerons Mably en lui promettant « tout ce qu'il voudra. »

Au déjeuner, je ne parlai point à Simone de cette complication nouvelle. Je lui dis, au contraire, que Paris demeurait paisible et que je ne prévoyais aucune bagarre. Je continuais de l'observer, guettant ses regards et ses gestes, et répétant en moi-même ses moindres paroles, afin d'y découvrir quelque indice de sa vie secrète. Elle me paraissait, depuis ces deux jours, non point triste ni taciturne, mais imperceptiblement mélancolique, un peu plus grave, peut-être, que de coutume. Etait-ce l'effet d'un combat intérieur ? L'incertitude d'un débat qui se prolongeait dans son esprit ? L'émotion qu'engendre une grave résolution ? Ou bien me trompais-je ? Etait-elle toute semblable à la Simone de naguère ? Non, vraiment, je ne pouvais rien savoir ; j'abandonnai cette inutile enquête que conduisait dangereusement mon imagination exaspérée ; je n'éprouvais plus d'irritation ; une patience résignée remplaçait ma nervosité ; encore vingt-huit

heures, — je les comptais, une à une — et je saurais.

A deux heures, Francis m'annonça qu'André Clarence venait d'arriver ; aussitôt, je quittai Simone et le rejoignis dans mon cabinet.

— Que se passe-t-il donc ? demanda t-il. Je ne comprends pas Paul Mably. Est-ce qu'il y a danger à rester ? Que t'a-t-il dit ? Quels renseignements a-t-il ? Cette histoire est ridicule...

Il affecta de rire et de se moquer, mais je le sentais inquiet, et cette constatation me déplut, car je désirais qu'il n'eût, le lendemain, aucune crainte et ne différât point le rendez-vous. J'entrepris de le rassurer.

— Mably est absurde, en effet, lui dis-je, et je suis surpris qu'il insiste à ce point. Cette manifestation d'hier a été très calme ; la petite bagarre inévitable qui l'a terminée est bien anodine, puisqu'on ne signale aucun éclopé. Ernest-Janvier manque de sang-froid ; nous le ferons comprendre gentiment à Paul Mably. Il est parfaitement inconvenant de demander aux gens d'abandonner leurs affaires et de s'en aller, tout de suite, sans motif valable. Je le dirai à Paul... Regarde donc le boulevard ; je ne l'ai jamais vu si tranquille.

J'avais soulevé le rideau d'une fenêtre, et je lui montrais la chaussée paisible, où passait, de temps à autre, une automobile, et les trottoirs, que suivaient de rares piétons.

— Oui, me dit-il, mais on doit craindre

quelque chose au ministère, à la préfecture... Crois-tu qu'ils insisteraient comme ils le font, s'ils n'avaient pas des raisons sérieuses ? La *France Guerrière* est capable de tout.

— Mais non, il n'y a pas de danger.

Il était debout, près de moi, pensif, les deux mains dans les poches du veston, et il contemplait fixement l'azur, au-dessus des hauts murs blancs engourdis de soleil.

— Je n'ai pas peur. Tu penses bien, Jean, que je n'ai pas peur. Tout de même, cette affaire me préoccupe un peu.

Il essaya de plaisanter :

— Quelle réclame, hein ? si l'un de ces énergumènes me donnait un mauvais coup... une petite blessure pas grave, un coup de canif au bras, ou bien une balle de revolver qui m'éraflerait la cuisse ! Quel succès ! Tout Paris serait pour moi.

— Je ne le souhaite pas.

— Non, tu as raison. Oh ! je ne désire pas de désordres.

— Il n'y en aura pas.

A deux heures et demie, Paul Mably arriva. Il connaissait vaguement André Clarence, dont il serra la main cordialement.

— Je me rends bien compte, commença-t-il, que je suis singulièrement indiscret et que ma démarche est fort délicate. Considérez-la, je vous prie, comme une preuve de sympathie et d'amitié. Nous nous permettons de vous don-

ner, non pas même un conseil, mais un simple avis, rien de plus.

— Quels renseignements avez-vous donc ? demanda Clarence.

— A vrai dire, continua Paul Mably, nous manquons encore de renseignements précis. Vous savez que la *France Guerrière* est parfaitement organisée ; ses adhérents sont très disciplinés et savent garder un secret ; le comité central a pour règle de ne communiquer ses décisions qu'au moment de les exécuter · d'autre part, l'accès en est difficile ; on n'est reçu dans les sections que sur présentation, après une enquête sérieuse, et nos agents rencontrent de grandes difficultés ; on se défie d'eux; on les reconnaît souvent, ou l'on a, du moins, des soupçons ; bref, on ne leur dit rien, ou, ce qui est pire, on leur donne de fausses indications. Ne soyez donc pas surpris si je ne peux vous révéler aujourd'hui, dans le détail, les intentions secrètes de la *France Guerrière*. Ces événements datent de trois jours à peine ; nos informateurs s'organisent, eux aussi ; il faut leur faire crédit.

— Alors, puisque vous ne savez rien, pourquoi dites-vous que je dois partir ?

— Attendez. Je ne vous apporte aucun renseignement précis, c'est vrai ; mais nous savons, par des rapports concordants, que la *France Guerrière* prépare quelque chose et qu'elle vous vise, vous, Clarence, personnel-

lement. Que va-t-elle tenter? Nous ne le savons pas encore ; ce que nous savons, je vous le répète, c'est que ses dirigeants s'agitent, se réunissent, se concertent, prennent des décisions qu'ils gardent secrètes. C'est vous, nous le savons aussi, de plusieurs sources, qu'on menace. Je ne dis pas qu'ils ont résolu de vous assassiner ; c'est possible, d'ailleurs, mais je n'en sais rien.

— M'assassiner ! Diable !

André Clarence riait, mais il me sembla que son visage avait pâli.

— Ne nous accusez pas, et ne dites pas que nous devrions savoir. Encore une fois, l'affaire a commencé mardi, et nous ne pouvons raisonnablement demander à nos inspecteurs de nous communiquer, dès le jeudi, tous les détails du complot. Ils sont obligés d'agir avec prudence ; et les gens de la *France Guerrière* sont si discrets que la vérité, je vous assure, est difficile à connaître. Tout ce que nous pouvons faire, actuellement, et ce que nous faisons, c'est de surveiller votre maison, de poster des agents aux environs et de nous informer par tous les moyens. Vous voyez quelle est notre responsabilité et pourquoi nous serions heureux de vous savoir loin de Paris.

— Je vous remercie, répondit André. Vous avez raison de m'avertir.

Il était surpris et troublé. Je l'observais. Il se tut, un instant, puis dit à Mably :

— Laissez-moi réfléchir, m'informer de mon côté, consulter mes amis. Dites à Ernest-Janvier que je lui suis reconnaissant de ses avis et que je ne les négligerai pas. Mais me conseille-t-il, vraiment, de partir tout de suite ? Ce soir ?

— Ce serait plus sage. A quoi bon attendre?

Clarence ne répondit pas. Je percevais sur sa face, comme si sa pensée eût été visible, le secret travail de la peur, installée en lui maintenant, active et semant des germes pullulants. N'allait-il pas, si l'entretien se prolongeait, décider de partir sur l'heure ? Je résolus de congédier Mably, et je dis, en me levant :

— Nous te remercions, Paul. N'exige pas de nous une réponse immédiate. Je te promets que nous serons extrêmement prudents. Tu vois qu'André ne refuse pas de s'éloigner. Laisse-lui seulement le choix du jour, et communique-nous toutes les informations qui peuvent nous intéresser. Au revoir, Paul. Je te téléphonerai, ce soir, ou demain.

Je lui tendis la main, et il partit enfin, non sans avoir répété ses recommandations J'éclatai de rire, dès qu'il eut disparu.

— Quel raseur ! Tu as entendu ses inventions ? T'assassiner ! Ah ! Ah ! Il est pitoyable qu'un ministre de l'Intérieur ait choisi ce

pauvre Mably pour chef de cabinet ; c'est un excellent garçon, et je l'aime bien, mais quelle manie de tout compliquer et de dramatiser les moindres événements ! Il n'a pas changé ; au lycée, déjà, je me souviens, il nous racontait des histoires invraisemblables... Il est absurde. Peut-on imaginer une manifestation plus calme que celle d'hier ? Et ces intentions machiavéliques qu'il prête à la *France Guerrière!* Ce comité mystérieux, ce conseil muet et terrible, qui semble échappé de quelque mauvais mélo romantique ! C'est inepte. Quitter Paris ! Ce serait parfaitement grotesque.

— Ce serait un peu ridicule, sans doute.

— Tu n'y penses pas, j'espère ?

— Pour le moment, non.

Il m'avait répondu mollement, d'une voix basse et veule, sans résolution ni sincérité.

— Ecoute, André... promets-moi de ne plus penser à ces billevesées. Avoue qu'elles t'impressionnent un peu, malgré toi. J'aurais dû dire à Mably que je ne pouvais le recevoir aujourd'hui. Nous serons très prudents ; nous suivrons les événements de très près ; dès la première apparence de danger — tu vois que j'envisage même cette hypothèse invraisemblable — nous examinerons l'éventualité de ton départ. Jusqu'alors, n'y pense plus, et n'en parlons plus ; aujourd'hui, demain, ne change rien à ta vie... absolument rien... Nous en reparlerons plus tard... après-demain... oui,

après-demain, si tu veux, mais ne pensons plus, je t'en prie, à cette stupide histoire de brigands.

— Sois tranquille. Je ne partirai pas sans y être forcé.

— A la bonne heure !

J'accablai de sarcasmes Paul Mably, Ernest-Janvier, le préfet de police et les agents qui, trop zélés à compromettre des adversaires politiques, recueillaient d'imbéciles commérages ou signaient d'astucieux rapports. Il me parut qu'André Clarence, en me quittant, montrait plus d'assurance. Je demeurai seul, à demi satisfait. « Il est moins inquiet, pensais-je ; « mais je le reverrai demain matin, pour le cal- « mer tout à fait. Je veux qu'il aille, l'après- « midi, au rendez-vous. Et moi, que ferai-je, « demain ? Il faut régler cela en détail. »

J'avais décidé de me rendre rue de Ponthieu, d'arrêter la voiture près de la porte que Simone, peut-être, franchirait, et de guetter, invisible, les coupables. « A quatre heures, je « partirai d'ici. D'abord, le matin, en sortant « du Palais, j'irai rue de Ponthieu, pour choi- « sir l'endroit. Contre le trottoir, en face, à « vingt-cinq ou trente mètres, je serai bien « placé. J'attendrai là jusqu'à six heures, au « moins ; toutes les femmes sont inexactes. « Baisserai-je les stores ? Non ; on me remar- « querait davantage ; je me cacherai dans le

« fond de la voiture. Que vais-je éprouver, si « j'aperçois Simone ? Et que ferai-je ? »

Ce que j'éprouverais ? Une émotion intense, certes, une sensation de ruine et de désastre ; mais serais-je dominé par la fureur, par ce besoin de justice sommaire et de meurtre qui avait fait de Caspar, subitement, un assassin ? J'en doutais ; mon cerveau ne me semblait point capable de cette irrésistible impulsion qui rue à la violence les êtres primitifs. Tuer Simone, là, dans cette rue ? Attendre André et l'abattre sur ce trottoir ? En admettant même qu'un tel désir s'emparât de moi et que ma tendresse lésée se changeât brusquement en haine homicide, comment ne pas apercevoir les suites ignominieuses de cet acte : une horde de curieux aussitôt surgie des rues et des maisons et se pressant pour contempler les cadavres et le sang, puis les gardiens de la paix qui me saisiraient, les badauds et les commères m'escortant au poste de police, le commissaire, l'interrogatoire, la voiture cellulaire, la prison, les journaux contant le drame, inventant des ordures pour le plaisir de la foule, et l'instruction judiciaire, et la cour d'assises ? Non, je saurais m'épargner cette aventure infamante et burlesque. Pourtant, je me défiais un peu de moi-même, et je me jurai solennellement : « Quoi qu'il arrive, je ne commettrai, « demain, aucune violence. Quoi qu'il arrive, je « serai maître de moi. Quand je saurai, je ren-

« trerai ; je m'enfermerai dans mon cabinet et « j'examinerai ce que je dois faire. »

Donc, je délibérerais demain, quand j'aurais acquis la certitude de mon malheur. Demain seulement. Toute méditation demeurerait aujourd'hui stérile, car je ne connaissais pas l'homme nouveau que je serais demain, peut-être ivre de colère, peut-être sanglotant et lâche, peut-être étrangement calme. Quelles pensées, quels désirs seraient donc, demain, mes maîtres souverains ?

J'ouvris le dossier Caspar ; je relus les rapports de renseignements, les déclarations de l'accusé, celles des témoins ; et je tentais d'y découvrir ce qu'avait ressenti le meurtrier dans l'instant où la preuve évidente de l'adultère lui était apparue. Mais, à la fin, cette perpétuelle obsession me lassa, et je résolus de m'y soustraire. J'appelai Savary ; il me communiqua plusieurs dossiers d'affaires que je connaissais mal, et nous les étudiâmes ensemble. Toute ma volonté s'employait à fixer mon attention ; je bannissais de ma pensée Clarence et Simone, et tous mes raisonnements inutiles ; je me disais à moi-même, âprement : « Non ! « Je ne veux plus penser à cela. Je n'y pense- « rai plus jusqu'à demain. » Nous travaillâmes ainsi pendant une heure. Cet effort me plaisait, et je m'appliquais à ne m'en point distraire. Ne devais-je pas, demain, subordonner à ma raison toutes les forces obscures de mon

être ? Je m'imposais cette discipline, comme une préparation à de plus difficiles victoires.

Tandis que je dictais une lettre à Savary, Francis, ouvrant la porte, annonça :

— C'est M. Clarence.

Il entra aussitôt, et, tout de suite, interrompit la phrase que j'avais commencée :

— Tu sais ce qui vient de se passer ? Non ? Hé ! bien, mon cher, voici ce qui vient de se passer : deux individus inconnus ont pénétré dans la maison ; ils étaient déjà dans l'escalier, quand le concierge, heureusement, les a interpellés ; ils ont déclaré qu'ils allaient chez moi ; le concierge, très prudent, les a priés de lui dire leurs noms et de l'attendre dans sa loge. Il y a, depuis midi, deux inspecteurs de police en permanence dans sa loge ; tu le savais ?

— Non ; mais je vois que le brave Mably est plein de sollicitude pour nous.

— Il n'a pas tort. Donc, le concierge et les deux inspecteurs ont rejoint ces individus qui, finalement, se sont retirés. Qu'en penses-tu ? J'ai fait fermer, immédiatement, la porte sur le boulevard, et j'ai défendu qu'on laisse monter, sous aucun prétexte, des inconnus chez moi. Mais je trouve qu'on aurait dû arrêter ces individus... parfaitement, les conduire au poste et faire une enquête.

Je remarquai son agitation. La peur l'avait repris : je la discernais dans ses prunelles, dans sa voix un peu sourde, dans ses mouve-

ments nerveux et la brusquerie de ses gestes.

— Les arrêter ? Pourquoi ? demandai-je.

— Pourquoi ?

Il haussa les épaules, et je crus qu'il allait me reprocher violemment mon indifférence aux graves dangers qui le menaçaient. Sans doute voulut-il dissimuler sa crainte devant Savary, car, très maître de lui, il éclata de rire et répéta :

— Pourquoi ? Tu es admirable ! Penses-tu, vraiment, que ces deux malandrins avaient d'innocentes intentions ? Je suis persuadé, moi, que ce sont des gens de la *France Guerrière* et qu'ils venaient chez moi pour m'insulter, provoquer un scandale, pis peut-être. Voyons, Jean, cette affaire ne te paraît pas extrêmement louche ?

Je résolus d'éviter toute contradiction qui l'eût, sans doute, irrité davantage.

— Le concierge a sagement agi, répondis-je. Il vaut mieux que tu ne reçoives aucun visiteur inconnu. On ne regrette jamais un excès de prudence. Mais il n'y a pas lieu de s'émouvoir.

— Je ne m'émeus pas, s'écria-t-il. Oh ! ils ne me font pas peur. Qu'ils viennent ; je les recevrai. Oui, qu'ils défilent encore sur le boulevard, comme hier, et j'irai, tout seul, moi, devant la porte, pour les regarder. Je le ferais bien, va.

— Sois prudent, André. Ne va pas t'exposer inutilement.

Il ne perçut point l'ironie de ce conseil et fit paraître, pendant cinq minutes, une tranquille assurance ; puis, Savary nous ayant quittés, il devint plus sincère, aussitôt.

— J'ai, dans ma poche, dit-il, un revolver qui ne me quittera pas.

Il me le montra, puis en vérifia l'armement avec soin.

— Il est chargé ?

— Naturellement. Six balles.

Il me parut plus adroit de ne pas railler ses appréhensions, bien qu'elles me semblassent excessives et presque ridicules. Je répondis gravement :

— Je comprends tes précautions. Si elles sont inutiles, elles ne peuvent nuire. Tu aurais bien tort, d'ailleurs, de t'inquiéter.

— Je ne suis pas inquiet ; mais il serait absurde, après la conversation que nous avons eue avec Mably, après l'incident que je viens de te raconter, de ne pas me protéger contre ces gens. Tu es trop confiant, toi ; et ce n'est pas toi qu'on menace.

Nous demeurâmes silencieux. André s'était assis près de moi et, le front incliné, songeait. Quelles pensées, en cette minute, hantaient son cerveau troublé ? Hésitait-il ? Avait-il pris quelque résolution ? Allait-il, brusquement emporté par la panique, s'enfuir demain, s'enfuir ce

soir, affolé, oubliant Simone, n'écoutant plus que la voix grandissante de la peur ? Je l'observais anxieusement.

— Que comptes-tu faire ? lui demandai-je enfin.

— Je ne sais pas. Je verrai.

Il semblait, en effet, fort irrésolu, et cette incertitude l'énervait. Il se leva, marcha quelques instants dans le cabinet, lentement, s'arrêta devant la fenêtre, en souleva le rideau.

— Il ne faut rien changer à ta vie. Tu as pris quelques précautions ; c'est très bien. Emporte ton revolver, quand tu sortiras, si tu veux, et ne reçois pas le premier venu. Mais tu ne comptes rien changer à tes habitudes, n'est-ce pas ? Ce soir, tu iras au journal, comme tous les jours... Demain, si tu as des affaires... il ne faut rien modifier à ton existence... On dirait que tu as peur. Ce serait ridicule. Bah ! ne pense donc plus à tous ces racontars de Mably. Cela te préoccupe ? Tu as bien tort, va... Voyons, c'est enfantin, et je ne comprends pas que toi, qui as pourtant quelque expérience...

— Regarde donc ces gens, sur le trottoir, là-bas.

Il ne m'écoutait pas. Il examinait attentivement le boulevard.

— Où donc ? Ceux qui sont sous les arbres ?

— Oui.

— Hé ! bien ? Ils bavardent tranquillement.

— Ah ! Tu crois ?

— Supposes-tu, par hasard, que ce soient des conspirateurs ? Diable ! Ils sont quatre, ou cinq ! Ils vont s'élancer à l'assaut de la maison. Fort heureusement, la porte de la forteresse est close.

— Plaisante, mon cher, plaisante... Mais si Mably s'imagine que nous sommes protégés par ses deux inspecteurs... Regarde : en voilà d'autres.

Au petit groupe immobile que surveillait André Clarence venaient de se joindre trois individus. Ils ne me parurent point suspects, étant correctement vêtus et fort calmes.

— Avoue, André, qu'il est absurde de voir des ennemis partout. Je t'assure que ces braves gens ne pensent guère à la *France Guerrière*, ni à toi.

— Tu as raison, me répondit-il. Ils sont, sans doute, très inoffensifs.

Il quitta la fenêtre et s'assit de nouveau. Sa nervosité avait disparu ; sans doute percevait-il maintenant l'excès injustifié de sa défiance.

— Reste avec moi. Nous avons à parler de ton procès.

S'il me quittait, la crainte n'allait-elle pas le ressaisir ? Et je voulais que rien ne l'empêchât d'aller, demain, galant et fat, à la maison de la rue de Ponthieu, où Simone viendrait peut-être, où j'irais, moi, sûrement. Je le re-

tins donc. Nous avions, le matin, commencé la liste des témoins que je me proposais de citer à l'instruction et à l'audience ; nous continuâmes cette besogne, sans qu'il parût s'y intéresser beaucoup. Alors, je l'entretins du dossier qu'il importait de constituer contre la *France Guerrière*.

— Il faudra faire un dossier individuel pour tous les parlementaires, conseillers municipaux, journalistes, qui en sont membres, examiner leur passé, nous procurer la collection complète du *Grand Journal* et de *la Fleur de Lys*...

— Ecoute donc...

— Quoi ?

J'écoutai. Un bruit vague, que je discernais pour la première fois, sourd, comme chuchoté, indéfinissable, emplissait le silence, qu'il troublait à peine.

— Ah ! viens voir, Jean. J'en étais sûr !

Il avait couru vers la fenêtre ; je le suivis, et je remarquai d'abord que sa main, qui tenait le rideau, tremblait. Il répéta :

— J'en étais sûr.

Je ne répondis pas. Çà et là, des groupes stationnaient sur le boulevard, compacts, étrangement ordonnés, grossis, d'instant en instant, d'arrivants qui surgissaient des rues adjacentes ; ces hommes s'entretenaient sans violence, presque à voix basse, sans passion visible, et les paroles, les pas, les appels dis-

crets composaient un long murmure indistinct et continu. Je dis, un peu surpris :

— Ils veulent manifester, comme hier. Mais tu vois qu'ils sont paisibles.

Il me parut, cependant, que le tumulte et l'agitation croissaient. De nouveaux contingents accouraient et, s'incorporant aux premiers groupes, y semaient promptement le désordre ; cette foule exhalait une vaste rumeur, non pas encore hostile, mais inquiétante et redoutable.

— Ne te montre pas, André. S'ils t'aperçoivent, ils deviendront furieux.

Mon conseil était visiblement superflu. Clarence avait laissé retomber le rideau ; il regardait, d'abord muet et comme stupéfait ; puis sa colère éclata contre Paul Mably, qu'il accusa de négligence et d'incapacité.

— Cet imbécile n'a rien su prévoir ! Il n'a rien deviné ! Ah ! son service de renseignements est bien fait ! C'est honteux ! Ces gens ont pu se donner rendez-vous devant ma maison, lancer leurs convocations aux quatre coins de Paris, organiser une émeute et se réunir là, tranquillement, sans que personne s'en doute ! Est-ce que Mably n'aurait pas dû savoir ? Est-ce que son devoir, son devoir élémentaire, évident, n'était pas de nous avertir ?

— Il nous a prévenus.

— Non. Il nous a dit des phrases vagues.

Il a avoué lui-même qu'il ne savait rien. Et maintenant, on vient m'assassiner...

— Tu exagères.

— J'exagère ?

A ce moment, un fracas de vitres retentit, et j'aperçus deux hommes qui lançaient des pierres vers la maison ; puis ce fut, presque aussitôt, un bruit de fenêtres fermées et de volets métalliques.

— Hein ? J'exagère ? répéta Clarence.

Cette première violence fut comme un signal. Une houle courut parmi les groupes, qui s'unirent et ne formèrent bientôt qu'une masse convulsive, et tous, d'un même mouvement, crièrent :

— Vive la France !

Des voix hurlèrent :

— A bas Clarence !

Il haussa les épaules, en manière de timide défi. Simone, Sylvain Némo, Savary, Maud Bertrand entrèrent alors dans le cabinet, effarés, surpris par la soudaineté de l'événement.

— Ne restez pas là, dit Simone. Ils jettent des pierres.

— Ce n'est rien, répondis-je. Ils s'amusent. Il n'y a pas de danger.

Je feignais l'assurance, mais une inquiétude réelle m'étreignait ; car je sentais ces hommes capables de tous les excès ; je distinguais, dans la multitude tumultueuse, de fanatiques visages tendus, des yeux brillants, des gestes de

ruée et d'assaut, des appétits de bataille, de meurtre et de victoire ; et le double cri sortait toujours des bouches ouvertes vers nous, infatigable, diversement rythmé, fondu dans une continuelle clameur uniforme :

— Vive la France ! A bas Clarence !

Pâle, il les regardait. Je ne discernais sa peur qu'à la fixité de ses prunelles, à l'immobilité de l'étrange sourire qui tordait légèrement ses lèvres ; et il sut demeurer impassible quand un forcené, les deux poings dressés vers la haute muraille, vociféra :

— A mort Clarence ! Traître ! Vendu !

Ce fut un déchaînement d'invectives et d'insultes obscènes. La foule oscilla, hésitante, se pressa, ondula en remous confus, puis convergea subitement vers la maison, si fourmillante et si dense que les individus s'anéantissaient dans la masse unie comme un seul être monstrueux. Parfois, cependant, des cris, perçant le tumulte, montaient jusqu'à nous ; une voix faubourienne, gaie, lança, par dérision .

— André Clarence à Charenton !

La phrase fut répétée, scandée parmi des rires ; mais la jovialité ne dura pas ; presque tous étaient graves, sombres, venus là non pour quelque facétieux esclandre après boire, mais pour une œuvre nécessaire de salut national. Je m'efforçais d'isoler des visages dans cette houle de têtes mobiles et d'y lire des sentiments et des pensées ; je voyais, un instant, des fa-

ces crispées de dégoût, grimaçantes d'aversion, rouges ou blêmes, crachant des menaces ; elles disparaissaient, puis d'autres surgissaient, yeux et bouches largement ouverts, et j'y distinguais encore une cruauté ingénue, des férocités primitives et carnassières ; ils réclamaient leur victime, et ils l'auraient, je crois, mise en pièces avec une âpre volupté.

— A mort Clarence ! Vive la France ! A bas l'Allemagne ! A mort le vendu !

Ils avaient brisé le vitrage de la porte close, et ils tentaient de l'enfoncer, sans doute, car nous entendions des coups sourds au-dessous de nous.

— Et la police ? criait André Clarence. Où est-elle ? Est-ce qu'on nous laissera massacrer par ces brutes ? Je vais téléphoner à la préfecture.

Il courut à l'appareil, et, comme Francis introduisait la concierge, il l'accabla de reproches : puis il parut un peu plus calme en apprenant que les deux inspecteurs, dès les premiers symptômes de l'échauffourée, avaient prévenu leurs chefs et demandé l'immédiat envoi de gardiens de la paix et de cavaliers.

— La porte est solide, heureusement, ajouta la concierge. Ils ne la briseront pas. Ecoutez-les !

Leur frénésie s'acharnait, et nous entendions, accéléré, le retentissement de leurs coups. Les cris, un moment apaisés, éclatèrent

de nouveau ; il y eut une recrudescence subite de rage, excitée par un tintement de vitres encore brisées. Clarence, au téléphone, s'irritait ; et, silencieux, contemplant cette ruée populaire, nous attendions :

— S'ils enfoncent la porte, que ferons-nous ? demanda Savary.

Personne ne répondit. Simone s'était approchée de moi ; elle s'appuyait sur mon épaule, comme pour se placer sous ma protection. Sylvain Némo s'empressait inutilement. Savary, qui ne quittait pas Maud Bertrand, ne dissimulait plus son inquiétude. Maud semblait assez calme.

— Qu'est-ce qu'ils font ? cria Némo. Regardez !

L'effort continuait, âpre, contre la porte de fer, mais une panique ébranlait la masse ; ce fut d'abord, dans les groupes moins denses de la périphérie, une dispersion précipitée, puis un désordre général suivit, qui dégénéra promptement en fuite éperdue, affolement de troupeau traqué qui galope, s'arrête, revient, fonce, tourne, se débat. Ils n'insultaient plus Clarence, et les cris se mêlaient confusément, appels d'alarme, clameurs d'angoisse, sifflets, ordres contraires, exclamations éparses de surprise et de déroute.

— Vous entendez ? Les cavaliers ! dit Némo.

Dans ce chaos, un bruit de trot retentissait,

dont la cadence s'alentit, puis devint un piétinement de bêtes au pas, et nous aperçûmes, s'avançant sur la double chaussée du boulevard, un peloton de la garde républicaine. Il s'approcha lentement, refoula les premières lignes qui reculèrent en hurlant et se dispersèrent dans les rues voisines. Les cavaliers passèrent, balayant la foule déjà réduite par de prudentes défections, et, derrière eux, survinrent des contingents de la police municipale, afin d'achever la besogne. Alors seulement, la petite troupe qui s'évertuait encore à briser la solide porte métallique, se désagrégea brusquement ; des luttes s'engagèrent çà et là, brutales, suivies de courses agiles et d'arrestations. J'entendis des cris de douleur ; je vis des poings se lever, s'abattre, se relever, s'abattre encore. Deux coups de feu multiplièrent la terreur ; puis une nouvelle irruption de policiers, après une courte mêlée, délogea les derniers assiégeants, et il n'y eut plus, dès lors, que des poursuites de fuyards et des captures isolées.

Je me tournai vers André. Il me dit simplement :

— Je quitterai Paris demain matin. Et j'irai coucher, ce soir, chez des amis, à Versailles.

— Pourquoi ? Il faut rester encore. La police est avertie, maintenant ; on te protégera ; tu aurais l'air...

— Non. N'insiste pas. Ma décision est prise.

— Comme tu voudras.

Toute insistance me parut, en effet, inutile. Donc, Simone n'irait pas, demain, au rendez-vous. Donc, je ne saurais pas... J'en éprouvais un bizarre mélange de rage et de joie.

— Il y a, paraît-il, des blessés, annonça Némo. L'un des inspecteurs dit qu'un sous-brigadier a été très sérieusement atteint d'une balle de revolver. Il y aurait beaucoup d'éclopés aussi parmi les gens de la *France Guerrière*.

André Clarence disait à Simone :

— Il vaut mieux que je m'éloigne quelque temps. Il ne s'agit pas, bien entendu, de ma sécurité personnelle ; mais je ne veux pas que de pareils désordres se renouvellent et que le sang coule à cause de moi. Je reviendrai bientôt, le plus tôt possible.

Que pensait-elle ? Allait-elle le retenir ? Et céderait-il à sa prière ? Elle ne répondit pas, et il nous quitta presque aussitôt.

— Et vous, monsieur Ravenne, me demanda Savary, vous restez à Paris ?

— Oh ! moi... je ne sais pas.

Une rêverie incertaine m'alanguissait, déconcerté par ce tumulte et ce départ. Que ferais-je ? Ah ! être seul près de Simone ! Partir, moi aussi, mais avec elle, avec elle seule et la sentir à moi, à moi seul, sans soupçon, sans

angoisse ! La tenir entre mes deux mains, toute frêle, enclose dans le cercle de mes bras refermés ? Lui parler, l'écouter délicieusement, contempler ses prunelles et savoir, oui, savoir avec certitude, par une mystérieuse communication spirituelle, qu'elle m'aimait, qu'elle m'aimait comme autrefois, qu'elle était la même femme, ma femme toujours, et que mon pauvre bonheur survivait à ce drame.

— Simone... si tu voulais... nous pourrions peut-être... nous pourrions quitter Paris... quelques jours... Oui, si tu voulais, nous pourrions passer une semaine à Trestraou... une semaine ou deux. Je serais si content ! Veux-tu?

— Oh ! oui, Jean.

Je m'élançai vers elle, je la saisis et je la baisai follement, incapable de lui cacher mon trouble, tremblant, avec des larmes dans les yeux. Et il me sembla qu'une grande émotion l'étreignait comme moi, quand elle écarta son visage pour me contempler, un peu surprise, en souriant.

VIII

Nous suivions tous deux le sentier qui conduit de Trestraou, par la falaise, aux roches monstrueuses de Ploumanach.

Nous avions quitté Paris deux jours après la scène de violences et de menaces, sans revoir André Clarence parti chez un frère, en Touraine. Le calme s'était rétabli ; des agents de police montaient la garde devant notre porte; Ernest-Janvier et Paul Mably, fort inquiets, avaient renouvelé plus instamment leurs avis et ne s'étaient rassurés qu'à l'annonce de notre éloignement. L'affaire avait vivement ému le peuple de Paris ; on la commentait diversement ; *le Grand Journal* et *la Fleur de Lys* la célébraient comme une glorieuse victoire qui proclamait l'unanime volonté du pays ; les feuilles socialistes flétrissaient les énergumènes de la *France Guerrière*, et *la Fraternité* conviait, en termes enflammés, tous les démocrates à la défense de la République ; les or-

ganes modérés avaient seulement publié le récit de la bataille, à peine suivi de jugements brefs et prudents. Que pensait la foule ? Elle n'approuvait pas, sans doute, ces excès, mais je sentais qu'elle accueillait sans sympathie la campagne d'André Clarence. Je m'en souciais, d'ailleurs, médiocrement ; ce départ m'était un soulagement, presque une délivrance, et j'avais quitté Paris en hâte, laissant à Némo et à Savary le soin de régler les affaires urgentes, emmenant Simone comme on emporte un trésor que d'autres convoitent et qu'on veut contempler et caresser dans la sécurité de la solitude.

Elle semblait heureuse. Depuis l'instant où j'avais dit, en exprimant mon désir vague et sans oser croire qu'il se réaliserait si promptement : « Si tu voulais, nous pourrions passer « une semaine ou deux à Trestraou... Veux-« tu ? » Simone était joyeuse. Eprouvait-elle seulement le plaisir du voyage et le contentement banal de cette distraction ? Voulait-elle dissimuler son regret, afin de mieux tromper ma défiance ? Ou bien ce départ était-il pour elle aussi, une délivrance ? Elle ne m'avait pas parlé d'André ; je me taisais pareillement, et je m'étais promis de jouir, sans les gâter, de ces minutes précieuses. Oui, oui, ne plus songer au passé et l'effacer de ma mémoire, ne pas penser encore à l'avenir et savoir me contenter du bonheur présent ! Je m'y efforçais ;

je voulais aimer Simone, pendant ces quelques jours, comme si je n'avais jamais douté d'elle, comme si j'étais sûr de ne jamais douter d'elle. Mais une telle faculté d'oubli, une si parfaite sérénité ne dépendaient pas de mon seul vouloir ; je goûtais cette douceur actuelle sans pouvoir dissiper l'amertume qui s'y mêlait malgré moi, moins brutale, plus sourde et plus tolérable, mais aussi tenace que naguère ; ma tristesse subsistait à côté de ma joie, car je savais que ces journées passeraient, que ce bonheur disparaîtrait et que je retrouverais, intact, tout mon tourment inapaisé.

Nous marchions sans parler, et, pensifs, nous regardions tous deux l'océan. Au bas de la falaise, parmi le chaos des granits roses écroulés, de petites vagues déferlaient sur les grèves pierreuses, arrondissant, autour du ruissellement des rocs, de blancs cercles d'écume, inégaux et mobiles, qui jaillissaient, vite dissous, pour reparaître et s'évanouir encore dans la transparence vitreuse des eaux. Plus loin, par-delà l'agitation perpétuelle de la rive, c'était une infinie plaine bleue, calme, sans houle, scintillante et comme assoupie sous le soleil ; des mousses éparses, intermittentes, décelaient d'invisibles écueils ; deux balises piquaient, dans l'azur infini, les taches noires de leurs tourelles ; et, plus loin encore, au large, illuminées et s'effaçant un peu dans la brume, les Sept-Iles dessinaient leurs hautes

croupes pâles sur l'horizon rectiligne : l'île aux Moines, surmontée d'un petit phare blanc, Bono, Malban, Rougic ; à droite, l'île Tomé semblait prolonger en mer la pointe de Trestrignel.

Simone s'était approchée de moi, tendrement, et son corps touchait le mien par intervalles : puis elle me saisit le bras, s'appuya contre mon épaule, murmura :

— Jean... mon petit Jean...

Elle me souriait. Je m'inclinai vers elle, pour poser mes lèvres sur son visage, et toute ma tristesse disparut dans ce baiser. Oui, oui, je voulais jouir pleinement de ce grand bonheur présent, ne laisser de place dans ma pensée qu'à ce ravissement, lui ouvrir toute mon âme et le retenir, jalousement, tant que m'enivrerait sa suavité.

— Oh ! Jean, nous allons descendre là.

Un étroit sentier, fort escarpé, dévalait irrégulièrement sur la pente jusqu'au pied de la falaise. Simone riait, tentée par la difficulté de l'entreprise ; elle passa la première, prudente, glissant déjà et n'écoutant point mes appels.

— Aide-moi, mon chéri.

Je la rejoignis et lui tendis la main ; les pierres roulaient sous ses souliers, et elle faillit tomber plusieurs fois ; son plaisir s'en augmenta ; mais, comme elle hésitait enfin, apeu-

rée, je la précédai, pour l'attendre au bas du mauvais chemin.

— Viens, Simone. N'aie donc pas peur.

Elle s'élança de nouveau, glissant encore, s'accrochant aux tiges et aux herbes, et je la reçus dans mes bras.

— Asseyons-nous là-bas, sur le gros rocher.

Nous marchâmes, enlacés, sur l'amoncellement des galets ; elle trébuchait, sautillait, agile, d'un roc à l'autre, et, derrière nous, les pierres s'entrechoquaient.

— Nous serons bien, là, comme deux amoureux.

Elle choisit un angle de roche, si étroit que nous dûmes, pour y trouver place, nous serrer l'un contre l'autre, épaule contre épaule ; mon bras entourait le cou de Simone ; sa chevelure frôlait ma joue, et je contemplais, dans ce rapprochement extrême, son visage un peu haletant que l'air marin rosissait, ses prunelles lumineuses, ses lèvres entr'ouvertes, sa gorge qu'un rythme léger soulevait doucement. Elle parlait, et j'écoutais avec délice la musique de sa voix. Nous dominions à peine les eaux ; les longues ondulations parallèles des vagues couraient vers nous sur la surface liquide ; elles se brisaient mollement à quelques mètres, et, quand la brise emportait jusqu'à nous leur fine pluie dispersée, Simone en

essuyait les gouttelettes sur mon front, du bout de son doigt.

Nous étions là comme deux enfants, comme deux jeunes amants à l'aube de leur tendresse, dont les mains se pressent, et dont les joues se touchent, et dont les âmes aussi s'approchent mystérieusement. Nous étions donc capables encore de cette ingénuité ; nous pouvions donc connaître encore la pauvre joie humaine de sentir battre près de notre cœur la vie secrète de l'être aimé. Je me penchai vers les lèvres de Simone ; elle répondit à ma caresse par une prompte étreinte, et nous balbutiâmes des mots passionnés d'adolescents.

Mais, subitement, j'eus conscience de ma dérisoire illusion. Cinq jours auparavant, oui, cinq jours seulement, je m'apprêtais à surprendre, entrant chez son amant, cette femme que je serrais maintenant dans mes bras et que je m'efforçais désespérément d'aimer comme une fiancée. Nous n'étions plus deux enfants, deux amants ingénus aux yeux limpides ; je ne connaissais pas Simone : elle était une étrangère : j'ignorais si le souvenir d'André ne la troublait pas, en cette minute, et si mon rival conservait encore, même absent, le pouvoir d'allumer dans son regard cet éclat de langueur et d'allégresse. Dans la petite tête que ma main caressait, se cachait une vie clandestine, peut-être innocente, peut-être hostile et

perverse, dont dépendait mon bonheur et qui se dérobait à mon angoisse.

— Restons là. Je suis bien. Et toi, mon chéri, tu es heureux ?

Je lui souris seulement, sans répondre. Elle appuya la tête sur mon bras, qui se courbait autour d'elle, et elle ne bougea plus, les paupières closes, si complètement abandonnée, si frêle et si confiante dans mon étreinte, que mon désespoir se fondit en un brusque attendrissement. En vérité, nous ne pouvions vivre ainsi ; non, non, je ne pouvais plus supporter ce tourment qui corrompait toutes mes joies. Quelle folie de croire le bonheur possible quand on traîne cette obsession avec soi ! Ah ! parler, parler, me délivrer de ce secret qui pesait en moi comme un fardeau et, puisque le sort nous offrait ces instants de tendresse, en faire jaillir, dans un grand flux bienfaisant, la confession totale, chuchotée bouche à bouche, d'une voix basse que cassent les sanglots, et qui laisse tomber, un à un, avec effort, tandis que les prunelles se détournent, les mots qu'on a peur de prononcer !

Si je parlais ainsi, là, sur cette roche qui nous abritait, dans cette nature primitive, rude et magnifique, que me répondrait-elle ? Mentirait-elle ? Peut-être se dévoilerait-elle tout entière : quelques phrases, peut-être, suffiraient à me rendre mon bonheur ; un seul de ses regards, peut-être, un seul geste me persuade-

rait ; et je serais plus calme, quand j'aurais dit, enfin, mon secret et ma souffrance.

Allais-je parler ? Je n'osais. Que dire ? Je redoutais d'être maladroit et de l'offenser dès les premiers mots ; la crainte d'une querelle odieuse me retenait et, plus encore, la terreur de son silence, de sa colère muette, du mystère plus farouchement enclos, quand j'aurais parlé, dans la petite tête révoltée.

— Viens, Simone. Marchons un peu.

— Oui, si tu veux.

Nous traversâmes de nouveau la plage encombrée de rocs inégaux, et nous escaladâmes, péniblement, le mauvais sentier abrupt. Simone riait encore, puis son bavardage s'alentit, et il me parut alors qu'elle avait remarqué mon inquiétude. Pensa-t-elle que sa gaîté m'importunait ? Dès lors, elle marcha près de moi, moins bruyante, toujours très tendre, et m'observant. Le chemin serpentait au bord de la mer, suivant les sinuosités de la falaise, coupant en ligne droite les pointes cyclopéennes où s'entassaient des amoncellements de roches superposées qui surplombaient les flots ; et le phare de Ploumanach apparut soudain, posé sur un chaos tourmenté de granits rouges ; à gauche, parmi le vallonnement inculte des landes, c'était le même bouleversement d'énormes blocs, polis et difformes, qui se dressaient, s'accouplaient, échafaudaient de monstrueuses pyramides instables et séculaires.

Oui, je lui parlerais, dès demain. Dès demain, je lui prendrais les mains, je la contemplerais face à face, mes yeux tout proches des siens, pour unir nos pensées par un lien spirituel, et je lui parlerais. Oui, dès demain, je lui parlerais.

De nouvelles escalades dans un paysage de cataclysme, entre de colossales masses de pierre qui semblaient jetées là par quelque prodigieux ébranlement sismique, nous conduisirent, au delà du fruste oratoire de Saint-Guirec, vers le port de Ploumanach, et nous prîmes la route qui mène au hameau de La Clarté, dont Simone voulut visiter la vieille chapelle de granit ; et bientôt, au détour du chemin pierreux, s'arrondit à nos pieds, dessinant autour des eaux bleues sa large courbe de sable blanc, l'anse harmonieuse de Trestraou.

Nous habitions, entre les deux plages de Perros, une maison qui dominait la mer. Le jardin, accrochant ses paliers aux rocs et aux racines des pins, dévalait, au flanc de la falaise, jusqu'à l'océan, et nous apercevions, à travers les branches, au bas des escarpements, l'écume qui jaillissait perpétuellement sur les grands blocs bruns ; un escalier tortueux en joignait les terrasses ; les grappes rondes des hortensias, roses ou bleues, se pressaient sur les pentes, au long des étroites allées.

Notre gêne persistait. Nous nous assîmes sous les arbres ; je tentai de parcourir un jour-

nal, tandis que Simone, près de moi, brodait ; je sentais parfois son regard fixé sur moi ; elle avait, certes, remarqué mon trouble, et elle s'efforçait d'en deviner la cause.

— Tu n'es pas fatigué ? Veux-tu que je te lise le journal ? Tu n'es pas bien sur ce banc ; je vais te donner un coussin.

Elle s'empressait, maternelle, si désireuse de me plaire, si discrètement inquiète de mon silence, que mon doute me torturait davantage et qu'il s'y mêlait comme un remords. Elle m'apporta deux coussins, qu'elle glissa, d'un geste délicat de garde-malade, autour de mon corps ; puis elle effleura mon front de ses lèvres et murmura, presque timidement :

— Je t'aime, mon petit Jean, et je suis heureuse d'être ici, toute seule avec toi.

Songeait-elle, comme moi, aux rapides journées qui avaient précédé notre départ, aux instants que nous avions vécus côte à côte, en nous cachant l'un à l'autre notre tourment secret ? Le tourment s'était engourdi, peut-être, mais le secret demeurait entre nous ; nous nous prodiguions des marques de tendresse, et cette tendresse était véridique et sincère, mais elle contenait, comme un fruit gâté, un germe de corruption qui l'empoisonnerait sûrement quelque jour. Ne fallait-il pas mettre à profit cette solitude et notre double émotion pour tenter de guérir notre mal et de ressusciter la certitude de naguère ?

Oui, oui, je parlerais. Je l'avais résolu. Dès demain, je lui parlerais ; et, jusqu'à demain, je me laisserais baigner par l'exquise douceur bienfaisante qui préparait nos deux cœurs à l'humilité sanglotante des confidences et des aveux.

Nous dînâmes dans la petite salle à manger dont la fenêtre s'ouvrait sur l'océan. L'intensité du bonheur que me dispensait la minute présente abolissait en moi toute autre pensée ; je goûtais simplement cette simple jouissance, et j'offrais à ce délice toute ma sensibilité radieuse, comme on tend la douleur d'une plaie à l'apaisement d'un baume. Je me sentais redevenir enfant ; toucher la main de Simone, son épaule ou la chair délicate de son cou était une extase puérile ; j'emprisonnais son pied entre mes mains ; je bus dans son verre le cidre breton, et je mordis, avec une joie d'adolescent, le morceau de pain qui portait la trace de ses dents.

— Viens dans le jardin, Simone. Il fait si bon !

Dans l'entrelacs des branches maigres que tordaient nerveusement les pins maritimes, luisait la nappe éclatante du ciel jaune d'or ; sous cette lumière, la plaine assombrie des eaux s'endormait dans le soir. Alors, nous inventâmes des jeux puérils que favorisait le jardin inégal ; je la poursuivis en riant dans le chaos des granits escaladés, et je lui tendais la main

pour franchir les blocs difformes ; nous courions, légers, dans l'air léger ; l'ombre commençante montait de la mer, embuée de grisaille à l'horizon, et réfléchissait à l'entour la vaste lueur dorée du ciel, l'immense clarté triomphale qui resplendissait au-dessus des Sept-Iles et de Ploumanach et s'élargissait au zénith, en teintes insensiblement atténuées, jusqu'aux lignes indecises de Trestrignel et de l'île Tomé, à demi noyées déjà dans les ténèbres orientales.

Nous nous assîmes, un peu haletants, sur le banc de la dernière terrasse, et nous écoutâmes, plus proche, le gémissement monotone des vagues sur les roches. Je penchai la tête sur la poitrine de Simone ; ses deux mains, posées sur mes deux joues, la serraient contre elle ; au-dessus de nous, en face de mes yeux ouverts, les branches immobiles traçaient de fins réseaux noirs sur le ciel orangé. Simone me berçait dans cette paix infinie.

— Ma chérie, je suis heureux.

Une quiétude exquise nous enveloppait ; tout s'engourdissait dans l'ensommeillement du crépuscule ; les eaux semblaient ralentir leur effort, et j'écoutais, dans l'intervalle des ruissellements tranquilles, le grand silence surhumain qui s'appesantissait dans l'étendue. Le ciel se nuançait de lilas et de mauve ; au large, le phare de l'île aux Moines s'alluma dans la brume indistincte.

— Je suis heureux, Simone. Je voudrais rester ici avec toi, toujours, être seul avec toi... ne voir personne... personne...

Je me confiais à ces douceurs éparses ; un repos délicieux m'alanguissait ; je ne bougeais pas, emprisonné par les mains de Simone, et je sentais la tiédeur de sa gorge sur mon visage ; mais je songeais que la sérénité de cette minute, l'idyllique suavité de ce soir et cette séduction clémente de la nature complice ne seraient plus bientôt qu'un souvenir et que la menace du malheur demeurait aussi proche, malgré l'illusion précaire de ce ravissement.

— Je voudrais rester ici toujours... ne jamais revenir à Paris...

— Pourquoi ? me demanda-t-elle. Nous serons aussi heureux à Paris qu'ici.

Je n'osais répondre par des paroles ; je voulais secouer la tête, seulement, à droite et à gauche, mais ses deux mains m'en empêchaient.

— Pourquoi serions-nous moins heureux à Paris ? Dis, pourquoi ?

Comme je me taisais, elle répéta :

— Pourquoi ? Pourquoi voudrais-tu ne jamais revenir à Paris ?

Mon trouble devint si violent que je tremblais presque entre ses bras. C'était une grande angoisse très douce, qui me courbait là, frémissant, luttant contre mes larmes, sur cette poitrine de femme, dans la caresse de ses doigts

et parmi l'insigne bénignité de ce soir. La nuit envahissait le ciel violet ; tout s'obscurcissait alentour et se mourait insensiblement ; la face même de Simone s'imprécisait dans l'unanime dissolution des formes et des teintes ; l'espace, sans dimensions, se peuplait de mystère, et la vie réelle ne se révélait plus que par le murmure des eaux, par d'imperceptibles palpitations dans les branches des pins et par les feux périodiques que jetait dans l'immensité des ténèbres marines le petit phare perdu de l'île aux Moines. J'entendis, comme en songe, la voix de Simone qui demandait encore :

— Pourquoi, Jean ? Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Je balbutiai :

— Ici, nous sommes seuls... tu es à moi...

— Je suis à toi toujours, partout.

— Pas autant qu'ici... Ecoute, Simone...

Oserais-je lui parler, dire tout ce que j'avais décidé de lui dire et me libérer enfin du secret qui me torturait ? Je me dégageai de sa caresse ; je m'assis près d'elle, tout près, pour distinguer ses prunelles dans la nuit, et je saisis son bras que je serrai fortement. Mon exaltation, sans doute, était visible, car Simone, attristée, murmura :

— Comme tu es agité, ce soir ! Et tu es injuste aussi.

— Injuste ? Tu ne sais pas, Simone... Ecoute-moi... je vais te dire...

— Oui, répondit-elle, suppliante ; dis-moi tout ce que tu me caches. Tu es inquiet ; tu as un chagrin que je ne devine pas ; j'ai bien remarqué, tout à l'heure, quand nous marchions sur le sentier de la falaise, et quand nous revenions, aussi, de la Clarté... Je voudrais tant que tu me dises franchement... mon chéri, mon petit Jean...

Alors, je commençai, péniblement, à lui parler.

— Il y a quelques jours... huit jours, à peine... mardi, oui, mardi dernier... je suis allé, le matin, à la prison de la Santé. Quand je suis revenu, tu étais dans le salon .. tu te rappelles ? Tu n'étais pas seule... André Clarence était avec toi... Tu te souviens ?

— Oui.

— Au moment où je suis entré, il te parlait de son voyage à Florence.

— Oui, je me souviens.

— Avant d'entrer... avant d'entrer dans le salon où vous étiez tous les deux... écoute-moi bien... je suis resté dans mon cabinet, quelque temps... La porte était entr'ouverte...

Je me tus subitement, et nous demeurâmes silencieux, joignant presque nos visages dans l'ombre. Cette nuit aurait eu, pour nous, si je n'avais point parlé, tant d'allégresse et tant de béatitude ! Tant de sérénité, tant de charme apaisant s'offrait là, pour nous, dans ce jardin étranger, sur cette vieille terre assoupie

en face de l'océan ! Il eût été si bon de prendre ses mains, de ne plus penser, de laisser le bonheur entrer et se répandre en moi !

— Hé ! bien ? demanda Simone.

Il fallait parler, maintenant, et je m'en irritais. Je n'aurais pas dû l'interroger dans ces ténèbres. Comme elle y cacherait bien sa confusion ! Je ne verrais pas rougir ses joues, ni battre ses paupières, ni transparaître dans ses prunelles l'audace du mensonge ; je ne percevrais d'elle que sa voix...

— Jean, mon petit Jean, je t'en prie...

J'eus honte de ma faiblesse ; je continuai :

— La porte était entr'ouverte. André te parlait, sans se douter que j'étais là et que j'entendais ce qu'il te disait. Je n'ai pas besoin de te répéter ce qu'il te disait.

— Ah ! tu as entendu...

Je ne la voyais plus, malgré l'effort de mes yeux. Mais sa voix ? Qu'y avait-il dans sa voix? De la surprise, seulement ? De l'embarras ? Ou de la terreur, déjà ?

— Il t'a dit qu'il t'aimait, qu'il voulait être ton amant, et il t'a donné rendez-vous, le vendredi suivant, dans un petit appartement qu'il a, rue de Ponthieu.

— Oui, c'est vrai.

— Voilà pourquoi j'étais triste, tout à l'heure, sur la falaise, et sur le chemin de la Clarté.

Elle eut un petit rire tendre de reproche, et je sentis ses lèvres se poser sur mon front.

— Tu es triste, à cause de cela ? Tu es triste depuis huit jours, à cause de cela, et tu ne me disais rien ! Oh ! Jean, que c'est absurde !

J'écartais mon visage de son baiser, car son rire, son petit rire tendre de reproche, m'avait rappelé cruellement l'autre rire, le petit rire étrange et bref, sa seule réponse à la prière d'André.

— Mon chéri, je ne veux pas que tu sois triste. Comme tu es déraisonnable ! Je ne peux pas empêcher André Clarence de me dire des sottises. Ce qu'il m'a dit, il le dit à toutes les femmes, tu le sais bien, et je n'y songeais déjà plus. Oh ! je ne pensais pas que tu en éprouverais du chagrin ; et je ne pensais pas que tu me cacherais ta peine, comme si tu n'avais plus confiance en moi, et qu'il faudrait t'arracher ton secret, ton vilain secret absurde.

Oui, j'aurais dû lui parler plus tôt. J'aurais dû lui parler tout de suite. Elle avait raison ; mais ses paroles me déplurent, comme une tentative oblique de ruse et de diversion.

— Il ne s'agit pas de moi ; il s'agit de toi. Les femmes excellent à retourner les griefs et s'empressent d'accuser, de peur d'être accusées.

— Quels griefs as-tu contre moi ? De quoi m'accuses-tu ? Pourquoi me parles-tu comme tu le fais ? Que crois-tu donc, Jean ?

— Je ne crois rien. Je ne sais rien. Je me trompe : je sais d'abord qu'une femme ne doit pas cacher à son mari une conversation comme celle-là et que je l'ignorerais encore aujourd'hui, sans le hasard qui m'en a fait témoin ; et je sais que tu as écouté sans colère... oui, oui, sans déplaisir... les paroles d'André. Je te regardais ; tu n'as pas eu un geste, pas un mot de protestation... au contraire...

Ses deux mains abandonnèrent mon visage, comme si quelque tristesse subite, quelque muet désespoir ou quelque épouvante les détachait de moi ; et j'entendis sa voix, plus basse, murmurer :

— Oh ! Jean... Jean...

Je m'étais dressé, dans l'ombre, vers sa face qu'elle détournait peut-être.

— Oui, j'écoutais... je vous écoutais tous les deux... je t'écoutais, toi, surtout. J'attendais. Je pensais : « Elle va dire une phrase qui « me rassurera. Elle va prononcer des mots « qui seront pour moi une certitude. » J'attendais, derrière cette porte... j'attendais ta voix... une phrase, un mot... Tu n'as rien dit.

Alors, Simone me saisit le bras, violemment, et je sentis son souffle sur mon front. Elle répéta :

— Que crois-tu donc ? Oh ! tu n'as pas pu croire... tu ne peux pas croire encore...

— Je ne sais pas. Je ne sais pas ce que tu pensais en écoutant André. Je ne sais pas ce

que tu penses maintenant. J'avais décidé d'attendre... d'attendre le vendredi... pour savoir. Je t'aurais suivie... Mais il est parti, lui, le jeudi soir, et nous avons quitté Paris, nous, le vendredi. Alors, je n'ai rien su. Alors, je ne sais rien.

— Tu ne peux pas croire que je serais allée... que je serais allée chez lui, Jean !

L'accent profond de cette voix, sortant de ces lèvres que je ne voyais pas, m'émut étrangement ; elle tremblait, balbutiante, tumultueuse et bouleversée comme l'âme même de Simone.

— Il faut que tu me répondes, Jean. Si tu as un doute, il faut me l'avouer. Il faut me dire si tu n'es plus sûr de moi. Il faut tout me dire, tout, tu entends, même ce qui est injuste, même ce qui me peinera... Moi, je n'ai pas de secret pour toi... Moi, je ne pourrais pas avoir un secret pour toi... Dis, Jean, as-tu confiance en moi ?

— J'avais confiance. Je n'avais jamais eu la pensée de douter. Mais, depuis ce jour-là, je ne sais plus.

— Ecoute-moi, Jean...

Ses mains saisirent de nouveau mon visage, et sa voix changée, sa voix douloureuse et pénible, où je m'évertuais à discerner sa vie secrète, s'approcha davantage encore, si mêlée à mon haleine que nos deux êtres, en cette minute, parurent se confondre.

— Ecoute... je te sens si troublé, là, dans mes bras... et je suis, moi aussi, tellement émue, mon petit Jean, tellement triste... Il n'est pas possible que nous ne nous disions pas, ce soir, tout ce qui nous fait mal. Est-ce que tu crois que je pourrais mentir, ce soir ? Est-ce que tu croiras ce que je vais te dire ? Tu dois bien sentir, mon chéri, comme je suis troublée aussi... Tu dois bien sentir que je dis la vérité... Réponds-moi donc ! Oh ! Jean, je veux que tu me répondes. Tu n'as pas le droit de ne pas me répondre. Est-ce que tu n'as plus confiance en moi ?

Je ne doutais pas de sa sincérité. Oui, je sentais qu'elle dirait, ce soir, la vérité et qu'elle n'oserait pas mentir dans cette solitude et dans ce grand silence. Elle subissait, comme moi, l'influence éparse dans les ténèbres ; la beauté de ce soir l'exaltait ; elle participait confusément à la vie multiple de l'univers, et il se mêlait peut-être à son émotion quelque obscure ferveur religieuse, née de cette grandeur éternelle qui régnait magnifiquement autour de notre infime querelle.

— Tu veux me forcer à jurer que je ne serais pas allée chez André Clarence ? Nous en sommes donc là, mon pauvre petit Jean ! Dis, est-ce qu'il faut que je le jure ? Réponds-moi. Oh ! je veux que tu me répondes.

Je la croyais. Je la savais sincère. J'avais, en cette minute, la certitude qu'elle ne serait

pas allée chez André. Elle m'aimait. La pensée de me trahir l'indignait et la révoltait. Je percevais distinctement son angoisse, et j'écoutais son désespoir jaillir en phrases heurtées.

— Je te crois, Simone. Calme-toi. Je sais que tu m'aimes.

Elle était redevenue, maintenant, la compagne de naguère, fidèle et loyale ; André Clarence était parti ; il ne la troublait plus ; il avait disparu, sans doute, de sa pensée, et elle ne se souvenait plus qu'il l'avait troublée. Mais je me souvenais, moi, de son rire équivoque, du petit rire de demi-consentement et d'inconsciente complicité, qui m'avait révélé, dans cet instant, l'âme profonde de Simone, aussi sûrement que me la montrait aujourd'hui sa tendresse certaine.

— Oh ! oui, Jean, je t'aime. Jure-moi que tu me crois.

— Oui, oui, je te crois. Je jure que je te crois.

La femme qu'elle avait été près d'André Clarence n'existait plus. Elle ressusciterait, peut-être, demain, mais là, dans cette nuit limpide, elle n'était plus qu'un lointain fantôme insaisissable évanoui dans le passé. En vérité, Simone avait oublié cette seconde de tentation et d'émoi, cette rêverie fugitive, peut-être inavouée, qui n'aurait, sans doute, laissé nulle trace dans l'écoulement perpétuel des sensa-

tions et des pensées, si je n'avais surpris ce mauvais rire dénonciateur.

— Es-tu rassuré, Jean ? Es-tu content, maintenant ? Tu n'as plus aucun doute, dis ?

Elle n'avait, certes, jamais décidé : « J'irai « vendredi chez André. » Elle n'avait même jamais hésité. Elle n'avait ni lutté, ni délibéré. Cela, je le savais, désormais. Mais si Clarence n'était pas parti, s'il avait revu Simone, s'il l'avait encore séduite et tentée, et s'il avait su ranimer sur ses lèvres ce rire si bref qu'elle ne s'en souvenait plus...

— Tu ne doutes plus, mon chéri ? Dis, plus du tout ? Tu ne douteras plus jamais ? Dis, tu es heureux, Jean ?

Etais-je heureux ? Ne devais-je pas l'être, puisqu'elle m'aimait, puisque je le savais, puisque c'était une certitude, maintenant ? Ce bonheur ne me suffisait-il pas ? Et que pouvais-je exiger d'elle encore ? Pouvais-je lui reprocher d'avoir été, un instant, effleurée, non pas même par une pensée de trahison, mais par une vague rêverie voluptueuse qu'un autre homme avait insinuée en elle, perfidement, et dont sa mémoire innocente ne conservait nul souvenir ?

— Puisque je t'aime, tu dois être heureux.

Elle m'avait saisi dans ses bras, et je ne résistais presque plus à son étreinte.

— C'est toi qui ne m'aimes pas. D'abord, si tu m'aimais bien, tu n'aurais pas eu cette

vilaine idée ; et puis, même si tu avais douté, une seconde, de ta petite Simone, tu lui aurais tout avoué, tout de suite. Oh ! le méchant, qui ne disait rien, qui était triste et qui croyait des choses absurdes ! Je ne devrais pas te pardonner si facilement ; je devrais me fâcher .. oui, oui, me fâcher très fort, au lieu de t'embrasser et de te caresser... Alors, méchant, c'est bien vrai : tu n'es plus triste, plus triste du tout ?

Son bavardage tendre m'apaisait, et j'entendais, entre ses baisers, son rire d'enfant qu'assourdissait encore un peu d'angoisse.

— Tu n'es plus triste ?

— Non, Simone, c'est fini.

— Tu ne seras plus jamais triste ? Tu n'auras plus jamais de secret pour ta petite Simone ? Tu l'aimeras toujours, autant qu'elle t'aime ?

— Oui, oui. Je te demande pardon. Je t'aimerai simplement, comme tu le mérites, sans gâter notre bonheur par mes sottises. Tu me pardonnes ?

— Laisse-moi mettre ma tête sur ton épaule, là, dans le creux... Je suis contente. Serre-moi bien, mon petit Jean. Regarde la nuit... Comme c'est calme, partout ! On n'entend que la mer, tout doucement. Je voudrais dormir là, jusqu'à demain, avec toi.

Toute mon amertume s'était évanouie. Je pressais de mes deux bras le corps de Simone, anxieux de saisir le bonheur et de le retenir

dans mes mains. Y a-t-il sur la terre une joie plus profonde, plus aiguë, plus complète que de tenir dans ses bras la femme aimée et de savoir qu'on est aimé ? Je le savais par une intuition secrète, par une révélation plus certaine que toutes les enquêtes et toutes les déductions. Un immense attendrissement emplissait l'espace, et j'abandonnais toutes les forces de mon être à cet enivrement, la face tournée au ciel et les yeux largement ouverts, comme pour recueillir en moi le tremblement fraternel des étoiles, qui descendait, à travers les mondes, jusqu'à notre pauvre embrassement humain.

IX

Quand je m'éveillai, le lendemain, près de Simone endormie, le souvenir de notre entretien nocturne me fut une heureuse surprise. Pour la première fois, depuis ces huit jours, à la minute où resurgissent soudain les joies et les peines de la veille et tout le pauvre drame que chaque matin renouvelle, je ressentis une intense allégresse. J'avais confiance ; j'étais sûr de Simone ; je regardais l'avenir en moi-même, et je souriais au bonheur tranquille que j'apercevais maintenant ; j'aimais la vie ; elle m'apparaissait douce et clémente, aisée pour qui sait jouir d'elle avec simplicité.

Simone reposait près de moi. Je la regardais, paisible, abandonnée, et je me reprochais de l'avoir soupçonnée. Sommes-nous responsables d'une impression fugitive, dont nous n'avons pas même conscience, qu'élabore à notre insu, dans les régions troubles de l'être, notre secrète vie animale et qui disparaît aus-

sitôt, entraînée dans le flux perpétuel des sensations ? Personne n'est à l'abri des tentations malsaines ; les meilleurs les subissent sans s'y complaire, sans y fixer leur attention ni leur désir, sans les discerner clairement ; ainsi, je le savais, Simone avait rêvé d'amour, innocemment, pendant quelques secondes, tandis qu'André Clarence lui parlait. Y a-t-il, en vérité, une seule femme au monde qui puisse jurer de n'éprouver jamais, en écoutant des paroles d'amour, même un attendrissement passager, même la douceur alanguie qu'insinuent la musique des mots et la séduction caressante des phrases chuchotées ?

Je me levai. J'étais heureux, puisque Simone m'aimait ; et le plaisir d'être loin de Paris, la griserie de notre belle solitude maritime m'enchantaient. J'ouvris la fenêtre, pour jouir du soleil matinal illuminant le ciel et la mer, à l'infini ; mais je n'aperçus qu'une grande nappe grise, uniforme, qui baignait toute l'étendue blême et se réfléchissait sur la plaine houleuse des eaux ; il pleuvait ; le vent me frappa violemment au visage, et je refermai la fenêtre. J'en éprouvai d'abord un regret et une désillusion ; je me couchai de nouveau, déjà consolé ; quel bonheur valait celui de demeurer près de Simone, longtemps, tout le matin, tout le jour, et d'ignorer le reste du monde ?

Elle s'agita faiblement, soupira, tourna la tête sur l'oreiller, et, quand elle ouvrit les yeux

et vit mon visage qui touchait presque le sien, je perçus distinctement son émotion. D'abord, elle m'observa, un peu craintive, comme pour deviner si quelque pensée mauvaise subsistait en moi, et si je doutais encore ; puis, joyeux de notre égale certitude, nous échangeâmes, d'un même mouvement qui joignit nos deux bouches, notre double sourire triomphant.

Et nous retrouvâmes aussitôt, miraculeusement rajeunie, l'intimité passionnée de notre première tendresse. Mieux que la veille, sans arrière-pensée, avec une exquise spontanéité, nous fûmes les amants que nous étions naguère, enivrés d'un bonheur qu'ils n'osaient espérer et qui trouble le cerveau comme un vin savoureux.

Elle voulut, malgré le vent et la pluie, marcher avec moi sur les chemins de la côte et se griser d'immensité. Nous escaladâmes, au delà de Trestignel, le sentier glissant qui monte, à travers les escarpements de la pointe, jusqu'à la muraille ruinée du Château. Elle s'accrochait, en riant, à mon bras ; des gouttelettes tremblaient dans sa chevelure que dénouaient les rafales ; les yeux brillants, la voix claire, elle m'entraînait, agile, parmi les blocs inégaux. Devant nous, l'île Tomé s'effaçait à demi dans la brume, et les nuées grises s'épanchaient en fine rosée ruisselante sur la grisaille mouvante de l'océan.

Quand nous rentrâmes, à l'heure du déjeu-

ner, Francis me remit un télégramme : André Clarence m'annonçait que, parti le matin de Quiberon, il arriverait à Trestraou dans l'après-midi. Aussitôt, par une métamorphose foudroyante, je redevins l'homme que j'avais été, une semaine auparavant ; oui, ce fut en moi, subitement, une ruée de haine farouche contre André, et, dans la même seconde, tandis que m'apparaissait clairement la fragilité de mon bonheur, l'absolue confiance que m'inspirait Simone s'effondra. Je dis, d'une voix déjà brève et mauvaise :

— André sera là ce soir. Il vient dîner, coucher sans doute. Peut-être même compte-t-il rester plusieurs jours. Il est d'une indiscrétion...

J'entrevoyais mille complications secrètes, une œuvre de séduction patiemment poursuivie, une volonté perverse et têtue, un réseau de trahison sournoise autour de moi. Simone n'avait-elle pas suggéré cette visite au tentateur ? L'avait-elle appelé ? M'avait-elle menti, hier ? Mentait-elle encore, ce matin ? Ah ! ne pouvoir, ne pouvoir jamais discerner, sous la candeur apparente du visage, dans l'ingénue limpidité des prunelles qui semblent transparentes comme des yeux d'enfant, la vérité secrète, l'effrayante vérité inconnaissable :

— Il faut lui télégraphier, dit Simone, expliquer que nous ne pouvons pas...

Je haussai les épaules en ricanant, ressaisi tout entier par ma colère ancienne.

— Lui télégraphier ? Vraiment ! Et lui télégraphier où, je te prie ? Il a quitté, ce matin, Quiberon, par la route. Où est-il, maintenant ? Le sais-tu ?

J'allais ajouter : « Tu le sais, peut-être. Tu « sais, sans doute, si vous êtes complices, où il « doit s'arrêter pour déjeuner. » Mais je vis, dans le regard qu'elle fixait sur moi, tant de tristesse humble que j'eus honte d'exprimer mon injuste soupçon. Car j'en comprenais maintenant l'injustice ; j'étais plus calme ; je savais que Simone m'aimait ; je ne doutais pas, je ne devais pas douter d'elle, et la raison m'ordonnait d'interdire à ma pensée le retour de l'obsession.

— Nous rentrons demain à Paris, dit Simone. Je ne veux plus que tu aies jamais les mauvaises pensées que tu m'as dites hier soir, et je déteste André Clarence, puisqu'elles te sont venues à cause de lui. Nous le verrons moins souvent. Nous ne le verrons plus. Nous rentrerons à Paris dès demain, n'est-ce pas, Jean ?

— Non, Simone. Nous verrons André moins souvent, si tu veux. Mais ne crains rien ; il peut venir ; je ne songe plus à toutes les choses que je t'ai dites hier.

J'ajoutai gaîment, en l'embrassant :

— Je n'ai pas peur d'André, va ; je sais bien que tu ne l'aimes pas.

J'étais sincère. Je savais qu'elle ne l'aimait pas. Je savais qu'elle m'aimait, et je me le répétais à moi-même, pour chasser toute ma colère et pour recouvrer toute ma sérénité.

— Qu'il vienne. Il ne peut plus être mon ami, comme autrefois, mais ce serait te faire injure de le traiter en ennemi. Je ne lui en veux pas. Au contraire : grâce à lui, je sais maintenant combien tu m'aimes.

— Je te remercie, Jean. Mais je préfère, moi, ne plus le voir.

Je l'embrassai de nouveau, en riant, et je plaisantai :

— Il est si séduisant ! Tu aurais peur de succomber ?

Elle rit aussi, et le déjeuner s'acheva paisiblement. Mes pensées, cependant, restaient inquiètes et confuses, et je ne perçus clairement en moi qu'une étrange impatience de voir André, de voir André et Simone face à face. Que pensait-il ? Avait-il oublié son désir ? Voulait-il encore être l'amant de Simone ? Et elle, elle qui m'aimait, qui ne l'aimait pas, qui m'aimait, moi seul, n'éprouverait-elle plus jamais aucun trouble devant lui ? Ne serait-elle plus jamais tentée par cet homme comme elle l'avait été, comme je savais qu'elle l'avait été, un instant ? Je voulais les voir face à face et les épier.

Il descendit, vers cinq heures, d'une voi-

ture boueuse qui repartit aussitôt, emmenant ses compagnons inconnus vers Trestraou ; et ses premiers mots me rassurèrent :

— Bonjour ! s'écria-t-il joyeusement. Nous nous arrêtons un jour ici, et je suis bien heureux de vous voir en passant. Nous avons retenu nos chambres à l'hôtel. Demain matin, nous filerons vers Paimpol et Saint-Brieuc. Voulez-vous de moi pour dîner ?

J'affectai, sans effort, une joie cordiale et spontanée. Donc, André demeurerait près de nous quelques heures seulement ; dès le lendemain, il s'éloignerait ; dès demain, je retrouverais tout mon bonheur dans ma solitude avec Simone. En vérité, je ne le haïssais presque plus ; j'éprouvais un grand allègement et le bien-être délicieux qui succède à la peur. Je n'abandonnais point, pourtant, mon projet d'enquête et d'espionnage.

— Montre-lui le jardin, Simone, jusqu'à la mer. Je vous rejoins tout de suite.

Il contait son voyage, les lieux qu'il avait visités, ceux qu'il visiterait en quittant Perros-Guirec. Rentré dans la maison, je les observai tous deux à travers le rideau d'une fenêtre ; ils ne se rapprochèrent pas, ne se parlèrent point à voix basse ; nul sourire équivoque ne parut sur les lèvres d'André, nul éclat dénonciateur dans ses prunelles, nulle ardeur révélatrice dans les gestes tranquilles de ses mains. Je contemplais sa grâce virile, sa force élégante et

souple et la beauté, un peu banale, de son visage ; alors, une angoisse aiguë m'étreignit, tandis qu'ils descendaient lentement les gradins ; dès qu'ils ne me furent plus visibles, je courus derrière eux. André demandait, désignant un canot minuscule échoué sur une étroite grève, entre les roches :

— Elle est à vous, cette barque ?

— Oui, répondis-je ; on l'a tirée sur le sable, à cause du mauvais temps ; elle est si petite que la moindre houle l'emplirait.

— C'est un joujou. On peut, vraiment, aller en mer dans cette coquille ?

— Quand il n'y a pas de vent.

— C'est bien dangereux. Tu sais nager, toi, Jean ?

— Oui.

— Moi, je ne sais pas.

— Tu as tort. Il est bon de savoir.

Simone remontait déjà vers la maison. En me quittant, elle me regarda, un peu timide, et ses yeux, plus que sa bouche, me sourirent, imperceptiblement, pour me dire qu'elle m'aimait.

— Et ton procès, André ? Parle-moi de ton procès.

Je l'interrogeais, bienveillant, avec un peu de condescendance et presque de compassion, comme on en peut éprouver pour un rival malheureux. Je pensais : « Il ne songe plus à « détruire mon bonheur. S'il le voulait encore,

« il n'y réussirait pas. Je me défierai de lui, « quand même, et je le surveillerai. On n'est ja- « mais trop prudent. Mais je suis tranquille, « désormais. »

Et je partis avec lui pour une promenade sur la côte, sans prier Simone de nous accompagner.

X

— Croyez-vous, Bapst, que la foule approuve l'article de Clarence ?

— Non, certes, répondit le vieux parlementaire. Elle n'a pas encore recouvré son sang-froid. Mais nous devons, dès maintenant, expliquer et justifier nos idées, nous défendre, démontrer que nous ne sommes ni des naïfs, ni de mauvais Français ; plus tard, quand l'apaisement commencera, les gens nous jugeront mieux ; ce sera long, sans doute, et il n'est que temps de les inviter à réfléchir.

Pierre Bapst, Paul-Simard, Saumenet, Pascal Vérini, Brigitte Silva, Clarence et Suzanne Allen avaient, ce jour-là, déjeuné chez moi, et nous étions réunis dans le salon, où Francis venait d'apporter le café. Les trois fenêtres s'ouvraient sur la claire trouée du boulevard, qu'illuminait une chaude après-midi de juin commençant. Presque tous entouraient Bapst, graves, un peu nerveux, car le procès

d'André Clarence devait être jugé le surlendemain. Je me taisais, plus soucieux qu'eux tous; j'allais plaider, deux jours après, pour Caspar.

— Il n'est que temps, en effet, disait la vieille Brigitte Silva. Voilà des années que toutes les forces de l'Europe et du monde sont coalisées pour exciter partout la fureur et la haine. En peut-il résulter autre chose que le désordre et l'affolement universels et, si l'on ne se décide pas à réagir, à la fin, très énergiquement, une impossibilité générale d'entente et d'union? Est-ce vrai, Ravenne?

— Oui... sans doute.

Je n'écoutais ni Bapst, ni Brigitte Silva, ni les autres. J'observais André Clarence. Il était assis près de Simone et lui parlait à voix basse. Je les regardais, mécontent d'un malaise trouble que je sentais grandir en moi ; ce n'était pas seulement, à la veille du double procès, l'énervement inévitable ; je ressentais une angoisse, émanée de ma vie profonde, qui m'oppressait, m'étreignait le cœur, me meurtrissait la poitrine d'une anxieuse douleur indéfinie. Oui, j'éprouvais encore, en face de Simone et d'André, la même crainte que naguère ; un mois à peine s'était écoulé depuis notre retour de Trestraou, et déjà s'évanouissait ma sérénité précaire.

J'étais, pourtant, en rentrant à Paris avec Simone, si sûr d'elle et de moi, si sûr du bonheur ! Pas une seule fois, nous n'avions rap-

pelé nos confidences nocturnes dans la grande paix du jardin breton, devant la mer invisible et bruissante ; à peine prononcions-nous le nom d'André Clarence ; nous étions d'accord, tacitement, pour ne plus l'inviter ni le retenir, et pour relâcher, peu à peu, notre ancienne amitié. Avait-il remarqué notre réserve ? Ou, craignant quelque péril, tempéré sa première audace ? Il semblait éviter de s'attarder près de nous, moins familier, plus lointain et comme s'en allant de notre vie, lentement, sans violence, sans scandale ni paroles mauvaises, vers l'oubli prochain. Que pensait-il ? Je l'ignorais, et ses pensées m'étaient devenues indifférentes, oui, presque indifférentes, en vérité, puisque je ne le craignais plus. Je me souvenais, certes; je revoyais parfois, dans ma mémoire singulièrement fidèle, Simone et André, tels que je les avais surpris, seuls dans le salon, à travers la dentelle des rideaux ; et cette évocation me laissait encore quelque vague émotion, une inquiétude atténuée, à demi effacée déjà, qui persistait pourtant et s'allait dissiper bientôt. Mon bonheur n'était plus menacé. Je n'avais pas encore recouvré toute mon ancienne quiétude, mais je ne craignais plus André Clarence.

Il continuait, cependant, de venir assez fréquemment, pour m'entretenir de son procès, et nous le vîmes plus souvent, à mesure qu'approchait le jour de l'audience. Je supportais

patiemment sa présence, me promettant de l'éloigner, plus tard, quand le jugement serait prononcé. Mais, aujourd'hui, je me reprochais de l'avoir invité avec nos amis ; ce dialogue chuchoté, que je n'entendais pas, m'irritait, et, malgré moi, je me demandais encore : « Que « se disent-ils ? A-t-il juré d'être son amant ? Et « elle, est-elle à l'abri, maintenant, de toute fai- « blesse ? Il l'a tentée, un instant... je le sais... « je me souviens de son rire... » Est-ce que, vraiment, je ne craignais plus André Clarence ?

— J'espère, disait Bapst, que l'amour de la patrie se transformera dans tous les grands Etats, qu'il cessera, quelque jour, d'être un instinct déchaîné, une fureur mystique et sacrée, un appétit universel de haine et de domination; car chaque peuple, aujourd'hui, ne consent à vivre en bonne intelligence avec ses voisins que s'ils acquiescent à ses volontés.

Sylvain Némo protesta :

— Avouez, pourtant, que nous avons fait quelques progrès. Il me semble que notre patriotisme est raisonnable et qu'il y a, chez tous les peuples, beaucoup d'esprits assez clairvoyants pour concilier l'amour de leur pays avec la sagesse et le respect d'autrui.

Bapst, souriant, répondait :

— Sans doute. Nous le croyons. Nous sommes persuadés de notre propre modération et de notre équité. En réalité, quand il ne s'agit plus de discussions théoriques, lorsqu'un con-

flit nous met aux prises avec un peuple voisin et qu'il faut le régler effectivement, combien d'entre nous savent résister à l'orgueil national, faire taire les sottes voix qui nous disent : « Ne faiblis pas. Songe que ton pays est le pre- « mier du monde et qu'il y va de sa gloire de ne « rien céder. » ? Combien sont capables de confronter froidement nos aspirations avec celles qu'un voisin nous oppose et d'essayer, en toute bonne foi, de réaliser un accord basé sur la justice et sur l'égalité ? Combien sont capables d'apprécier sereinement les intérêts légitimes d'un autre peuple et d'être, dans le même instant, avec la même conscience et la même loyauté, citoyens de leur patrie et citoyens du monde, juges intègres en même temps que parties ? Dans nos discours, oui, nous admettons, sincèrement, l'égalité des peuples, mais je ne crois pas qu'il y ait au monde, à cette heure, une grande nation assez sage, assez lucide et bien pensante pour renoncer, dans ses actes, dans sa conduite que déterminent ses passions et ses instincts profonds, à un état privilégié dans l'univers, à un idéal de grandeur et de prééminence qui entretient les rivalités et perpétue les haines.

Est-ce que, vraiment, je ne craignais plus André Clarence ? A quoi bon dissimuler et feindre puérilement cette assurance ? Mon trouble ne s'apaisait point ; je les épiais tous deux, obstinément ; je guettais leurs gestes, attentif à sai-

sir chacun de leurs regards et chacun de leurs sourires. Il n'aimait plus Suzanne Allen ; il ne l'avait jamais aimée ; il ne la regardait même pas ; c'était Simone qu'il voulait... Est-ce que je doutais, maintenant, de Simone ? Est-ce que je ne croyais plus, maintenant, qu'elle m'aimait? Etais-je encore sûr qu'elle ne me trahirait jamais ? Elle ne m'inspirait ni colère, ni rancune, mais je sentais vaciller et fléchir ma certitude. N'aurait-elle plus de défaillance ? Ne serait-elle pas encore tentée, puisqu'elle l'avait été ? S'il avait juré de la séduire et s'il s'évertuait, de toute sa volonté tenace, patiemment, habilement, d'un effort constant, sournois, perfide... Subitement, j'eus honte de ce doute injurieux, qu'elle ne méritait pas ; mon espionnage m'écœura ; je décidai de ne les plus épier, de ne plus penser à eux ; je me détournai ; je m'approchai de Pierre Bapst, qui disait :

— Je voudrais que chaque citoyen de chaque pays fût capable de considérer sa patrie sous un double aspect. Je voudrais qu'il la connût comme une grande personne morale, qui a des besoins légitimes, de justes aspirations, des droits, et dont il doit assurer, pour sa part, l'harmonieuse continuité dans le temps. Et je voudrais aussi qu'il sût voir en elle, dans le même instant, un individu dans un ensemble, une cellule dans un organisme, une société particulière dans la société des nations. Il n'y a pas là de contradiction : dans

l'intérieur de leurs frontières, les citoyens ont appris à ne réaliser leur activité personnelle qu'à condition de ne point léser leurs semblables ni la collectivité ; leurs droits sont limités par ceux de leurs concitoyens ; à chaque droit correspond le devoir strict d'en permettre l'exercice chez autrui ; c'est une discipline qui nous est enseignée dès l'enfance et que nous acceptons ; nous ne songeons presque plus à opprimer notre voisin ; nous nous efforçons de concilier les intérêts divergents ; la vie sociale est faite d'accommodements, de concessions réciproques, de transactions, de soumissions à la règle. De même, la vie internationale doit être basée sur un sentiment sincère et sur une pratique effective de l'égalité, et les peuples doivent se comporter, vis-à-vis des autres peuples, comme se conduisent entre eux les individus d'un même groupe. Chaque patrie doit s'efforcer vers son idéal, pourvu qu'elle respecte les tendances légitimes des autres patries, ses égales, et renonce au désir mystique de suprématie qui a été, jusqu'à ce jour, qui est encore, dans beaucoup de cerveaux, l'essence secrète, déraisonnable et pernicieuse du patriotisme.

— Bravo ! s'écria Brigitte Silva. Voilà les idées qu'il faut répéter tous les jours dans votre journal, Clarence.

Il acquiesça, en souriant, d'un geste rapide. Je les observais de nouveau ; ils n'avaient pas interrompu leur conversation discrète, pres-

que clandestine. Ma colère, brusquement, s'exaspéra ; je fis quelques pas vers eux, car je voulais, oui, je voulais avidement entendre les phrases qu'il chuchotait à Simone attentive. Tant de patience, tant de complaisance imbécile me lassaient, à la fin. Je marchais vers eux ; mon sang-froid faiblissait ; je me sentais prêt à je ne sais quelles violences ; mais, avant de les atteindre, je redevins maître de moi ; je souris à Simone qui me regardait, un peu surprise, et je revins lentement vers Bapst et Brigitte Silva.

— Sans doute, leur dis-je, il y a quelque analogie entre une patrie au milieu des autres patries sur le globe et un individu parmi ses concitoyens. Mais il n'y a pas identité ; et peut-on appliquer aux collectivités les règles qui valent pour les individus ?

— Et puis, ajouta Sylvain Némo, tous les hommes n'ont pas la sagesse de M. Bapst. Nous ne sommes pas encore des anges, comme le dit M. Clarence, et beaucoup ne sont encore que des bêtes ; ils ne subordonnent pas toujours, quand il le faut, leurs intérêts à ceux de leurs semblables ; il y a des révoltés, des insociaux, des criminels ; il y a ceux aussi qui ne peuvent, malgré leur désir et leur bonne volonté, concilier des revendications contradictoires ; et nous avons besoin d'une police et d'une magistrature pour mettre les insociaux à la raison et pour prononcer des arrêts obligatoires, quand les

particuliers n'ont pu s'entendre. De même, il y a toujours eu, et peut-être y aura-t-il toujours des peuples rebelles et des litiges internationaux trop profonds ou trop aigus pour être réglés par accord amiable...

— Oui, disais-je encore, résolu maintenant à ne plus voir ni André ni Simone et à les oublier tous deux, oui, je sais bien qu'on peut instituer une juridiction collective pour réprimer les infractions des peuples délinquants et pour arbitrer les différends que les parties sont impuissantes à résoudre. En doctrine, c'est fort beau et fort intéressant ; mais en fait ? Quel sera le pouvoir effectif de cette juridiction ? Sera-t-elle plus forte que les intrigues et les coalitions ? Pourra-t-elle assurer l'exécution de ses arrêts ?

— Je l'ignore, répondit Bapst, n'étant ni prophète, ni constructeur de cités. Je n'ai qu'une foi médiocre en la vertu des hommes, et je ne crois guère à l'âge d'or, ni dans le passé, ni dans le futur. C'est, d'ailleurs, un vain exercice, et purement académique, que de rechercher si les guerres cesseront un jour, ou si elles dureront autant que la pauvre humanité.

— L'important, interrompit Brigitte Silva, c'est de les rendre aussi rares que possible.

— C'est d'avoir, ajouta Paul-Simard, la constante volonté de faire, toujours, pour les

empêcher, tout ce qui est au pouvoir de l'homme. En empêcher une seule, quel bienfait !

Pierre Bapst continuait :

— Il faut maintenir une force armée pour les besognes de police et de répression internationales, comme il faut conserver, à l'usage des mauvais citoyens, des gendarmes et des juges. Nous avons l'horreur et le dégoût de la guerre, mais nous savons bien que nous devrons, parfois, imposer par la force le respect du droit à des peuples qui l'oublieront. Cela encore n'est pas contradictoire : enseignons sans relâche l'idéal de concorde et de fraternité qui devrait se réaliser, qui, peut-être, se réalisera dans l'avenir lointain ; et, en même temps, comme nous savons que c'est un idéal et que la réalité d'aujourd'hui ne lui ressemble guère, gardons toute notre force, pour n'être pas dupes de nos rêves. Proclamons que la vraie sagesse est dans la bienveillance et que le bonheur est dans la tolérance réciproque et dans l'amour ; ne le proclamons pas seulement ; il faut que cet idéal inspire nos paroles, mais aussi nos pensées intimes, notre volonté et nos actes ; essayons, consciencieusement, courageusement, patiemment, d'adoucir et de transformer, par une longue propagande, le cœur des hommes. Mais aussi continuons, tant que le cœur des hommes sera puéril et barbare, d'équiper des soldats et de forger des armes contre les peuples affolés d'orgueil qui oseraient

violer le pacte international. Il est prudent de prévoir la folie de nos voisins ; il est équitable d'admettre qu'ils prévoient la nôtre.

Brigitte Silva, Pascal Vérini, Saumenet approuvèrent. Je dis :

— C'est la sagesse même.

Mais Sylvain Némo ne semblait pas convaincu. Il objecta :

— Ce n'est pas contradictoire, je le veux bien. Pourtant, ces deux préceptes procèdent de tendances opposées. Les foules sont simples et peu capables de se laisser conduire, dans le même moment, par deux notions contraires ; elles sont passionnées, c'est-à-dire impulsives, violentes, intolérantes, exclusives. Je doute qu'un peuple puisse conserver un tel équilibre et se partager également entre les œuvres d'union et de concorde et les œuvres de lutte et de brutalité ; les unes, tôt ou tard, l'emporteront sur les autres, et ce sera, ou bien la guerre délibérément acceptée, ou bien la paix sans la garantie nécessaire de la force, c'est-à-dire, sans doute, la guerre encore.

Je ne les écoutais plus. André parlait toujours à voix basse, incliné vers Simone qui l'écoutait, amusée, et qui souriait. Je ne pouvais détacher d'eux mon regard, et j'essayais, désespérément, de deviner le mystère invisible de leur vie intérieure : « Il lui plaît. Il la sé-
« duit. Il la tente, comme l'autre fois. Il ne
« songe plus à Suzanne. Il vient, peut-être, de

« lui proposer un rendez-vous pour demain,
« pour après-demain... Elle n'a pas répondu.
« Elle hésite. Elle n'a pas encore consenti, mais
« elle sait, peut-être, déjà, qu'elle consentira...
« Elle m'aime, oui, en cette minute, et elle m'ai-
« mera demain encore, oui, mais elle rêve peut-
« être au plaisir qu'elle aurait si elle allait chez
« lui demain... Il est peut-être son amant. »

Mon angoisse croissait, et, dans ce trouble affreux, grandissaient encore de confuses violences, un appétit déchaîné de vengeance et de meurtre, une frénésie homicide, une fureur de brute primitive qui se confondait, ingénument, comme en un cerveau d'enfant ou de barbare, avec l'idée du bien, du droit, de la justice.

— Comme vous êtes soucieux, Ravenne ! Vous pensez à vos plaidoiries ?

Je tressaillis. La vieille Brigitte Silva m'avait touché l'épaule ; je balbutiai, honteux d'avoir été surpris dans cette demi-démence et confus comme si toutes mes pensées apparaissaient dans l'éclat, peut-être un peu hagard, de mes prunelles :

— Oui... après-demain, le procès Clarence... deux jours après, celui de Caspar... Ce sont deux très grosses affaires, qui me préoccupent un peu.

— Vous ferez acquitter Clarence, c'est sûr. Mais Caspar ?

— Caspar aussi, j'espère.

— Vous en êtes capable. Mais je vous

plains, mon pauvre Ravenne ; vous serez obligé, pour défendre cet assassin, de renier toutes vos convictions.

— Croyez-vous ?

Je ne pus retenir un petit rire bref d'ironie et de dérision. En vérité, je comprenais, j'approuvais, j'aimais Caspar ; j'étais pareil à lui ; oui, oui, je sentais que je serais pareil à lui, si je savais que Clarence... Je quittai brusquement Brigitte Silva, et je suivis dans le vestibule Bapst et Némo qui s'en allaient.

— Ce sont des problèmes immenses, disait Bapst, et je crois bien que la seule raison est impuissante à en donner la solution ; mais la raison a-t-elle jamais donné la solution des grandes querelles qui bouleversent les hommes ? Ce sont nos passions qui les provoquent, et c'est avec nos passions que nous les jugeons. Chacun les considère selon son tempérament particulier : les uns sont optimistes, bienveillants, amoureux de concorde et d'harmonie ; d'autres aiment la lutte et la violence, la brutalité de l'instinct, l'aventure, la gloire. Pourra-t-on jamais concilier des aspirations si contraires ? Pour moi, si j'ai parlé comme je l'ai fait, c'est que je suis un homme simple et doux, un pauvre homme tolérant qui essaie de comprendre et de pratiquer la bonté, l'indulgence, l'oubli des offenses, la grande charité humaine. Je suis un naïf, peut-être...

Ils partirent. Suzanne Allen les suivait. Je

l'arrêtai. Ne pourrait-elle me renseigner sur Clarence ? Elle parlait volontiers de ses amants, pour peu qu'on l'y poussât, et sa confusion était aisément indiscrète et bavarde. Je lui demandai, affectant de plaisanter :

— Et vous, chère amie, que devenez-vous ? Vos amours ? Voyons, Suzanne, racontez-moi...

Elle se contenta de rire et de me regarder. Je continuai :

— Vous aimez toujours notre bon ami André ? Répondez donc, Suzanne ! Et lui, il vous aime encore ?

Nous riions, tous deux. Je dus répéter, plusieurs fois, mes impertinentes questions. A la fin, elle déclara :

— C'est de l'histoire ancienne. C'est fini depuis longtemps. D'ailleurs, cela ne vous regarde pas ; je ne vous dirai rien.

— Et Clarence ? Il a une nouvelle maîtresse?

— Oh ! je ne sais pas. Je ne m'occupe plus de lui.

— Vous le savez sûrement. Est-ce qu'il fait la cour à quelqu'un ? Voyons, soyez gentille...

— Je vous assure que je ne sais rien. Cela vous intéresse ?

— Pas du tout. Cela m'amuserait de savoir... Allons, dites-moi le nom de sa maîtresse.

— Vous êtes fou, mon cher.

Elle avait ouvert la porte, scandalisée, n'admettant point tant d'inconvenance chez autrui. Je la suivis sur le palier.

— C'est bien vrai que vous ne vous aimez plus, tous les deux ? Racontez-moi, Suzanne... Il vous aime toujours, dites ? Voyons, Suzanne, je vous en prie... Ah ! c'est ridicule... Suzanne !

Elle disparut en haussant les épaules. Irrité, j'entrai dans mon cabinet, où je surpris Jacques Savary et Maud Bertrand qui s'embrassaient.

— Pardonnez-moi, leur dis-je. J'aurais dû frapper à la porte.

Ils sourirent, heureux. Ils devaient se marier le mois suivant. Et je me souvins que Maud avait dit à Jacques : « Si vous me trom- « pez, je vous tuerai. » Elle le tuerait, sans doute ; elle aimait la brutalité libre de l'instinct, la dure justice inflexible, la rigueur du châtiment infligé aux coupables ; et, malgré mon respect, malgré mon affection filiale pour le vieux Bapst, oui, malgré l'adhésion que j'avais donnée, jusqu'alors, à ses paroles de sagesse et de modération, je sentais que ma pensée profonde, celle qui réside dans la secrète intimité de l'être et parvient à peine aux premières lueurs de la conscience, celle que les hommes expriment mal avec des mots et qui, plus que leur volonté, accomplit leur destin, était pareille à la pensée spontanée, simple et barbare de la jeune fille. L'aile de l'ange ne me soulevait pas vers les hauteurs, et j'entendais gronder la bête en moi.

XI

— Messieurs, nos adversaires osent nous reprocher de maintenir dans le monde la violence et la bestialité. C'est le contraire qui est vrai : le véritable idéalisme, les grandes idées de justice, de droit et de liberté, l'horreur de la tyrannie, la défense chevaleresque des nations opprimées ou menacées, la résistance aux peuples de proie, l'amour passionné du sol natal. l'abnégation exaltée jusqu'au don de la vie, tels sont les mobiles dont s'inspirent, avec tous les patriotes, les bons citoyens qui dirigent la France Guerrière. Ils sont, messieurs, les vrais idéalistes, les serviteurs du Bien et du Juste...

Maud Bertrand lisait à haute voix la plaidoirie du bâtonnier Pointillet, que publiait le *Grand Journal*. André Clarence avait été, la veille, acquitté après une brève délibération du tribunal ; mais déjà je ne pensais plus à ce succès, malgré le plaisir réel que j'en avais res-

senti; je n'écoutais guère Maud Bertrand; je songeais : « Maintenant, il faut éloigner défini-« tivement André. Il n'a plus rien à faire chez « moi, rien d'avouable... Je le lui ferai com-« prendre. S'il s'en formalise, je le chasserai. »

— On prétend qu'ils ambitionnent des mandats électifs et, sans doute aussi, de lucratifs emplois dans des conseils d'administration. Quelle dérision ! Non : s'ils ont une ambition, c'est celle de conserver à la France son rang de grande nation, c'est de glorifier les magnifiques vertus de notre race, c'est de sauvegarder, comme un legs sacré de nos ancêtres, l'admirable foyer de civilisation, de lumière et de beauté qu'elle a toujours été...

Lui parlerais-je ? Devais-je provoquer une explication et lui notifier les motifs de notre rupture ? Ne valait-il pas mieux éviter un scandale ? Il est aisé de se détacher doucement d'un ancien ami, insensiblement, sans colère ni violence. A quoi bon faire d'André Clarence un ennemi ? Il me suffisait que cet homme n'entrât plus jamais chez moi ; je me contenterais de lui consigner ma porte, rigoureusement, et, s'il me demandait les raisons de ma conduite, je les lui dirais volontiers.

— Est-il possible, messieurs, qu'un seul honnête homme nous blâme ? Est-il possible qu'un seul homme, ayant au cœur l'amour du

droit et le sens de la justice, refuse de prêcher avec nous la haine sainte contre les barbares modernes? Ils ont fait leur révolution, soit ; mais rien au monde, rien ne pourra nous faire oublier les souffrances indicibles, les tueries innombrables, les viols, les vols, les destructions, les incendies, toutes les tortures tous les désastres et toutes les ignominies dont ils sont responsables. Notre propagande sacrée, notre cri de révolte et d'indignation...

— C'est bien, mademoiselle. Arrêtez là votre lecture ; je parcourrai la fin de la plaidoirie. Vous avez des travaux plus urgents.

Donc, je n'expliquerais ma conduite à Clarence que s'il me mettait en demeure de la justifier. Mais parlerais-je à Simone ? J'hésitai. Ce silence entre nous me pesait. Là-bas, à Trestraou, dès que j'avais dit mon angoisse, quel allègement ! En vérité, cette suspicion était indigne de nous. Et même, est-ce que, vraiment, je soupçonnais Simone ? Non ; j'étais inquiet, j'étais nerveux, je ne pouvais maîtriser mon imagination, mais je savais bien, au fond de moi-même, qu'elle m'aimait. Je lui dirais, avec un sourire un peu humble et repentant, avec un peu d'ironie mêlée à ma tendresse : « Nous ne reverrons plus André Clarence. Je te prie de ne plus le revoir. Ne te « fâche pas ; ne me dis pas que je te fais injure. « Je suis absurde, et je t'en demande pardon. Je

« n'aurais pas de jalousie si je n'avais pas « d'amour. Ne te fâche pas ; ne m'accuse pas « d'être injuste. On ne peut pas se débarrasser « des mauvaises pensées qui obsèdent. Em- « brasse-moi, et dis-moi que tu me com- « prends. »

Lui balbutier ces pauvres phrases, et puis la prendre dans mes bras, me sentir presque défaillir d'émotion, incliner ma tête sur son épaule, laisser le bonheur se répandre d'elle en moi, de moi en elle, dans ce long enlacement immobile et silencieux...

Je me levai, pour aller vers elle, et je la cherchai dans l'appartement. Oui, je lui parlerais ainsi ; elle comprendrait que ma faiblesse était née de ma tendresse ; elle me pardonnerait, puisqu'elle m'aimait. Oui, oui, je lui parlerais ainsi.

Elle était dans sa chambre, habillée, prête à sortir. Quand je l'aperçus, elle examinait dans un miroir son chapeau, un canotier de paille noire aux larges bords ; elle était coquette, charmante, un peu fardée, attentive à son inspection. Et, aussitôt, je pensai : « Elle « va peut-être chez André. » Je lui demandai brusquement :

— Où vas-tu ?

Elle me répondit sans embarras, en nommant trois ou quatre amies qu'elle devait visiter. Je ne songeais plus à lui dire mes phrases de tendresse ; mon malaise s'aggravait ; je

n'étais plus sûr d'elle ; je ne savais rien ; je ne saurais jamais rien. Cette pensée m'affola. Je ne saurais jamais rien, car, si nous fermions notre porte à Clarence, si jamais plus Simone ne le voyait chez moi, comment aurais-je la preuve qu'ils ne se rencontraient point ailleurs et qu'il n'était pas son amant ? Cette impuissance à connaître la vérité, qui m'avait si cruellement torturé un mois auparavant, m'accabla de nouveau, et j'eus la même pensée : « La suivre ! Il n'y a pas d'autre moyen de savoir. » A peine hésitai-je quelques secondes. Cet espionnage ne m'inspirait aucune répugnance ; il m'apparaissait comme une nécessité ; je voulais savoir, savoir tout, savoir enfin. Je décidai : « Je vais la suivre. » Et, jouant déjà mon nouveau personnage, soucieux de n'éveiller nul soupçon dans l'esprit de Simone, je l'embrassai gaîment, et, souriant, je lui dis :

— Bonne promenade, ma chérie. A ce soir.

— A ce soir, Jean.

Je la quittai, et je m'habillai rapidement. J'étais fort ému, certes, mais toute mon attention s'employait à bien combiner l'entreprise ; je ne songeais pas à en imaginer les conséquences ; il fallait, d'abord, épier le départ de Simone, la suivre d'assez près pour ne la point perdre de vue, d'assez loin pour n'être pas aperçu d'elle. J'attendis, debout derrière la porte entr'ouverte de ma chambre ; Simone s'attardait dans la sienne ; j'écoutais, et, main-

tenant, je réfléchissais : « Si elle me surprend, « que lui dirai-je ? C'est absurde... » C'était absurde, en vérité, car je demeurais, au fond de moi-même, sûr de Simone. Me pardonnerait-elle cette insulte ? Et moi-même, aurais-je la volonté d'accomplir cette action jusqu'au bout ? Ne valait-il pas mieux rester sagement dans mon cabinet et revoir les notes de ma plaidoirie pour Caspar, plutôt que de tenter cette niaise et sournoise escorte jusqu'au seuil de ses amies ? Oui, mais, dès que je serais seul, je sentirais de nouveau le tourment accru de mon doute et mon angoisse empoisonnée comme une gangrène qui s'étend et s'infecte. Je ne voulais plus, je ne pouvais plus supporter cela. Non, non, je suivrais Simone.

Elle sortit de sa chambre, passa près de moi sans me voir, traversa la galerie, et j'entendis la porte de l'appartement s'ouvrir, puis se refermer. Elle était sortie. La suivrais-je ? J'hésitais encore, mais je savais déjà que je la suivrais.

— Allons !

Quand je fus sur le palier, j'écoutai. Nul bruit. Je descendis en hâte ; n'avais-je pas trop tardé ? Sous le porche de la maison, un souci de prudence me retint, et j'examinai le boulevard ; alors, j'aperçus Simone qui montait dans une automobile. Je sortis aussitôt, en quête d'une voiture pour la suivre ; je n'en vis point ; déjà, celle de Simone démarrait ;

elle s'éloigna paisiblement vers la rue de Rennes ; d'autres passèrent, sans s'arrêter à mes appels ; je courais, désespéré, explorant la large voie et les rues transversales. La voiture qui emportait Simone n'était plus, entre les arbres, qu'une petite tache rouge décroissante. Quand j'aperçus enfin un fiacre vide, je me précipitai en criant :

— Suivez le taxi rouge, là-bas ! Vite ! Vite !

Nous partîmes rapidement. Debout, je contemplais le point rouge mouvant, et je répétais :

— Vite ! Vite ! Rattrapez-le ! Vite !

Nous faillîmes aborder un gros camion en traversant la rue de Vaugirard. Il y eut un arrêt brusque, qui me renversa dans la voiture, puis un copieux échange d'injures entre les conducteurs.

— Vite ! Repartez !

Je me relevai. Le point rouge avait disparu. La querelle continuait ; je dus me fâcher, menacer, promettre ; enfin, nous repartîmes.

— Plus vite ! criai-je. Nous avons perdu le taxi rouge. Plus vite ! Il faut le retrouver.

Nous ne le retrouvâmes point. En atteignant le boulevard Saint-Germain, le chauffeur, ayant ralenti, me demanda, goguenard :

— Où allons-nous, maintenant ?

Je scrutai le boulevard, à gauche, à droite, puis la rue du Bac, étroite et courbe, puis le

boulevard encore, à droite, vers Saint-Germain-des-Prés, à gauche, vers le Palais-Bourbon. Je ne vis nulle part la caisse rouge de l'automobile. Que faire ? Je payai le chauffeur, et je suivis lentement la chaussée vers le pont de la Concorde.

Maintenant, l'aventure me semblait dérisoire. Je n'éprouvais aucune colère, à peine un peu de dépit et le regret de demeurer dans mon incertitude. Un instant, je pensai : « L'incer-« titude, ce n'est pas toujours le pire. On re-« grette souvent le temps où l'on pouvait encore « être incertain. » Mais non : j'étais sûr de Simone ; je ne redoutais pas ce que j'eusse appris, en cette minute même, si j'avais pu la suivre. Une glace me renvoya mon image ridicule, errante et déconcertée sur le trottoir ; je me sentis humilié, berné par quelque ironique providence pour le geste vilain que j'avais tenté. Le bas espionnage ! L'odieuse besogne d'hypocrisie ! J'allais rentrer chez moi, tranquillement, et je ne voulais plus penser, aujourd'hui, à ces choses.

La tiédeur de l'air m'enchanta. A cause des arbres alignés et du pauvre feuillage déjà malade, la laideur uniforme de la ville s'effaçait à demi ; je marchais dans cette ombre, un peu las et nonchalant, désœuvré, laissant ma pensée vagabonder au hasard. La médiocre végétation me suggéra, sans doute, des idées de campagne et de voyage, et je me réjouis de

partir bientôt pour Trestraou ; je revis la maison, le jardin incliné, la mer à travers les branches transparentes des pins et son ruissellement perpétuel sur les rocs bruns, la barque minuscule ; je regardais, dans mon souvenir, l'étendue bleue, les croupes pâles des Sept-Iles et, çà et là, de blanches taches d'écume qui disparaissaient, pour renaître aussitôt, autour des récifs.

Mais, tout à coup, je me demandai : « Voyons, où vais-je ? » J'avais traversé le pont de la Concorde, et je me trouvais sur la place. « Où vais-je ? Ah ! c'est absurde... » J'allais, d'un mouvement machinal, vers la rue de Ponthieu ; oui, malgré cette indifférence apparente, malgré cette quiétude et cette sérénité, un travail insensible de mon esprit me guidait sournoisement vers la maison d'André Clarence. « Non ! Je n'irai pas. Je n'irai pas, puisque « j'ai décidé de n'y pas aller. » Au lieu de m'engager, à gauche, sous les arbres des Champs-Elysées, j'entrai, à droite, dans les Tuileries. « Je reviendrai à pied, par le Pont-Royal et la « rue du Bac. » Ma lente promenade continua, mais je ne pus chasser, dès lors, une sourde inquiétude ; je ne songeais plus à notre prochain départ ; Simone et André s'étaient emparés de ma pensée ; ils l'emplissaient ; ils l'obsédaient ; et toutes les incertitudes, tous les doutes anciens, toutes les questions que, depuis des semaines, je me posais vainement,

toute l'angoisse épuisante qui me torturait de nouveau, s'amplifiaient, s'unissaient, accablaient mon cerveau las d'un intolérable tumulte, plus puissant que ma volonté. Non, je n'étais plus sûr de Simone ; ma raison, peut-être, plaidait pour elle et s'efforçait de me prouver son innocence par des syllogismes ; mais la raison n'est que la servante des forces obscures qui mènent l'homme, et il n'était pas en mon pouvoir de vaincre mon anxiété profonde que ne guérissaient point ces déductions. Je le comprenais ; je savais l'inutilité de toute résolution, et que, si je décidais : « Je ne penserai plus à Simone ni à André », ils me hanteraient, malgré moi, pareillement. Est-ce qu'il me suffirait de dire : « Simone ne me trompe « pas » et de dénombrer les motifs de croire à sa fidélité ? La vie serait aisée, vraiment, douce et facile, si nous pouvions, à volonté, comme on dépouille un vêtement importun, déshabiller notre pensée de nos soucis et de nos souffrances et la sentir aussitôt libre, légère et nue. Non, cette angoisse était en moi, attachée à ma chair, mêlée à mon sang, incorporée au tissu douloureux de mes nerfs et de mon cerveau ; je pouvais l'oublier un instant et croire que ma raison l'avait chassée ; mais elle était plus robuste et plus tenace que ma raison, et elle durerait tant que je ne saurais pas...

— C'est évident : suivre Simone, il n'y a pas d'autre remède. Ah ! ne plus raisonner, ne

plus discuter ! La suivre, l'espionner, savoir, ah ! oui, savoir !

N'étais-je pas ridiculement faible et puéril ? Et n'est-ce pas une excuse vulgaire, indigne d'un esprit viril, que de dire plaintivement : « Je ne peux plus résister ; je suis emporté ; « je m'abandonne » ? Ne pouvais-je donc, en y employant plus d'énergie, en consacrant à cet effort toute ma volonté, imposer la souveraineté de ma raison à toutes les forces troubles qui la combattaient ? N'étais-je plus le maître de mes pensées ?

— Est-ce que je ne suis plus capable de délibérer, de décider, d'exécuter ?

Le sentiment de cette déchéance m'humilia. En vérité, je ne distinguais plus clairement ce que me conseillait la raison ; je ne percevais que ma lassitude et l'inutilité de cette perpétuelle méditation que je traînais en moi, comme un fardeau, depuis des semaines, sans rien conclure, sans rien résoudre, et qui n'aboutissait qu'à cet épuisement ; car ma colère même s'engourdissait dans une veule torpeur découragée. Est-ce que j'allais vivre ainsi, pendant des semaines encore et des mois ? Je marchais lentement, au hasard, en me répétant : « Je veux « être calme. Je veux recouvrer mon sang-froid. « Je veux prendre une décision raisonnable. » Mais, dans le même moment, malgré moi, je pensais : « Je ne peux pas être calme, parce « que je n'ai plus confiance en Simone, parce

« que je ne sais pas si, maintenant, peut-être, « tandis que je suis là, stupidement... » Oui, que faisait-elle, en cette minute ? Où était-elle ? Je revis, sur le boulevard Raspail, le point rouge dont je suivais la fuite et qui s'était évanoui dans le dédale des rues. Où allait-elle ? N'avait-elle pas parcouru, quelques instants avant moi, le boulevard Saint-Germain, la place de la Concorde et l'avenue des Champs-Elysées, dont je m'étais détourné ? N'était-elle pas, maintenant, dans le petit appartement clandestin, joyeuse, heureuse et nue, aux bras de cet homme ? Je les vis tous deux, et leur image fut si nette, si cruelle et si brutalement obscène, que je m'arrêtai, respirant mal, oppressé par l'excès subit de mon angoisse, exaspérée jusqu'à la souffrance physique. Non, non, cela ne pouvait pas durer ; cette fois, je me révoltai ; je frappai le sol de ma canne, et je dis, à haute voix : « En voilà assez ! J'irai... j'irai rue de « Ponthieu... je saurai... Oui, j'en ai assez ! Il « faut que je sache, aujourd'hui, tout de suite. « C'est trop absurde, à la fin ! »

Je sortis des Tuileries, rapidement. Je ne délibérais plus ; toutes mes sottes hésitations avaient disparu ; j'étais devenu, en un instant, un autre homme, énergique désormais, résolu, farouche, impérieux. Une première attente m'irrita, parce que je ne pus trouver aussitôt une voiture libre ; des passants s'égayèrent de mon impatience, sans que j'y prisse garde.

— Rue de Ponthieu. Je vous arrêterai. Vite ! Attendez : relevez la capote, d'abord.

Le chauffeur s'attardait.

— Dépêchez-vous ! lui criai-je.

Sa nonchalance m'était insupportable. Enfin, nous partîmes ; tandis que la voiture s'engageait dans l'avenue Gabriel, je décidai : « Je « m'arrêterai à quelques mètres de la maison, « presque en face, pas trop près cependant. Je « baisserai les stores à moitié. J'attendrai là « jusqu'à sept heures, plus longtemps même. « Et, quoi qu'il arrive, je ne commettrai aucune « violence. Je n'ai pas d'arme : tant mieux. »

Nous croisâmes une femme qui ressemblait à Simone ; alors, j'examinai toutes les passantes, et je tentai d'explorer toutes les voitures ; puis je me persuadai qu'elle ne pouvait rentrer encore.

— Ralentissez ; nous approchons. Vous vous arrêterez quand je vous le dirai. Continuez... Continuez toujours... Là ! Arrêtez ! Le long du trottoir, devant cette porte. Je vais attendre, peut-être longtemps.

De l'autre côté de la rue, à vingt mètres environ, s'élevait la maison d'André Clarence. L'endroit choisi me parut favorable ; le trottoir me séparait d'une muraille aux volets clos, sans boutique proche, et nul regard indiscret ne remarquerait, sans doute, mon guet mystérieux. J'examinai la porte de la maison et le vestibule banal que Simone, peut-être, avait

franchi ; je le contemplai, troublé, comme s'il devait conserver une trace visible de son passage ; puis je me penchai pour regarder, au troisième étage, les quatre fenêtres de l'appartement ; elles étaient fermées ; j'inspectai surtout celle de la chambre à coucher. Est-ce que Simone était là, derrière ces vitres ? Ce rideau n'allait-il pas se soulever ? Peut-être l'apercevrais-je un instant. Oui, je pouvais, maintenant, d'une seconde à l'autre, savoir !

Je m'installai au fond de la banquette, les bras croisés, les jambes étendues, et l'attente commença. Il était cinq heures. Je décidai de demeurer là jusqu'à sept heures et demie ou huit heures.

Mon émotion se disciplinait peu à peu ; elle demeurait vive, scandée par les battements de mon cœur et par la fréquence de mon souffle, mais je la dominais, et ma volonté lui défendait de s'accroître et de s'égarer. Un contentement déjà m'allégeait : j'avais répudié toute délibération stérile ; j'étais passé, maintenant, à l'action. Cette journée serait peut-être décisive; dans une heure, dans une minute, je saurais, peut-être.

Du temps s'écoula. Je ne cessais de regarder la porte. Parfois, je m'inclinais en avant, pour observer la fenêtre et le rideau. Je me sentais redevenir très calme, et je me félicitais de ma décision, pensant : « J'ai bien fait. J'au-« rais été lâche de ne pas venir. Lâche et stu-

« pide. Car je suis sûr que Simone n'est pas là-
« haut. A huit heures, quand je partirai, quel
« soulagement ! Je reviendrai, sans doute, plu-
« sieurs fois ; je la suivrai plus adroitement
« qu'aujourd'hui, et j'aurai la certitude enfin
« qu'elle n'est pas la maîtresse d'André. Je ne
« regrette pas d'être venu ; je regrette seule-
« ment d'avoir tant tardé. »

Je consultai ma montre ; elle indiquait cinq heures quarante. Un couple sortit de la maison et s'éloigna ; puis un homme, qui semblait être le concierge, parut à la porte ; je songeai, un moment, à descendre et à l'interroger, en lui glissant une pièce de monnaie ; j'y renonçai presque aussitôt : il éprouverait, certes, quelque méfiance, en me voyant surgir de cette voiture suspecte, et se tairait. Je me dissimulai davantage, attentif à m'interdire tout mouvement tant qu'il serait là. Il rentra bientôt. Allais-je le suivre dans sa loge, le questionner innocemment, d'un air de feinte bonhomie qui l'inciterait à des confidences ? Peut-être était-il bavard, indiscret, médisant, ou bien stupide et facile à duper ; peut-être détestait-il André Clarence, et se plairait-il à lui susciter quelque fâcheuse aventure. J'hésitai ; puis je jugeai prudent de demeurer invisible ; à quoi bon tenter cette dangereuse démarche, puisque Simone allait passer là, tout près de moi, si elle était venue chez André ?

L'ennui, à la fin, m'accabla. Mon attente

durait, maintenant, depuis une heure. Je bâillai longuement, en étirant les bras, comme un enfant qui s'éveille et qui regrette le sommeil. Six heures, seulement. Deux heures de surveillance encore. Deux heures ! Le courage me manqua. Je décidai de partir à sept heures et demie. « A sept heures un quart, même. Si elle « est chez André, elle s'en ira sûrement avant « sept heures. Elle ne tardera pas. » L'imminence de l'événement, la pensée que Simone allait paraître là, peut-être, dans un instant, m'émurent violemment. Ne descendait-elle pas l'escalier ? Ne l'apercevrais-je pas avant qu'une minute, avant que vingt, que dix secondes se fussent écoulées ? Je regardai ma montre de nouveau : six heures cinq. Simone ne surgissait pas dans le cadre paisible de la porte dans l'hallucinant rectangle que, depuis une heure, je contemplais. Mes yeux commençaient à se fatiguer ; je ressentais, entre les épaules et dans les jambes, une douleur sourde de courbature. Ma volonté fléchissait ; et je perçus en moi, intense et nette, la terreur de connaître enfin la vérité.

Je changeai de position ; j'étendis mes membres ; je frottai mes mains, violemment, l'une contre l'autre, pour dissiper cet engourdissement, et j'allumai une cigarette. Les fenêtres du troisième étage, que j'inspectai de nouveau, me montrèrent la même blanche barrière impénétrable des rideaux ; personne n'entrait

dans la maison ; personne n'en sortait ; les passants étaient rares ; le chauffeur, en face de moi, venait de s'assoupir. La chaleur du jour s'atténuait, et tout devenait, alentour, douceur, apaisement tiède, demi-ensommeillement dans le soir encore lointain qui s'approchait lentement.

Ma crainte persistait, mais diluée dans le dégoût de ce guet fastidieux, noyée peu à peu parmi la langueur inquiète où je glissais insensiblement ; ma pensée se dispersait, lassée, lassante, fluide, fugace, intermittente. « J'en « ai assez. Je partirai dans un quart d'heure. Je « ne la verrai pas ; elle n'est pas là. Je devrais « m'en aller tout de suite... Je vais rester encore « un peu, pour être bien sûr qu'elle n'est pas « là. » Mon anxiété surnageait, incessante, dans cette torpeur ; je sentais, à la place du cœur, un pesant malaise indéfini qui se diffusait, emplissant tout le thorax, épars jusqu'au bout de mes doigts frémissants ; j'entendais le rythme fort, presque pénible, de mon haleine ; devant moi, entre les deux vitres, une petite glace me montra la fixité de mon regard, où se figeait déjà quelque hébétude ; un commencement de migraine et de nausée m'écœurait ; je discernais dans ma bouche la saveur fade de l'angoisse.

Six heures trente-cinq. Cette inaction devenait intolérable. Je me révoltai. Que faire ? Je résolus de prononcer, à voix basse, la plaidoi-

rie que j'avais préparée pour Caspar ; elle commençait par un bref récit du drame, et j'en opposais les trois protagonistes ; la femme, d'abord : « Messieurs, je salue très bas les « femmes de France. Elles ont, pendant les an- « nées terribles, forcé l'admiration du monde « par leur... »

A ce moment, j'aperçus Simone dans le rectangle de la porte. La secousse fut si brutale que toute pensée, d'abord, m'échappa ; ce fut comme l'ébranlement d'un choc matériel, un bouleversement qui suspendit toute ma vie mentale ; il me resta, pourtant, assez de lucidité pour me dissimuler davantage. Simone tourna rapidement à droite ; elle allait passer près de moi ; sans doute cherchait-elle une voiture ; peut-être s'approcherait-elle... Tremblant, je la regardais, et je retenais mon souffle, comme si elle eût pu l'entendre et me reconnaître. Ah ! qu'elle ne me vît point ! Qu'elle passât vite et disparût ! Mais je voulais, moi, la voir de près, car il me semblait, puérilement, qu'elle ne serait plus la même et que, sur son visage, dans le mystère de ses prunelles, je distinguerais quelque chose d'inconnu et de terrible.

Elle passa, toute proche, telle que je l'avais quittée, quelques heures auparavant, coquette, charmante, un peu fardée, sous son large canotier de paille noire, et je fus seul, de nouveau. « Elle est la maîtresse d'André... Elle

« est la maîtresse d'André... » Je répétai deux fois, plaintivement, la pauvre phrase, les épaules pliées, le front pesant, stupéfait, comme si je n'eusse jamais prévu ce désastre. « Maintenant, je sais. Je sais ; je suis renseigné ; je ne « doute plus. Pourtant... » Une seconde, l'incertitude persista, dérisoire, absurde, espoir déraisonnable en un miracle qu'on désire ; puis, aussitôt, l'évidence s'imposa. « Je vais rentrer, « mais je ne veux pas la voir aujourd'hui. Je ré« fléchirai. J'examinerai ce que je dois faire et « comment je me vengerai d'André. » Mon calme me surprit ; je ne discernais dans mon esprit qu'une pensée claire : punir André, le faire souffrir, lui faire du mal ; et j'éprouvais, en même temps, un étrange besoin, une curiosité maladive de le voir, comme j'avais vu Simone, après l'acte qu'ils venaient d'accomplir.

J'attendis encore. Je pensais à lui plus qu'à Simone, et, quand je disais, presque à haute voix : « Je me vengerai. Je veux me venger, » c'était le châtiment d'André que j'exigeais d'abord. Je ne savais pas si je condamnerais Simone. Je prendrais une décision, ce soir, dans la solitude de mon cabinet.

Un quart d'heure après Simone, André Clarence parut. Il s'arrêta sur le trottoir, devant la porte, pour allumer un cigare, puis s'en alla lentement, paisible, heureux, dans la douceur du soir ; il passa près de moi, portant à la boutonnière une des fleurs qu'il avait pré-

parées, sans doute, pour sa maîtresse, pour ma femme. Et moi, invisible dans mon ombre, je le regardais ; je ne m'élançai pas sur lui pour le frapper, mais une fureur silencieuse, une haine farouche et vengeresse, puissante comme un instinct, battait dans mes artères avec mon sang. Je le regardais ; il était mon ennemi, désormais ; il était ma victime et ma proie. Il passa, souriant, rajeuni, d'une élégance robuste et virile ; une femme qu'il croisa leva les yeux vers lui.

Il était sept heures. Je réveillai le chauffeur et lui criai de me conduire chez moi.

XII

— Est-ce que madame est là, Francis ?

— Oui, monsieur, madame vient de rentrer.

— J'ai beaucoup à travailler, mon bon Francis ; vous me servirez à dîner dans mon cabinet... ce que vous voudrez... presque rien. Je ne veux voir personne, absolument personne.

Après la secousse violente, un malaise physique persistait, atténué ; mes nerfs et mon cœur, encore meurtris, s'apaisaient lentement; l'angoisse, moins aiguë, dégénérait en une inquiétude confuse, que je sentais surtout dans l'effort de ma respiration et la maladresse de mes membres. J'éprouvais un soulagement, une humble satisfaction d'être chez moi, d'être seul, tout le soir, toute la nuit, dans le silence et dans l'ombre qui favorisent les grands desseins. J'étais affreusement las, engourdi de ma longue immobilité dans la voiture, étourdi

d'un vague vertige, encore incapable de penser ; je me répétais seulement : « Maintenant, « je sais. Je suis renseigné. Je sais qu'elle est sa « maîtresse. » Et, bien que j'eusse été, depuis tant de jours, torturé par le doute, la certitude suscitait en moi autant de surprise effarée que de souffrance.

J'étais debout, devant la fenêtre, les deux mains aux poches du veston, ne voyant rien, n'entendant rien, et je me disais encore : « Donc « elle est la maîtresse d'André... » Puis, brusquement, je résolus de chasser, tout de suite, cette paralysie mentale et cette paresse : assis devant ma table de travail, j'ouvris le dossier Caspar, moins pour continuer mes notes de plaidoirie que pour réhabituer mon corps et mon esprit à la discipline coutumière. Quelques heures suffiraient à l'achèvement de cette besogne ; j'y aviserais dans la nuit, quand j'aurais décidé d'André, de Simone, de moi-même.

J'allumai une cigarette, et, renversé au dossier du fauteuil, je tentai de délibérer. Tout d'abord, l'idée de la vengeance s'imposa, sans hésitation ni discussion, comme un besoin plus puissant que tout, et je dis à mi-voix : « Je me « vengerai. »

Mais, à ce moment, j'entendis un bruit de pas derrière la porte, qui s'ouvrit, et j'aperçus Simone. Aussitôt, je me détournai, penché vers le dossier, farouchement accoudé, séparé d'elle

par mon bras, qui dissimulait mon visage. Je ne voulais pas la voir ; je ne voulais pas lui parler ; je ne voulais pas l'entendre ; un grand trouble silencieux me bouleversait : fureur malaisément contenue, besoin de violence et de meurtre qui frémissait dans mes mains impatientes, mépris, dégoût, humiliation.

— Tu ne dînes pas, Jean ?

Je ne répondis point. Elle répéta :

— Tu ne dînes pas avec moi ? Tu travailleras après. Dis, Jean ?

Je me taisais. Je demeurais immobile, derrière mon bras et ma main qui me cachaient à elle ; et je lui criais en moi-même des insultes. Allais-je m'élancer, la saisir, la frapper ? Pourquoi venait-elle ? Pourquoi osait-elle me défier ainsi ?

— Réponds-moi. Voyons, Jean...

— Va-t'en.

— Oh !

Je n'avais pas bougé. J'avais prononcé les deux syllabes d'une voix basse et sourde, sans la regarder ; mais je sentais sa stupéfaction comme si je la voyais. Elle s'approcha davantage, et j'eus conscience, nettement, de son chagrin, oui, de son chagrin véritable et sincère.

— Jean, pourquoi me parles-tu comme cela ?

— Mais va-t'en donc !

Je m'étais tourné brusquement vers elle, prêt à me précipiter.

— Je ne m'en irai pas, tant que tu ne m'auras pas expliqué...

Je la contemplais. J'ouvris la bouche pour lui crier : « Tu es la maîtresse d'André. Je le « sais. J'en ai la preuve, maintenant. » Je ne sais pourquoi je me tus ; je craignis, sans doute, de manquer de sang-froid en écoutant ses dénégations ou ses aveux, ou, peut-être, de compromettre ma vengeance, si je dévoilais mon secret. Et j'éprouvais un trouble étrange; Simone, près de moi, demeurait très humble, et si triste, si tendre, oui, oui, si tendrement affectueuse et désolée que ma colère fléchissait. Elle m'aimait ; elle était la maîtresse d'André ; mais elle m'aimait ; elle m'aimait plus que lui ; elle n'aimait que moi. Je balbutiai :

— Je te demande pardon... C'est cette plaidoirie qui m'énerve... Pardonne-moi ; je suis si las !

— Pauvre Jean !

Elle me baisa sur le front. Je ne la repoussai pas ; je subis cette caresse sans plaisir, mais sans horreur ; et je ne ressentais, à côté d'elle qui s'inclinait vers moi, qu'une grande amertume désespérée.

— Laisse-moi. J'ai beaucoup à travailler.

— Tu n'es pas fâché, mon chéri ?

— Non, Simone, non.

Elle continua de m'observer, encore inquiète, et recommanda :

— Ne te fatigue pas trop. Il faut que tu sois bien portant et reposé, demain. Ne te couche pas trop tard.

Elle s'en alla lentement et me dit encore, avant de refermer la porte :

— Bonne nuit, Jean.

— Bonne nuit, Simone.

Elle ne m'inspirait, en vérité, ni haine, ni colère. Mais, dès que je fus seul, ma colère et ma haine s'unirent furieusement contre André Clarence. Toute la responsabilité s'appesantissait sur lui. Simone, certes, était coupable : elle avait désiré cet homme, et elle m'avait trahi pour satisfaire son désir. J'en demeurais affreusement meurtri, et je ressentais encore l'hébétude de la révélation ; mais je ne pouvais haïr Simone. Je haïssais la faiblesse et la passivité de la femme, le désir sournois qui s'insinue en elle, à son insu, s'installe dans son corps, s'assure la complicité du rêve et de l'idéal et ruine peu à peu l'amour, le devoir, la sagesse. Etait-il au pouvoir de Simone de ne point éprouver ce désir ? Est-il au pouvoir de la femme de vaincre la toute-puissance obscure de ses instincts ? Peut-elle résister ? Est-elle protégée contre ses sensations ? L'homme apporte au couple un cerveau logique et raisonnable ; elle, le trésor charmant d'une âme mystérieuse, inquiète, enfantine et divine.

Oui, André Clarence était le seul coupable. Il avait, froidement, imaginé le drame, prémédité l'œuvre de séduction, combiné les ruses, les pièges, tout le lent travail hypocrite et perfide. Je le revoyais, dans le salon, derrière le rideau, chuchotant ses prières, simulant la souffrance d'un amant épris, s'efforçant de sangloter, sans doute, et menaçant, peut-être, de se donner la mort. Ah ! l'habileté scélérate du misérable ! Il avait fasciné sa victime, lâchement, appliquant toute son expérience libertine à la tenter, à l'étourdir, à l'affoler sûrement, sans violence, par la douceur de sa voix la caresse de ses gestes et de ses regards, le prestige des vieux mots éternels qui désarment le cœur des femmes ; et elle avait succombé, sans amour, sans volonté, conduite pas à pas vers la chute, comme un aveugle qu'on mène par la main.

Je m'étais étendu sur un divan, les doigts croisés sous la nuque, nerveux, mécontent, irrité. Cette méditation ne me satisfaisait point. Pourquoi témoignais-je à Simone une si singulière indulgence ? N'était-elle donc qu'une enfant sans raison ni moralité, incapable de fuir le mal, de comprendre et de pratiquer le bien ? Les femmes sont-elles donc, comme les bêtes, dirigées par leurs seuls instincts ? Ne peuvent-elles donc résister à un désir viril ? Ne peuvent-elles donc résister au désir de leur chair ? Et Simone méritait donc la bienveillance pitoya-

ble qu'on accorde aux irresponsables, aux malades, aux déments ?

Je me levai. Je restai debout au milieu du cabinet, un peu déconcerté de haïr André seulement. Sur ma table de travail, une photographie de Simone, placée là depuis des mois, familière, entre l'encrier et la petite bibliothèque qui contenait les codes et quelques volumes d'usage journalier, dominait, dans son cadre d'acajou, le dossier de l'affaire Caspar. Je la pris, et, de nouveau couché sur le divan, je l'examinai.

Sous la chevelure fine et dorée, le joli visage délicat souriait ; des signes de faiblesse apparaissaient dans le dessin de la bouche, dans l'éclat comme ébloui des prunelles où brillaient l'attente à peine consciente et le secret espoir d'un bonheur obscurément rêvé, dans le modelé frêle des épaules et de la gorge devinée dans l'ouverture du corsage. Mais les yeux disaient aussi l'intelligence, la haute raison simple et sage de la femme ; la gravité du sourire, dans le petit visage sérieux, m'émut ; c'était ma compagne, l'associée de ma vie, ma confidente, ma consolatrice ; c'était l'épouse, amante et sœur, un peu filiale, et presque maternelle, si puissamment mêlée à ma chair qu'elle vivait en moi comme une partie de moi-même ; tous mes désirs allaient vers elle ; elle était le centre de mes pensées et de mes actions ; je lui devais toutes mes joies profondes,

toute ma confiance, et mon courage, et ma gaîté ; je ne connaissais plus l'ennui ni le dégoût de vivre, depuis qu'elle vivait près de moi. Oh ! la douceur de la regarder, de caresser ses cheveux, d'écouter ses phrases frivoles et ses avis raisonnables, de sentir sous mes doigts la tiédeur de son corps, qu'elle m'avait donné ! Elle avait éloigné de moi l'épouvante d'être seul dans le mystère redoutable du monde ; je ne craignais plus le chagrin, la lassitude ni le désespoir, puisqu'elle était mon refuge et qu'il me suffisait de poser mon front sur son épaule, de prendre sa main et d'écouter sa voix pour oublier toutes les douleurs.

J'avais fermé les yeux ; je me revoyais dans les bras de Simone, blotti comme un petit enfant, abrité par son étreinte et défendu contre le sort mauvais ; elle souriait, me berçait, me serrait sur elle, et d'elle en moi s'insinuait un apaisement miraculeux, une douceur si exquise que je me sentais défaillir d'allégresse et de bonheur ; je m'abandonnais à cette volupté ; j'étais fort ; mes inquiétudes avaient disparu ; je ne redoutais plus la vie, puisque Simone savait guérir toutes les angoisses.

Et maintenant ? Ah ! maintenant... Pourrais-je encore, aux heures de doute et de fatigue, aller vers elle avec la même confiance ? Etait-elle encore ma consolatrice, ma confidente, l'associée de ma vie, la compagne, l'épouse ? Et ses deux mains, quand elle les po-

serait sur moi, me tendraient-elles encore le bonheur ? Elle m'aimait, oui, je le croyais, je n'en doutais pas, je le savais ; mais je n'étais plus pour elle tout le monde, toute la vie ; je n'étais plus l'amant unique ; elle avait désiré, reçu, donné des caresses étrangères ; une partie d'elle-même s'était détachée de moi ; je ne la connaissais plus tout entière ; je ne la connaîtrais jamais plus ; il n'était plus en son pouvoir, ni en mon pouvoir, ni au pouvoir de personne, de ressusciter notre intimité de naguère, ni de nous rendre limpides et transparents l'un à l'autre, comme autrefois.

Cela, je ne le pardonnerais jamais à Clarence. Il me plaisait d'accorder à Simone, parce que je l'aimais encore après la souillure, cet excès d'indulgence que, sans doute, elle ne méritait pas. Mais lui, qui l'avait souillée, je le haïssais sauvagement ; elle était, à cause de lui, une femme nouvelle, une inconnue, maintenant ; elle n'était plus ma petite Simone... Je me levai, d'un mouvement brusque, surpris de sentir en moi, dans le même instant, tant de calme lucide et tant de fureur.

— Je le tuerai.

J'avais prononcé cette phrase à voix haute. J'étais debout, peut-être un peu pâle et crispé, mais en possession de toute ma raison. Je répétai :

— Je le tuerai. Ai-je tort de pardonner à Simone ? Je n'en sais rien. J'ai décidé de lui

pardonner. J'ai décidé de me venger seulement d'André. Je le tuerai.

Tuer André Clarence me paraissait simple, naturel et juste. Naguère, oui, j'enseignais l'oubli des injures comme la suprême sagesse ; c'était passe-temps de dilettante et de théoricien, générosité facile pour qui regarde la vie sans être emporté ni meurtri par elle. Maintenant, je me débattais dans ma souffrance ; je n'étais plus un idéologue ; j'étais un homme, une créature houleuse et multiple, pleine d'obscures forces déchaînées. Je tuerais André Clarence, parce que sa mort était un besoin de mon être. Brigitte Silva radotait ; Pierre Bapst parlait comme un vieillard qui n'a jamais aimé ; Maud Bertrand avait raison, et le geste de l'ouvrier Caspar était un acte de sombre et belle moralité. Ah ! comme je le défendrais bien, demain !

Je tuerais André Clarence. Mais comment ?

Onze heures sonnèrent. Je fermai le dossier Caspar. Je ne travaillerais plus ; demain, assez de mots afflueraient à mes lèvres, assez de cris sortis de mon cœur et de mes entrailles. Je ne pourrais dormir, cette nuit ; mes nerfs exaspérés refuseraient l'impossible repos.

J'ouvris la fenêtre, et je m'accoudai sur le balcon. Comment le tuerais-je ? L'ombre du boulevard nocturne me suggéra d'abord l'odieuse vision de malandrins porteurs de couteaux et de cannes plombées pour des meur-

tres silencieux ; le revolver, le poison m'inspirèrent un égal dégoût. Je voulais être seul avec Clarence désarmé, afin que rien ni personne ne le pût secourir ; je voulais contempler son épouvante, lui crier son infamie, lui notifier sa condamnation, puis le mettre à mort sans hâte, pour qu'il souffrît comme j'avais souffert. Cette férocité ne me surprenait point ; je n'étais plus l'homme d'autrefois ; je m'abandonnais aux forces bestiales qui me dominaient, et j'écoutais, docile, hurler en moi la grande voix souveraine de la nature.

La douceur de la nuit, cependant, m'apaisa; je demeurais là, penché sur ce balcon, encore frémissant, certes, et passionné, encore troublé d'avoir résolu la mort d'un homme, mais hanté maintenant d'une étrange sérénité et d'une joie secrète, oui, d'une joie farouche et monstrueuse.

— Que faire ? Comment être seul avec lui, dire ce que je veux lui dire, et puis l'abattre comme un chien ? Et comment échapper aux soupçons, quand justice sera faite ?

La besogne était malaisée, et je ne pus trouver aucun moyen de l'accomplir. Elle ne m'inspirait aucune répugnance, mais la difficulté de l'entreprise me déconcertait.

— A Paris, ce n'est guère possible. Il faudrait l'attirer dans un lieu désert...

Je devais, à la fin de juillet, partir avec Simone pour Trestraou ; et même, nous avions

projeté d'y passer quelques jours après les procès Clarence et Caspar, sans attendre les vacances judiciaires. Ne pourrais-je. mari candide et débonnaire, prier Clarence de nous accompagner, le conduire sur quelque falaise solitaire, le soir, un revolver en poche, et le précipiter dans l'horreur mouvante de l'abîme ? Il appellerait à l'aide, sans doute, tenterait de se défendre et de fuir ; un passant, peut-être, surprendrait notre lutte inégale ; peut-être serions-nous, dans ce combat, si furieusement embrassés qu'André m'entraînerait avec lui vers la rumeur éternelle des vagues sur les rocs. Comment éviter ces périls, combiner la sûre, l'inexorable et nécessaire vengeance ? Celle-ci, pourtant, me plaisait ; des deux mains jetées violemment en avant, je fis le geste de pousser un corps dans le gouffre d'ombre ; et j'imaginais le clapotement bref de l'eau qui s'ouvrait pour l'ensevelir, puis, aussitôt après l'infime épisode, la grande paix millénaire du vieil océan et de la terre antique...

— Le canot... oui, le petit canot ! Il ne sait pas nager... Je l'emmènerai par un beau temps; je ferai chavirer la barque... je reviendrai seul, à la nage...

Je me souvenais : au bas du jardin abrupt, près des rocs roux lavés sans fin par le ruissellement des eaux, il avait remarqué l'embarcation minuscule, et il m'avait dit qu'il ne savait pas nager. Oui, oui, par une belle ma-

tinée d'azur et de lumière, nous partirions tous deux, entre la pointe de Trestrignel et l'île Tomé, seuls, comme pour une lente et tranquille promenade ; j'aurais eu soin de me vêtir légèrement et d'emporter des armes ; il serait sans défiance, joyeux de manier librement l'aviron dans le matin splendide ; nous parlerions amicalement d'abord, puis, quand les villas de la côte ne seraient plus, au loin, que de petites taches claires parmi le rivage vert et brun, j'annoncerais à mon compagnon son destin. Que dirait-il ? Que ferait-il ? Je tiendrais à la main un revolver braqué sur lui. Serait-il lâche ? Confesserait-il son indignité ? Crierait-il dans l'immensité des supplications entendues seulement de lui-même et de moi ? Saurait-il mourir noblement ? Quand j'aurais joui de son angoisse, je renverserais le frêle canot, de tout mon poids et de toute ma force, et je nagerais vers la terre, tandis qu'il descendrait tragiquement dans les profondeurs. Et je conterais qu'un accident affreux m'avait ravi mon meilleur ami.

Je frissonnai. Mes épaules tremblaient, dans la fraîcheur survenue, comme sous une eau glacée. Ma montre indiquait deux heures et demie. Je rentrai dans le cabinet et refermai la fenêtre. La joie du meurtre prochain me troublait délicieusement, et je calculais, impatient, les jours qu'il me faudrait attendre avant d'en goûter la volupté cruelle et saine.

Je me couchai sans hâte, souriant, satisfait et m'attardant à construire dans ma pensée tout le drame minutieux du châtiment.

L'émotion que suscita, le lendemain, ma plaidoirie pour Caspar demeurera, je crois, mon plus grand succès d'avocat. En phrases improvisées, rapides, ardentes, comme dictées par quelque mystérieuse inspiration, d'une voix qui n'était pas ma voix habituelle et qui bouleversa les assistants, les jurés, les magistrats eux-mêmes, je démontrai que l'accusé avait agi selon la justice et qu'il ne devait pas être condamné. Caspar fut aussitôt acquitté.

On me félicita. Brigitte Silva m'adressa des reproches. Maud Bertrand était radieuse ; je lui demandai :

— Vous êtes contente ?

— Oh ! oui, dit-elle.

Je partis en voiture avec Simone. Je la voyais, depuis la veille, pour la première fois; j'avais, le matin, déjeuné seul, très tôt, car je redoutais sa présence. Maintenant, je demeurais, à côté d'elle, sans haine ni colère, mais j'éprouvais un sentiment confus de gêne, une tendresse amère et trouble, singulière, à demi perverse, étrangement excitée par l'obsession charnelle de l'infidélité. Puisqu'elle était si faible, je la devais aimer et défendre. Que deviendrait-elle, si je l'abandonnais ?

— Sais-tu à quoi je pense ? lui demandai-je

brusquement. Ces deux gros procès m'ont un peu fatigué. Veux-tu que nous allions tout de suite à Trestraou ?

— A Trestraou ? Tout de suite ?

Je l'observais. Elle était surprise, incertaine, un peu troublée par ma proposition. Je l'observais anxieusement. Désirait-elle, à cause d'André, rester à Paris ? Je la contemplais. Nous nous tûmes pendant quelques secondes.

— Je veux bien, dit-elle enfin. On est si tranquille, là-bas ! On oublie tellement les ennuis, les soucis...

— Nous emmènerons André Clarence.

— Oh ! pourquoi ? Partons tous les deux, Jean, tout seuls... oui, tous les deux seulement.

Une émotion intense me secoua, si violente que je ne pus prononcer une parole. Ah ! le bonheur de me savoir encore aimé, malgré la trahison, le pauvre bonheur, qui ne pourrait plus, plus jamais, être tout à fait le pur, le grand bonheur d'autrefois !

— Non, ma petite Simone, nous emmènerons André Clarence. C'est un si bon ami ! C'est un ami fidèle, sûr... mon meilleur ami. Tu l'aimes bien aussi, toi. Dis, ma chérie, tu aimes bien André Clarence ? Dis, Simone ?

Penché vers elle, je me plaisais à ce jeu cruel, pour la punir. Elle fixa sur moi ses prunelles tristes, baissa les paupières, lentement, sans répondre, et il me sembla que le petit visage presque enfantin se contractait, imper-

ceptiblement, comme pour réprimer des sanglots. Dès que nous fûmes rentrés, j'allai chez Clarence.

— Mon cher, lui dis-je, nous partons demain pour Trestraou, Simone et moi, et nous t'emmenons.

Il me remercia, mais allégua des besognes urgentes qui le retenaient à Paris.

— Non, mon bon André, nous t'emmenons demain. Tu ne resteras que cinq ou six jours, si tu veux ; je m'en contenterai, et même de moins, s'il le faut ; mais tu pars demain avec nous.

Il résista d'abord ; mais le projet semblait lui plaire, et il finit par accepter. Alors, je lui saisis le bras, familièrement, sans pouvoir retenir un rire bref et comme intérieur.

— Je n'aurais pas pu me passer de toi pour ce voyage. Et tu verras, mon cher : nous ne nous ennuierons pas, là-bas.

XIII

Dès Lannion, j'observai le ciel ; sur sa grisaille uniforme glissaient des nuées plus sombres, poussées par le vent. L'océan, sans doute, au large de Trestraou, roulait des houles que ne pourrait affronter le frêle canot. Que déciderais-je, si le mauvais temps s'opposait à l'accomplissement de mon projet ? Inventerais-je quelque autre vengeance ? Prolongerait-il son séjour ? Accepterait-il, même si la mer était calme comme un lac, la promenade que je lui proposerais ?

Une inquiétude tenace me tourmentait. Assise près de moi dans le petit train départemental qui poursuivait sa lente course haletante et cahotée en jetant aux landes solitaires des clameurs désolées comme des appels de détresse, Simone se taisait, et je sentais que la présence d'André l'attristait. Nous regardions tous deux, la mélancolie monotone des paysages. Lui, en face de nous, heureux du voyage

imprévu, bavardait malgré notre attention médiocre.

Nous arrivâmes à Perros-Guirec vers onze heures. Avant le déjeuner, je me rendis à Trestrignel avec André. Une brise froide, assez violente, soufflait de la mer et soulevait des ondulations sur l'étendue des flots ternes. Nous ne pourrions, si ce vent persistait, partir en canot. André, debout à mon côté, explorait avec une jumelle l'île Tomé et les Sept-Iles.

— Si le temps le permet, lui dis-je, nous ferons une ou deux promenades en mer, veux-tu ?

— Volontiers. Nous ferons tout ce que tu voudras.

Il était très gai, cordial et fraternel. Il me prit le bras et m'entraîna. Alors, pour la première fois, je me sentis troublé, assailli d'un sentiment vague qui ressemblait à la honte, comme à la veille de commettre une action lâche et vile.

— Mon brave Jean, je suis content de passer quelques jours avec toi.

Il semblait sincère. Il était mon ami. Et il s'appuyait contre moi, si confiant ! Demain, il m'accompagnerait dans le petit canot, en riant et en chantant. Je me détachai de son étreinte, si brusquement qu'il me regarda, un peu surpris, et nous continuâmes de marcher en silence. Oui, je commettrais, demain, une action lâche et vile ; mais n'avait-il pas été, avant

moi, lâchement cruel, vil et menteur ? S'il était confiant, maintenant, n'avais-je pas eu confiance, moi aussi, et ne m'avait-il pas trahi, le visage souriant et les mains tendues ? Non, non, je ne pardonnerais pas. Je me vengerais durement. Je n'aurais pas de pitié.

Je me rapprochai de lui ; je passai mon bras sous le sien, et je lui parlai longuement, au hasard, pour m'étourdir moi-même et pour ne plus penser.

Ma gaîté factice se prolongea pendant le déjeuner, qui nous fut servi dans l'un des hôtels de Trestraou. Mais l'émotion qui m'avait saisi persistait ; elle ne m'étonnait pas ; j'allais tuer cet homme, et il était mon ami, et je le tuerais, non dans le coup de folie d'une fureur subite, mais de sang-froid, après délibération et jugement, comme l'on exécute une sentence de justice. Un tel acte ne se pouvait accomplir sans répugnance ni rébellion. Il fallait, ou bien annuler l'arrêt que ma conscience avait rendu, ou bien mâter les révoltes qui troublaient mon cœur lâche de civilisé ; or, j'avais prononcé sans appel ; mon verdict était définitif ; je devais dompter mes nerfs et rejeter tous les vieux préjugés, l'hypocrite pitié, le timide et veule pardon, qui est un encouragement au mal.

— Prenons le café dehors, voulez-vous ? proposa Clarence.

Nous sortîmes. Devant nous, la mer reflé-

tait les teintes blêmes du ciel, et je la contemplai. Ce point que mes yeux regardaient sur les flots, c'était, peut-être, celui qui s'entr'ouvrirait, demain, pour recevoir le corps d'André Clarence, le corps qui s'abîmerait en tournoyant, remonterait à la surface, se débattrait dans des convulsions d'épouvante, et puis descendrait, calme et doucement balancé, avec une oscillation légère de la tête et de lents mouvements onduleux des deux bras et des mains inertes, de cette main qui venait de se poser, amicalement, sur mon épaule.

— Marchons un peu, dis-je.

Je me levai. La bise glacée me cingla. Je pensai : « Le mauvais temps va durer. » Souhaitais-je, au fond de moi-même, qu'il me fût impossible d'accomplir l'atroce besogne ? Est-ce que je faiblissais déjà ? Reculerais-je, terrifié, quand serait venue l'heure, non plus de méditer, mais d'agir ? Non, non, je ne reculerais pas. Je tuerais André Clarence.

Ayant surmonté cette défaillance, je m'évertuai de nouveau à paraître heureux et paisible. Nous suivîmes le sentier des falaises jusqu'à Ploumanach. L'animation que je m'imposais dura peu ; j'imaginais la scène épouvantable : le départ, le lent glissement du canot, la gaîté de mon compagnon, puis les paroles, la terreur d'André, ses supplications, la lutte, la double chute dans l'abîme, mon retour à la nage... Je marchais, tête basse, silencieux, un

peu hagard, et il me fallut expliquer cette bizarrerie.

— Pardonnez-moi ; je suis fatigué. Un peu de migraine. Je me coucherai de bonne heure.

L'après-midi s'écoula lentement. Dès que le dîner fut achevé, nous nous séparâmes. Le ciel, que j'examinai, demeurait chargé de nuées ; un vent froid soufflait toujours. Je ne pus discerner si je devais m'en réjouir ou m'en irriter, car mes idées se dispersaient, insaisissables, en un confus vertige anxieux, et je n'apercevais en moi-même que la persistance de ce malaise. La fenêtre ouverte, je restai longtemps devant les ténèbres qu'emplissait la rumeur marine ; et je m'efforçais de songer sans trouble que j'allais, demain, tuer un homme. Simone était entrée dans notre chambre ; je l'entendais, derrière moi, marcher doucement ; elle ne parlait point ; puis elle s'approcha contre mon épaule et me baisa sur le front, d'un geste si tendre que je ne pus lui cacher mon émotion.

— Tu as eu tort d'emmener André Clarence, dit-elle. C'est sa présence qui te rend triste... Et moi, j'aurais été si heureuse ici, avec toi, toute seule avec toi ! Tu ne me crois pas ?

— Oui, ma chérie, je le sais.

Je sentais, autour de mon corps, l'étreinte de son bras ; elle me serra plus étroitement ; je penchai mon visage vers sa chevelure, pour y

reposer mon tourment. J'étais plus calme ; je l'aimais ; la certitude d'être encore aimé m'apaisait. Elle balbutia :

— Toute seule, mon petit Jean, avec toi.

Ah ! oui, être seul avec elle, longtemps, toujours, ne plus voir André Clarence, ne plus parler de lui, ne plus penser à lui, l'ignorer comme s'il n'existait pas ! Pourquoi cette besogne affreuse, puisque Simone m'aimait ? Pourquoi le châtier, puisqu'il n'avait pas détruit mon bonheur ?

— Jean, mon petit Jean...

Je la serrais aussi dans mes bras, et j'inclinais la tête vers elle, pour unir nos lèvres ; mais, en même temps, je refusais le pardon et la pitié ; je me vengerais ; demain, je tuerais André Clarence. Quand ma bouche toucha celle de Simone, je me répétais à moi-même, farouchement : « Oui, oui, demain. Demain, je tuerai « André Clarence. »

En m'éveillant, le lendemain, je vis le soleil à travers les persiennes. Aussitôt, toute mon angoisse me ressaisit. Est-ce que le drame s'accomplirait aujourd'hui ? J'ouvris la fenêtre ; de gros nuages tachaient l'azur, çà et là, mais le vent était moins rude ; au bas du jardin, sur les rocs, de petites vagues rejaillissaient, sans violence. Oui, aujourd'hui, peut-être... Le soleil se voila, reparut bientôt. Un instant, la brise fraîchit, puis j'en sentis la tiédeur sur mon vi-

16

sage. Au large, une barque glissait, paisible. Oui, cet après-midi, peut-être.

Je me recouchai. Je ne pouvais maîtriser une terreur aiguë, une panique de tout mon être. Le tuer ! J'allais donc le jeter à la mer, l'écarter du pied et du poing, s'il s'accrochait à moi ! Cela me parut impossible ; et pourtant, cela devait être, et ce serait ainsi.

— Je me lèverai tard, Simone.

— Oui, Jean, repose-toi.

Je fermai les yeux. Simone marchait légèrement dans la chambre, et je n'entendais d'autre bruit que le frôlement de son pas sur le tapis, un froissement d'étoffes, un tintement de verreries sur la table de toilette. Une immense répulsion m'écœurait. Submergé de dégoût, j'exaltais mon courage, et je me disais encore, têtu : « Je le tuerai. Je ne reculerai pas. Je le « tuerai. »

A onze heures, je m'habillai. Le ciel était maintenant tout bleu. Je respirais péniblement. Cet azur illuminé m'irritait. Une pesante lassitude m'engourdissait, dont je sentais le fardeau sur mes épaules. J'étais fiévreux et glacé ; la chaleur du soleil me fut bienfaisante ; il était maintenant, au sommet de sa course ; quand il disparaîtrait, ce soir, sous l'horizon occidental, aurais-je accompli l'acte monstrueux ?

— Belle journée ! s'écria Clarence en m'apercevant, à l'heure du déjeuner. Veux-tu que nous fassions une promenade en mer ?

— Volontiers, répondis-je.

Ma décision fut immédiate : j'exécuterais, cet après-midi, ma besogne de justicier.

— Viens, lui dis-je, dès que le repas fut achevé.

Il me suivit ; nous descendîmes jusqu'à la mer, près du canot que, la veille, sur mon ordre, un domestique avait visité soigneusement et nettoyé.

— Tu ne prétends pas m'emmener là-dedans, j'espère ? demanda-t-il.

— Pourquoi pas ?

— Tu plaisantes. Ce petit bachot aurait la quille en l'air avant un quart d'heure. Et je ne sais pas nager, moi. Non, merci.

— Je t'assure qu'il n'y a aucun danger.

Je m'évertuai à le lui démontrer. Il parut hésitant.

— Ce serait peu prudent, mon bon Jean. Si la mer était absolument calme, peut-être ; et encore ! Regarde : il y a des vagues, aujourd'hui, pas bien fortes, mais je t'avoue que je ne serais guère rassuré. Ecoute, Jean : demain, demain matin, si la mer est belle, nous partirons dans ton petit bateau.

— Demain ?

A mon tour, j'hésitais. Pourquoi donc hésitais-je ? Si j'insistais, il partirait aujourd'hui. La mer serait-elle plus calme demain ? Pourquoi hésitais-je ? Je n'apercevais aucun motif

d'ajourner l'acte nécessaire, aucun, sinon ma honteuse terreur.

— Demain ? Demain matin ?

N'avais-je plus d'énergie ? N'avais-je plus de volonté ? Oui, si j'insistais, il partirait avec moi, maintenant...

— Demain matin ? Tu ne veux pas... aujourd'hui ? Pourtant... Hé ! bien, oui, demain, demain matin. Viens, André, rentrons.

— Si tu préfères...

— Non, non, demain matin.

Je le quittai. Une subite colère contre moi-même, si violente qu'il me fut impossible de la dissimuler, me contraignit à fuir dans la solitude de ma chambre. Quelle lâcheté ! Quelle impuissance ! Nulle excuse : j'avais reculé, parce que j'avais peur. Frémissant, je disais à mi-voix : « Je jure que cette faiblesse « est la dernière. Demain, je le jure, j'aurai le « courage de faire ce que j'ai résolu. Je le jure! « Je le jure ! » Quand ma rage fut moins vive, je redescendis au jardin. André Clarence, désœuvré, lisait distraitement un journal ; il me demanda :

— Es-tu souffrant ? As-tu des ennuis ? Assieds-toi, Jean. Repose-toi.

Son empressement m'exaspéra comme une hypocrite perfidie. Il me parlait, et je devais faire effort pour l'écouter.

— A quoi penses-tu ? Tu es préoccupé.

— Moi ? Mais non.

Comme je manifestais quelque impatience, il se tut, et nous demeurâmes silencieux. Il avait repris son journal ; je tenais un livre, et j'en prononçais, à voix basse, sans les comprendre, les mots et les phrases. Je ne voulais plus penser ; je m'interdisais toute méditation ; je discernais clairement l'horreur qui grandissait en moi et le dégoût physique du geste que j'allais accomplir, et je me répétais : « C'est un geste ignoble, un geste hideux de « barbare et de brute. Oui, mais je ferai ce « geste ignoble. Oui, oui, je ferai ce geste de « brute. » Ah ! être un homme primitif, un bel animal aux instincts simples et puissants, troquer ma cervelle dégénérée, ma vieille chair corrompue de civilisé, contre une matière jeune et saine, pareille aux forces divines de la nature, à la substance des minéraux, aux tissus des plantes, aux organes des bêtes !

Simone s'était assise à côté de nous. Nous ne parlions presque pas. Des heures passèrent, longues, lourdes, engourdissant à la fin ma souffrance dans la stupeur accablée de ce silence et de cette immobilité.

En me quittant, le soir, André me dit :

— Donc, demain matin, s'il fait beau, nous partons dans le petit canot.

— C'est entendu.

Vers cinq heures, après un bref sommeil agité, je m'éveillai, et j'aperçus aussitôt le soleil. Je courus à la fenêtre ; c'était un exquis

matin d'été, adorablement pur et frais, candide, gai comme un rire d'enfant. Devant moi, dans la lumière encore pâle, les arbres du jardin, les roches brunes, les vaguelettes du bord se dessinaient avec une surprenante netteté, si calmes que j'admirai, un instant, la sérénité des formes et la douceur des teintes ; plus loin, parmi la paisible étendue, des éclairs s'allumaient, çà et là, sur les eaux, et, au-dessus, l'azur vertigineux montait à l'infini ; plus loin encore, des brumes délicates enveloppaient les horizons. Cette beauté virginale des choses m'émut. Comment accomplir l'œuvre de mort au milieu d'une telle splendeur ? Subitement résolu, je m'habillai en hâte d'un costume léger ; j'avais préparé, la veille, les souliers de toile blanche, dont il est aisé de se libérer, et deux petits revolvers, que je plaçai dans les poches du veston.

André Clarence dormait. A travers la porte de sa chambre, je criai :

— Je t'attends, André. Nous partons en canot.

Il répondit qu'il me suivait, et je descendis, seul, jusqu'à la mer. En sortant de la maison, je chancelai ; mes deux poings crispés battirent l'air, et j'exhalai un long soupir d'angoisse, un râle étouffé que j'entendis distinctement ; je serrais les mâchoires, comme pour empêcher mon énergie de se dissoudre avec mon souffle ; aucune pensée ne se précisait dans

mon cerveau paralysé ; je marchais, à petits pas prudents, et je ne songeais qu'à ne point tomber. L'aboiement d'un chien, au loin, m'arrêta brusquement, saisi d'une absurde épouvante, comme si d'invisibles menaces rôdaient autour de moi ; mais je n'aperçus que la douceur du jeune matin.

Le canot reposait sur une grève étroite, entre deux rochers. Avec peine, je pus le faire glisser sur la pente ; quand il fut à demi dans l'eau, j'embarquai. Je n'éprouvais qu'une sensation confuse de terreur devant l'imminence de l'acte. Je m'assis, les coudes aux genoux et le visage dans les mains, sur l'une des planches qui servaient de siège. Est-ce que je pourrais faire cela ? Est-ce que je pourrais précipiter cet homme dans la mer ? Est-ce que cette besogne de justice sommaire n'était pas une lâche et monstrueuse vengeance ? Est-ce que ce n'était pas un assassinat ?

— Je ne pourrai pas... Je ne pourrai pas... Moi... moi, faire cela !

Avoir, depuis l'adolescence, mûri par un long effort tout ce qu'il y a de noble et de grand dans la créature, comme on veille sur la fragilité d'une fleur merveilleuse ; s'être efforcé de dompter la bête qui subsiste en chacun de nous; avoir tenté de vivre selon la sagesse, selon la raison, selon la beauté dont l'image et le désir se mêlent à nos instincts ; oui, avoir tenté de devenir meilleur et de participer au lent pro-

grès de la pauvre âme humaine, et puis aboutir à cela, à cela, à cette ignominie !

— Bonjour, Jean !

André descendait gaiement jusqu'à moi ; il chantait, il riait en me criant :

— Jean ! Mon bon Jean !

Je ne pus lui répondre. Devant moi, les troncs des pins et les roches tournoyaient dans un cauchemar. Il fallait, pourtant, lui parler. Quelle voix étrange, quelle voix rauque ou tremblante sortirait de mes lèvres ?

Il me tendit la main. La mienne, levée lentement vers lui, s'agitait convulsivement. Il s'inquiéta.

— Tu es encore souffrant ?

— Non. C'est fini.

Je me détournai, pour qu'il ne vît pas mon visage. J'étais debout dans le canot. J'avais atteint la minute décisive et terrible. Que faire ?

— Veux-tu que nous ne partions pas ?

Je secouai la tête, négativement. Il fallait agir ; encore quelques instants, et je devrais lui notifier sa condamnation, le saisir, lutter, le pousser, m'accrocher à lui, le précipiter... L'immonde besogne ! Est-ce que je n'allais pas défaillir de dégoût, quand mes mains tenteraient cela ?

— Dis, Jean ? Veux-tu que nous rentrions ?

Il s'approcha de moi et me contempla.

— Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Tu es

si singulier, depuis hier ! Tu ne veux pas me répondre ?

Il avait posé la main sur mon épaule, et il souriait, pour m'encourager à des confidences. Je n'eus pas la force de me dérober à son étreinte ; je n'aurais pu prononcer un seul mot; tout mon être n'était qu'horreur et que révolte, et je regardais, de mes deux yeux hagards, largement ouverts, le grand ciel limpide.

— Mon pauvre Jean !

Quand il posa sur moi son autre main, je frissonnai. Le tuer ! Tuer cet homme penché fraternellement vers moi ! J'avais oublié sa trahison, oui, j'ignorais, en cette minute, son indignité ; je savais seulement que ce meurtre serait un acte lâche, un acte honteux et vil, un acte abject que mes bras ne pourraient pas accomplir. Etait-ce faiblesse ? Etait-ce le vrai courage et l'authentique vertu ? Avais-je peur, à l'instant de réaliser l'inflexible justice ? Ou bien entendais-je enfin, dans la plus noble intimité de mon cœur, l'appel suprême de la sagesse, la voix de l'ange luttant contre la bête ? Fallait-il chasser cette émotion, expulser de moi ce sortilège qui dissolvait les forces rudes de la nature ? Ou devais-je l'accueillir comme une bénédiction ?

— Que décides-tu, Jean ? Cette promenade te fera du bien, peut-être. Préfères-tu rester ?

Il continuait de sourire. Il m'entraînait. Allais-je céder, puisqu'il marchait lui-même vers

la mort ? Etais-je capable de choisir ? Mes pensées, entraînées dans un vertige, m'échappaient, et je ne les pouvais fixer ; ma raison se débattait encore, mais je me sentais dominé, formidablement, par le chaos de mes instincts qui se combattaient, des vieux appétits millénaires de violence et de meurtre aux prises avec l'âme de clémence et de douceur que m'avait léguée, à travers les siècles, comme un héritage enrichi lentement par chaque génération, toute la lignée de mes ancêtres.

— Viens donc, Jean. Regarde : la mer est si belle !

Je regardai. Les vagues, à mes pieds, retombaient sur les roches, d'un mouvement tranquille, et l'océan frémissait dans le soleil, ainsi qu'un corps nu sous des caresses chaudes ; chaque ondulation était une lumière mouvante ; il en émanait je ne sais quelle allégresse, un vaste rayonnement de joie sur le monde. L'enchantement s'élargissait dans l'espace, s'élevait parmi les transparences aériennes, incendiait toutes les palpitations de l'éther, et l'azur étincelait comme d'une présence divine. Des souffles m'effleuraient, à peine ; mes nerfs exaspérés se détendaient, et toute ma fureur se fondait en cette suavité. Mes lèvres s'entr'ouvrirent, pour balbutier l'adoration dont mon cœur purifié débordait ; j'aspirai longuement la brise maritime ; j'offris mon visage et ma chair au soleil bienveillant ; et mes prunelles

éblouies contemplaient les vapeurs roses et mauves qui recélaient, au loin, des tendresses ineffables.

— Viens, Jean. Partons.

Je sautai hors du canot. Sur la grève, je m'arrêtai, et je dus m'appuyer contre une roche.

— Partons, je t'en prie.

Je ne l'entendais pas. Je ne le voyais pas. J'allais, très vite, ivre de lumière, trébuchant, vers la maison, vers Simone endormie. Je la saisis dans mes bras ; je riais ; je sanglotais à demi ; je percevais le tremblement de mes mains sur son épaule et sur son sein.

— Simone... Simone.. nous ne reverrons plus André, plus jamais, veux-tu ?

Elle me pressait fortement, haletante de la même émotion.

— Oh ! oui, Jean.

— Plus jamais ?

— Plus jamais.

— Et tu m'aimeras toujours ?

— Oui, Jean, toujours.

— Et nous oublierons tout le passé ?

— Oui, tout, tout le mauvais passé.

— Nous n'aurons plus aucun souvenir. Nous commencerons à vivre aujourd'hui... comme si nous étions nés ce matin, l'un pour l'autre... comme s'il n'y avait rien derrière nous... Ah ! oui, oublier !

Oublier ? Je me rappelais une phrase dans

l'article de Clarence : « Il n'est pas au pouvoir « de l'homme d'oublier. » Non, il ne suffit pas de désirer l'oubli ; le pardon n'a pas la vertu d'effacer les mauvaises pensées ; il ne peut purifier le cerveau qui les a conçues, et leur trace y demeure éternellement. Je savais que le souvenir durerait en moi autant que ma vie. J'aimerais Simone, désormais, d'une tendresse triste et meurtrie, hantée de visions, amère, empoisonnée ; ma raison, peut-être, repousserait ce désespoir comme une faiblesse absurde, mais il était fixé déjà, par des racines tenaces, dans les profondeurs de mon être où la raison ne peut pénétrer.

— Jean... mon petit Jean...

C'était elle, maintenant, qui me serrait entre ses bras, et elle me berçait comme un enfant, comme un pauvre enfant éperdu, qui souffre et qui ne veut pas souffrir.

FIN


IMPRIMERIE H. MAILLET
3, RUE DE CHATILLON
PARIS

9406. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. 2-20.

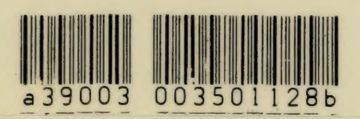
Maurice
ARIN

bête

l'ange

PRIX
fr. 75
NET

RAIRIE
RNEST
MMARION


a39003 003501128b